John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

4816
3

CONSIDÉRATIONS

SUR LE

COMMERCE

ET LA

NAVIGATION

DE LA

GRANDE-BRETAGNE.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M D C C L.

PREFACE.

SOus le Régne paſſé, quelques Perſonnes de diſtinction m'ayant ſollicité de leur communiquer mes penſées ſur les Munitions Navales & ſur divers autres Sujets de Commerce, je m'étois fait un devoir de leur obéir. Le Traité ſuivant eſt compoſé en partie des Mémoires que j'écrivis alors : on ne doit donc pas s'attendre à trouver une parfaite régularité dans un Ouvrage compoſé, pour ainſi dire, à bâtons rompus ; on y trouvera ſurtout beaucoup de répétitions ; mais comme la plupart roulent ſur les moyens d'employer nos

Pauvres, j'eſpére que l'importance de l'objet me les fera pardonner.

Lorſque le ſujet d'un Chapitre ne plaîra pas à un Lecteur, il pourra paſſer à un autre, & il trouvera dans la concluſion de l'Ouvrage un précis de ce qu'il y a de plus important; on y trouvera auſſi l'*Arrêt du Conſeil de France du 27. Janvier* 1726. qui fera comprendre juſqu'à quel point cette Nation eſt attentive à l'avancement de ſon Commerce. Ce fut cet Arrêt publié alors dans nos Gazettes, qui excita pluſieurs Perſonnes à me preſſer de faire imprimer quelques Ecrits que j'avois compoſés ſur le Commerce, dans l'eſpérance que la publication de ces Ecrits engageroit peut-être quelques bons Patriotes à recommander aux ſoins & à la protection

de

de notre Gouvernement les grands avantages qui reviendroient à notre Nation d'un ordre ſagement établi dans la conduite de notre Commeree & de nos Colonies.

Le grand nombre de ſujets différens a fait groſſir mon Ouvrage beaucoup plus que je n'avois cru: ſi quelque Lecteur trouve que j'ai été trop prolixe, ou penſe différemment de moi, je le conjure de donner à mon Ouvrage une meilleure conſtruction, & de commuquer ſes penſées avec la même liberté que j'ai fait les miennes.

Nous devons rendre graces à Dieu de l'heureuſe Conſtitution de notre Gouvernement, d'où ont réſulté tant d'excellentes Loix pour aſſurer nos Libertés & nos Propriétés: mais peut-être nos Parlemens ſe ſont-ils trompés plus

d'une fois dans les matiéres de Commerce ; cela ne peut guére être autrement, vu que les deux Chambres ſont compoſées de Perſonnes dont l'éducation roule ſur des ſujets différens Je me ſuis donc attaché à m'expliquer avec la plus grande clarté poſſible, afin que les Membres des deux Chambres puiſſent comprendre nettement, qu'encourager les Manufactures, le Commerce & les Colonies, c'eſt augmenter leurs propres richeſſes ; qu'à meſure que le Commerce fleurit, la valeur des Fonds de terre augmente ; qu'à meſure que les Habitans des Villes ſe multiplient, la conſommation des Denrées augmente, & décide des revenus de ces mêmes Fonds ; peut-être même que des Gentilshommes verront qu'il peut leur

être

être infiniment avantageux de ſe mettre à la tête de certaines entrepriſes de Commerce.

La plupart de nos Etabliſſemens, ſoit au-dedans ſoit au-dehors du Royaume, ſont dûs à de ſimples Particuliers, ſans que le Gouvernement y ait eu que la moindre part, excepté du tems de la Reine Elizabeth. Nos Voiſins au-contraire ont eu le bonheur d'avoir de grands Miniſtres-d'Etat, qui non ſeulement ont favoriſé les entrepriſes des Particuliers dans leur naiſſance, mais leur ont même donné tous les ſecours pour les porter à leur perfection; auſſi ont-ils pris le deſſus ſur nous en beaucoup de choſes.

C'eſt une choſe étonnante, que tant de jeunes Seigneurs Anglois qui ont voyagé en France & en

Italie, ſoient ſi bien inſtruits des Raretés & des Divertiſſemens de ces Païs, & qu'ils le ſoient ſi mal de leur Commerce, & des choſes utiles qu'ils auroient pu y remarquer pour l'avantage de leur Patrie. Il eſt vrai que juſqu'à préſent il n'y a preſque point eu d'Ecrits propres à les conduire dans ces recherches. Ce ſeroit une grande ſatisfaction pour moi, ſi le Traité ſuivant pouvoit avoir cet avantage, & ſi nos Compatriotes, au-lieu de ſacrifier des ſommes ſi conſidérables à des choſes purement frivoles des Nations étrangéres, en réſervoient du moins une partie pour ſe mettre au fait des Maximes politiques, par leſquelles les Grands-hommes de ces Nations qui ont procuré des Etabliſſemens utiles à leur Patrie, ont rendu

leurs

leurs noms recommandables à la Poſtérité.

Je ſai que c'eſt une opinion aſſez généralement répandue, qu'il eſt au-deſſous d'un Gentilhomme de ſe faire Marchand; mais cette opinion n'a jamais été adoptée par les gens ſenſés. Louis XIV. ayant ſenti que ce préjugé étoit capable de nuire au Commerce de ſon Royaume, & voulant guérir l'imagination malade de quelques-uns de ſes Sujets, donna les plus grandes marques de diſtinction à ceux qui ſe ſignaloient dans le Commerce. La même Politique a été miſe en uſage en Piémont & en d'autres Etats d'Italie.

On penſe communément que le Commerce ne peut pas faire de grands progrès dans un Etat Mo-

narchique. Il eſt vrai que le Commerce doit ſa naiſſance aux Républiques ; il fleuriſſoit dans les Villes libres de la Phénicie longtems avant que les Iſraélites ſortiſſent d'Egypte; ces Villes étoient devenues ſi riches & ſi puiſſantes par leur Commerce, que Joſué ne put ſe rendre maître de Tyr, de Sidon & de quelques autres Villes : cependant on ne peut pas conclure delà que le Commerce ne puiſſe pas fleurir dans les Monarchies; on le vit fleurir ſous le régne de Salomon : ce Prince, pour acquérir la connoiſſance des parties mêmes pratiques de cet Art qu'il ignoroit, lia une étroite amitié avec les Tyriens; en peu de tems il en pénétra tous les miſtéres, il tira des richeſſes immenſes du Commerce des Indes,

qu'il

qu'il faiſoit par ſes Flottes & par ſes Caravanes.

Alexandre ne jugea pas le Commerce indigne de ſes ſoins : après la deſtruction de Tyr, il bâtit la fameuſe Ville d'Alexandrie en Egypte, pour être l'entrepôt des Marchandiſes des Indes & de celles de la Méditerranée : ce fut la ſource des richeſſes de ceux qui ſuccédérent à cette partie de ſa Monarchie : on dit que Ptolomée Auléte tiroit de la Ville d'Alexandrie ſept millions & demi de liv. ſterl. par an.

Dans les commencemens de Rome, ſes richeſſes venoient de ſes Conquêtes, & des Tributs qu'elle levoit des différentes parties de ſa Domination ; mais lorſque les Romains ſe furent emparés de l'Egypte,

te, ils ſongérent à des moyens plus ſûrs & plus paiſibles d'augmenter leurs richeſſes ; ils s'appliquérent au Commerce, & y réüſſirent ſi bien qu'ils en tirérent de plus grands profits que n'avoient jamais fait les Rois d'Egypte.

Mais lorſque les Goths & les Vandales eurent renverſé l'Empire Romain, ce Commerce de la Mer Rouge par Alexandrie ceſſa, & commença à ſe faire par la voye de Trébizonde, de Damas & d'Alep, ce qui augmenta la puiſſance de Veniſe, de Génes & de Piſe ; les Marchandiſes des Indes n'étoient pas ſeulement diſtribuées dans les Païs voiſins de la Méditerranée, elles étoient envoyées juſqu'en Angleterre, en Allemagne, dans les Païs-Bas, & dans toute la Baltique :

que : c'eſt par-là que le Commerce de Bruges reçut de ſi grands accroiſſemens, cette Ville devint l'entrepôt du Nord & du Levant, les Vaiſſeaux du Nord y portoient les Marchandiſes de ce Païs, telles que les Grains, les Munitions Navales, &c. qui y reſtoient emmagaſinées pendant l'Eté ; ils en rapportoient les Marchandiſes du Levant, qu'ils diſtribuoient aux Villes Anſéatiques ; les Vaiſſeaux venus du Levant ſe chargeoient à Bruges des Marchandiſes du Nord, qu'ils diſtribuoient dans la Méditerranée.

Anvers prit quelque tems après la place de Bruges, & reſta Maîtreſſe du Commerce de l'Europe juſqu'au tems du Duc d'Albe. La Perſécution commencée ſous ce Gou-

Gouverneur des Païs-Bas, força pluſieurs Habitans de cette Ville de ſe réfugier à Amſterdam, d'autres dans les Villes voiſines, & ce fut l'origine de cette puiſſante République; d'autres paſſérent en Angleterre, où ayant été reçus avec bonté par la Reine Elizabeth, ils établirent les Manufactures de Laine, dont la Nation retire encore aujourd'hui de ſi grands avantages.

Tout ceci fait voir que le Commerce ne s'arrête pas longtems dans les Païs où il ne rencontre que de la froideur & de l'indifférence.

Du tems que la Reine Elizabeth régnoit en Angleterre, & Henri IV. en France, il y avoit dans ces deux Etats une émulation ſurpre-

nante

nante pour l'avancement du Commerce des Manufactures & de la Navigation. De ſavoir ſi cette émulation ne devoit rien qu'à l'inclination bienfaiſante de ces Souverains pour leurs Sujets, ou ſi elle étoit encore fortifiée par une jalouſie réciproque, c'eſt ce que je ne déciderai pas. La Reine encouragea les Wallons perſécutés à s'établir ici ; elle leur accorda de grands Priviléges, & les mit en état de fonder les Manufactures de Laine & autres ; elle établit un Commerce avec le Grand-Seigneur & avec le Czar de Moſcovie ; elle ouvrit un Commerce aux Indes, & commença l'Etabliſſement des Colonies ; elle eut le bonheur de trouver des Miniſtres auſſi zélés qu'elle-même pour ces grandes entrepriſes.

Henri

Henri IV. ne fit pas de moindres prodiges en France ; il y établit les Manufactures de Soye, de Toiles, &c. Ses vues ont été ſuivies avec ſuccès par le grand Colbert, ſous le Régne de Louis XIV. Ce grand Miniſtre a perfectionné ce qu'Henri IV. avoit laiſſé imparfait ; par ſa politique il a aquis à ſa Nation les Pêcheries & les Colonies, & des prétentions indéfinies. C'eſt par le ſecours de ce grand Miniſtre, que Louis XIV. s'eſt vu en état de ſoutenir la guerre contre la plus puiſſante Ligue qui eût jamais été, d'entourer ſon Royaume d'une enceinte de Places de Guerre les plus redoutables qu'il y ait en Europe, d'entretenir une Armée de plus de 300000. hommes pendant deux lon-

longues Guerres, & de diſputer l'Empire de la Mer aux Puiſſances réunies de la Hollande & de l'Angleterre. Avant ce tems-là ce Royaume n'auroit pu ſoutenir le tiers de cette dépenſe.

L'exemple de Louis XIV. a ouvert les yeux aux autres Princes de l'Europe : la plupart, entr'autres l'Empereur d'Allemagne & le Czar de Moſcovie, ſe ſont apperçus que le meilleur moyen de ſe rendre plus puiſſans, étoit d'établir des Manufactures dans les endroits de leur Domination qui en produiſent les Matériaux : ces Manufactures jointes au Commerce, les ont mis en état de tirer de plus grands Tributs de leurs Sujets : c'eſt là-deſſus qu'eſt fondée la puiſſance de ces Etats, qui commen-

cent

cent à faire une ſi grande figure en Europe. Il ne ſeroit pas inutile de conſidérer juſqu'à quel point le Commerce de l'Angleterre a contribué à l'augmentation des richeſſes de ces Etats, par la conſommation de leurs Manufactures. Il eſt certain que les Princes qui cherchent avec ſoin des gens habiles pour régler le Commerce dans leurs Etats, l'enléveront aux Princes qui le dédaignent ou qui le négligent. Le Duc de Savoye ne poſſéde qu'un très-petit Territoire, & ce Territoire ne produit rien de conſéquence que de la Soye ; cependant nous avons vu ce Prince, plein d'eſprit & de pénétration, augmenter à tel point ſes revenus, qu'il peut maintenant très-facilement entretenir une Armée

mée de 30000. hommes, lui qui auroit eu de la peine autrefois à en entretenir 10000.

Mais nous avons vu de nos jours l'exemple le plus illuſtre qui fut jamais : le feu Czar de Moſcovie, dont la Domination étoit ſi étendue, & le Pouvoir ſi deſpotique, quita ſes Royaumes & ſa Grandeur pour voyager en ſimple Particulier, s'inſtruire avec ſoin des Arts des Nations civiliſées, ne croire pas s'abaiſſer en devenant Artiſan, travailler de ſes propres mains à la conſtruction des Vaiſſeaux, approfondir tous les myſtéres de cet Art, enſorte que ſes Peuples n'en ont eu l'obligation qu'à lui ſeul. Il répandit l'argent à pleines mains pour engager les meilleurs Artiſans en tout genre à

venir s'établir dans les Païs de ſa domination ; il y tranſporta les Arts, les Sciences, les Manufactures ; & n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à polir ſes Peuples groſſiers, & à les mettre ſur la voye de s'enrichir. Il avoit remarqué que c'étoit là-deſſus qu'étoit fondée la puiſſance de l'Angleterre, de la Hollande, & des Nations voiſines. Nous voyons les progrès rapides qu'a fait ce grand Prince en peu de tems, & qu'il a laiſſé des Miniſtres qui ſemblent jaloux de l'honneur de porter ſes grands deſſeins à leur perfection.

Les Manufactures de Soye & de Toiles ſont auſſi profitables à une Nation, que celles de Laine. L'article eſſentiel pour toute ſorte de

de Manufactures, eſt la Production des Matériaux. Je me flatte que les moyens que j'ai expoſés dans mon Ouvrage, rendront la Culture du Lin & du Chanvre, & la Production de la Soye, ſi aiſées à pratiquer dans les Païs de notre Domination, que nous pourrons même faire tomber les Manufactures des autres Nations, par le bon marché auquel nous pourrons donner les Produits des nôtres. Avec la ſageſſe néceſſaire dans ces ſortes d'entrepriſes, on peut réunir toutes les parties de la Domination de la Grande-Bretagne en un même intérêt, par une Circulation de Commerce qui les rende réciproquement dépendantes les unes des autres, enſorte que chaque Partie retire de plus grands avantages de

cette Circulation, qu'elle n'en auroit retiré étant ſeule & dans la ſituation la plus favorable. On peut voir à ce ſujet les Chapitres XXVII. XXVIII XXIX. & XXX.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

ETAT du Commerce de la Nation depuis Guillaume le Conquérant juſqu'à la Reine Elizabeth. Premiéres Colonies. Autres Etabliſſemens. Commerce ouvert avec la Turquie & la Moſcovie. Manufactures encouragées & perfectionnées par le Roi Guillaume. Page 1.

CHAPITRE II.

Commerce de l'Angleterre avec la Turquie. 13

CHAPITRE III.

Commerce de l'Angleterre avec l'Italie. 15

CHAPITRE IV.

Commerce de l'Angleterre avec l'Eſpagne. 16

CHAPITRE V.

Commerce de l'Angleterre avec le Portugal. 17

CHAPITRE VI.

Commerce de l'Angleterre avec la France. 19

CHAPITRE VII.

Commerce de l'Angleterre avec la Flandre. 22

CHAPITRE VIII.

Commerce de l'Angleterre avec l'Allemagne. 23

CHAPITRE IX.

Commerce de l'Angleterre avec la Norvége & le Dannemarc. 25

CHAPITRE X.

Commerce de l'Angleterre avec la Suéde. 26

CHAPITRE XI.

Commerce de l'Angleterre avec la Ruſſie. ibid.

CHAPITRE XII.

Commerce de l'Angleterre avec la Hollande. 27

CHA-

CHAPITRE XIII.

Commerce de l'Angleterre avec l'Irlande. 29

CHAPITRE XIV.

Commerce de l'Angleterre avec les Païs dépendans de l'Angleterre qui produiſent le Sucre. 31

CHAPITRE XV.

Commerce de l'Angleterre avec les Païs dépendans de l'Angleterre qui produiſent le Tabac. 32

CHAPITRE XVI.

Commerce de l'Angleterre avec la Caroline. 33

CHAPITRE XVII.

Commerce de l'Angleterre avec la Penſilvanie. 36

CHAPITRE XVIII.

Commerce de l'Angleterre avec la Nouvelle-Jerſey & la Nouvelle-York. 37

CHAPITRE XIX.

Commerce de l'Angleterre avec la Nouvelle-Angleterre. 38

CHA-

CHAPITRE XX.

Commerce de l'Angleterre avec l'Afrique. 39

CHAPITRE XXI.

Commerce de l'Angleterre avec les Indes-Orientales. 41

CHAPITRE XXII.

Que les Modes Françoiſes ſont pernicieuſes à l'Angleterre. 46

CHAPITRE XXIII.

Comment on pourroit mieux régler & emploier les Pauvres. 55

CHAPITRE XXIV.

Augmentation conſidérable de la conſommation de Succre qui ſe fait dans ces Royaumes. La réexportation réduite à preſque rien. Moyen d'y remédier. 66

CHAPITRE XXV.

Moyens d'agrandir notre Commerce des Colonies, & de le rendre plus avantageux à l'Angleterre, en maintenant en vigueur l'Acte de Navigation, & en obligeant tous les Vaiſſeaux qui vont dans le Portugal, à venir dans la Grande-Bretagne, avant que de pouvoir s'en retourner dans les Colonies. 74

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Que le tranſport du Merrain de nos Colonies en Eſpagne, en Portugal, &c. eſt fort avantageux pour notre Navigation. 82

CHAPITRE XXVII.

Moyens de rendre utiles à l'Etat ceux qui ſont condamnés à la déportation, & d'occuper dans nos Colonies ceux que nous ne pouvons pas occuper ici. 89

CHAPITRE XXVIII.

Obſtacles qui arrêtent le progrès de nos Manufactures de Laine. Accroiſſement de la grandeur des Villes & du nombre du Peuple. Néceſſité d'augmenter le nombre des Manufactures. Avantages de l'Etabliſſement du Lin dans le Nord, auſſi grand que de l'Etabliſſement des Laines dans le Sud. Profit que nous aurions à tirer du Fer de nos Colonies. Moyens de les enrichir en même tems que nous. 102

CHAPITRE XXIX.

Danger qu'il y a pour nous à dépendre de la Moſcovie pour le Chanvre & le Lin. Avantage qu'il y auroit à tirer de nos Colonies ces Marchandiſes, & toutes celles qui ſont néceſſaires à l'équipement des Vaiſſeaux. Que ce que nous tirons de la Baltique pour l'équipement des Vaiſſeaux, & la prodigieuſe quantité de Toiles étrangéres & de Dentelles de Flandre que nous achetons, ſurpaſſent de beaucoup la valeur de toutes

les

les Etoffes de Laine que nous vendons. Que l'occupation des Pauvres eſt la ſource des richeſſes d'un Etat, & le ſoutien de la valeur des Terres. 128

CHAPITRE XXX.

De la Soye & des moyens de nous en pourvoir. 141

CHAPITRE XXXI.

Que les Colonies ſont une grande ſource de richeſſes pour cette Nation. 151

CHAPITRE XXXII.

Qu'il eſt néceſſaire que les Actes d'Aſſemblée ſoient examinés & ratifiés par le Roi & par ſon Conſeil, avant que d'avoir force de Loi dans les Colonies. 162

CHAPITRE XXXIII.

Des Ports francs en général & en particulier, & de l'avantage qui reviendroit à la Nation de rendre francs les Ports de Gibraltar & de Portmahon. 164

CHAPITRE XXXIV.

Réflexions ſur la Balance générale du Commerce. 175

CONCLUSION. 196

ECRIT trouvé parmi les Papiers de Mr. Gée après ſa mort. 217

ARTICLES principaux de l'Acte de la Navigation Angloiſe, dont il eſt ſouvent fait mention dans l'Ouvrage. 236

CON-

CONSIDERATIONS
SUR
LE COMMERCE
ET
LA NAVIGATION
DE LA GRANDE-BRETAGNE.

CHAPITRE I.

Etat du Commerce de la Nation depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à la Reine Elizabeth, premiéres Colonies. Autres Etablissemens. Commerce ouvert avec la Turquie & la Moscovie. Manufactures encouragées & perfectionnées par le Roi Guillaume.

DEPUIS le tems de Guillaume le Conquérant jusqu'à l'avénement de la Reine Elizabeth à la Couronne d'Angleterre,

la Nation Angloiſe demeura, à peu près, dans le même état, à l'égard du Commerce & de la Navigation, qui conſiſtoit alors principalement dans le tranſport de l'Etain, du Plomb, de la Laine, de quelques Cuirs, du Fer, & autres productions, dont la vente ſuffiſoit à pourvoir la Nation des Marchandiſes étrangéres dont elle manquoit.

Le Roi Edouard III. eſt le premier de nos Princes qui ait pris connoiſſance du Commerce. Dans le Parlement aſſemblé à Weſtminſter en 1338. on défendit le tranſport des Laines hors du Royaume; on accorda beaucoup de grands priviléges aux Manufacturiers en Draps, & autres, pour les engager à venir s'établir dans le Royaume; on leur aſſigna même leur ſubſiſtance aux dépens du Roi, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état de gagner leur vie; & il fut arrêté qu'aucun Sujet du Royaume ne pourroit d'orénavant porter d'Etoffes étrangéres.

Depuis ce régne juſqu'à celui de la Reine Elizabeth, nous ne trouvons pas qu'aucun Prince ait beaucoup penſé au Commerce; car ce que fit Henri VII. ſemble n'avoir été qu'une politique

que contre Perkin-Warbeek (*). En effet, quoiqu'il eût transporté la Foire d'Anvers à Calais, deux ans après la prohibition fut levée, & le Commerce fut de nouveau rétabli à Anvers comme auparavant. Environ dix ans après l'entrée des Etoffes de Soye pure, ou mêlangée, fut défendue par une Loi.

L'entrée des Marchandises étrangéres qui ne sont que de luxe, doit être prohibée, dit Milord Bacon. Par ce moyen on bannit le luxe, ou, au pis-aller, la Nation fait elle-même le profit de la Manufacture de ces Marchandises.

Sous le régne d'Elizabeth on ajoûta beaucoup aux priviléges du Commerce.

(*) Sous le régne d'Henri VII. de la Maison de Lancastre, Perkin-Warbeek, fils d'un Juif converti de Tournai, & suscité par Marguerite d'York, veuve de Charles Duc de Bourgogne, qui faisoit sa résidence en Flandre, où elle avoit beaucoup de crédit, se fit passer pour le plus jeune fils du Roi Edouard IV. de la Maison d'York; il fut aussi appuyé par la France, & sur-tout par l'Ecosse, & fut proclamé Roi d'Angleterre: cependant il fut ensuite obligé de se rendre à Henri, qui le fit enfermer à la Tour; d'où s'étant sauvé, & ayant voulu exciter de nouveaux troubles, il fut pendu. Il y eut pendant ces temps-là de grands démêlés entre l'Angleterre & les Flamands, au sujet du Commerce.

ce. La Compagnie de Turquie fut établie en 1579. La même année François Drake revint en Angleterre après trois ans de voyages autour du Monde, & pluſieurs admirables avantures & découvertes; il arriva à Plimouth, chargé de l'or & de l'argent qu'il avoit reçu des Eſpagnols. Ce fut encore ſous ce régne que fut conclu, avec le Duc de Moſcovie, un Traité avantageux à la Nation Angloiſe. Sous ce régne encore le Sieur Walter Rawleigh, & quelques autres formérent les Colonies; & quoique les premiers Colons ayent rencontré des obſtacles preſqu'inſurmontables, qu'ils ayent même ſouvent été obligés d'abandonner leurs premiers Etabliſſemens, la grandeur de leur courage ſurmonta tous ces obſtacles; quoique ſouvent repouſſés, ils ne ſe rebutérent jamais; ils firent tant, qu'ils élevérent le Tabac & le Sucre, conſtruiſirent un grand nombre de Vaiſſeaux; & par la grande quantité de Sucre & de Tabac qu'ils envoyérent dans la Baltique, en Allemagne, en Hollande & en France, ils nous acquirent des richeſſes immenſes, & nous mirent peu-à-peu en état d'enlever aux Portugais le Commerce de ces parties de l'Europe.

Jaques

Jaques I. Succeſſeur d'Elizabeth ne fit pas beaucoup d'attention au Commerce ; cependant, à l'imitation d'Henri IV. Roi de France, qui veilloit avec une attention admirable ſur toute ſorte d'Etabliſſemens, mais particuliérement ſur celui des Muriers blancs & des Vers-à-ſoye, Jaques fit ici quelques eſſais. Il parut, auſſi-bien que ſes Courtiſans, fort amoureux de cette entrepriſe, & l'on écrivit à la Virginie pour encourager cet Etabliſſement. Quelques progrès furent le fruit de ces Lettres ; mais ici d'abord qu'on crut avoir mis les Colons en train, au-lieu de continuer à les encourager, & de leur envoyer des perſonnes habiles pour les diriger, on les opprima ; ainſi cette entrepriſe échoua chez nous, & réuſſit chez les François, qui s'enrichirent de nos pertes.

Le Roi Charles I. eut tant d'affaires ſur les bras, qu'il ne penſa guére au Commerce ; il en avoit ſi peu de connoiſſance, que rien n'étoit ſi facile que de lui en impoſer. Rien n'eſt plus ſingulier, que la permiſſion qu'il accorda aux François de pêcher aux Bancs de Terre-Neuve, dans la vue qu'un Couvent de Moines Anglois établis en

France ne manquât pas de poiſſon pendant le Carême.

Cromwel & ſon Parlement eurent d'excellentes idées ſur le Commerce ; ſous lui l'Acte de Navigation * fut établi ; les Hollandois battus furent obligés, par un Traité, de rendre l'Ile de Pellarone †, & de payer des ſommes conſidérables en dédommagement des violences qu'ils avoient exercées ſur les Anglois à Amboine ** ; mais après le

* Voyez à la fin de l'Ouvrage ce que c'eſt que cet Acte de Navigation, qui fut confirmé ſous Charles II. & qui a toujours été ſuivi depuis.

† C'eſt une petite Ile dans les Indes Orientales, dont les Hollandois s'étoient emparés ſur les Anglois ſous le régne de Jaques I. Laurent Echard, Hiſt. d'Angleterre, troiſiéme Edition, pag. 709.

** Les Hollandois s'étoient emparés ſur les Portugais en 1603. de l'Ile d'Amboine, l'une des plus conſidérables des Moluques & des plus abondantes en Epiceries. Les Anglois y établirent un Comptoir. Ils furent accuſés en 1624. d'avoir conſpiré pour s'emparer de la Citadelle. On ne produiſit d'autres preuves que des tortures, dont le récit fait horreur, & qui extorquérent d'eux l'aveu de leur prétendu crime. Dix Anglois furent décapités, les autres renvoyés aux Colonies Angloiſes, & le Comptoir entiérement détruit. Laurent Echard, *ibid.* pag. 405.

le rétabliſſement de Charles II. les Hollandois reprirent courage, & ſe crurent diſpenſés de ſatisfaire à leurs promeſſes ; ils ſe rendirent maîtres de la Jamaïque, avec des frais immenſes à la vérité, mais dont ils furent bien dédommagés depuis. La permiſſion que Charles I. avoit accordée aux François de pêcher au Banc de Terre-Neuve, & la molleſſe du caractére de Charles II. donnérent lieu aux François de s'arroger un droit ſur la partie de ce Banc dont ils s'étoient ſaiſis : on dit que Charles II. parut reſſentir vivement cette injuſtice, mais il ne prit aucunes meſures pour en avoir ſatisfaction ; le peu de temps qu'il régna, & les autres vues qu'il avoit pour établir la Religion Romaine, ne lui laiſſérent pas le loiſir de rien faire pour le Commerce.

A l'Avénement du Roi Guillaume III. on penſa à mettre quelque réforme dans le Commerce, on établit pluſieurs Manufactures utiles, qui furent à la vérité tenues en ſujettion par les François & autres qui vendoient le produit des leurs à meilleur marché. Ce Prince étoit toujours prêt à écouter toutes les propoſitions qu'on lui

faiſoit ſur cet article, & donnoit la plus grande attention à ces ſortes d'Etabliſſemens; mais le Roi Charles avoit tellement enraciné dans le cœur de la Nation l'attachement pour les Etoffes Françoiſes, qu'il auroit été dangereux de les laiſſer en concurrence avec les nôtres : c'eſt pourquoi immédiatement après la déclaration de guerre avec la France, on défendit les Marchandiſes Françoiſes ; ce qui donna naiſſance à quelques-unes de nos Manufactures, comme celle des Taffetas doubles ou luſtrés, & autres Etoffes de Soye. L'excellente Reine Marie, Epouſe de Guillaume, ſe donna bien des ſoins pour tous ces Etabliſſemens. On convient que pour tous ces articles la France tiroit de nous environ 400 mille liv. ſterl. par an.

Dans le même temps furent établies les Manufactures de Chapeaux, de Papier, & celles des Glaces, que nous tirions auparavant de France ; on établit des Manufactures de Toiles dans quelques endroits de ce Royaume, particuliérement dans les Comtés de Sommerſet & de Dorſet, où l'on en fait de très-belles, à l'imitation de celles de France ; on a compté que dans

un

un diſtrict de dix milles en quarré il s'en fabriquoit pour cent mille liv. ſterl. par an ; mais la Paix ayant été conclue avec la France, la prodigieuſe quantité de Toiles qui furent portées dans l'Oueſt de l'Angleterre, cauſa un grand préjudice à cet Etabliſſement.

Ce fut encore dans ce temps que furent établies les Forges de Cuivre & d'Airain qui furent portées à une grande perfection, & qui maintenant fourniſſent en grande partie la Nation de Cuivre, de Chaudiéres & de toute ſorte d'Uſtenciles de Cuivre & d'Airain. La Manufacture des Voiles fut auſſi commencée & perfectionnée, comme auſſi celle des Epées, des Ciſeaux, & autres ouvrages d'Acier, que nous tirions auparavant de France : nous avons la réputation de ſurpaſſer toutes les Nations dans ces ſortes d'ouvrages.

L'établiſſement des Salines, & l'encouragement donné aux travaux des Fontaines & des Mines de Sel, nous a été auſſi fort utile, & nous épargne chaque année une grande ſomme d'argent que nous avions coutume de payer à la France pour le Sel. Je paſſe un grand nombre d'autres choſes ſous ſilence.

Les Miniſtres de la Reine Anne accordérent trop facilement aux François la permiſſion de la Pêche au Banc de Terre-Neuve, qui eſt la côte du Nord la plus favorable, & d'y conſtruire des Places pour ſecher le Poiſſon. Ils leur accordérent encore le Cap Breton, qui eſt l'endroit de toutes ces Mers le plus favorable pour la Pêche. Ainſi les François, par leur grande pénétration & leur grande ſcience dans les affaires du Commerce, nous ont enlevé un tréſor infiniment précieux.

Du temps de la Reine Elizabeth, la Nation, chez qui le Commerce ne faiſoit que de naître, vivoit avec épargne & frugalité; elle amaſſa de l'argent, & devint riche en peu de temps: nos Marchands ſe répandirent dans toute l'Europe, dans la Turquie, dans l'Amérique & dans les Indes, & portérent nos Manufactures dans ces Contrées. Leurs richeſſes croiſſant avec leur Commerce, ils ſe trouvérent plus d'argent qu'il ne leur en falloit pour le cours ordinaire, ils en prêtérent aux Princes étrangers, ils en prêtérent à la Groſſe & ſur des Marchandiſes dans tous les Pays du Monde; & les remiſes qui en provenoient, firent tellement pan-

pancher la balance de notre côté, que l'Or & l'Argent étoient beaucoup plus abondans chez nous ſous ce régne & ſous celui de Jaques, que chez aucun de nos Voiſins ; de-là vint qu'on en convertit une grande quantité en Monnoie.

Mais la guerre ayant été déclarée contre la France, on aima mieux, pour ſoutenir une guerre juſte & néceſſaire, emprunter de l'Argent à intérêt, que de lever des Subſides annuels : de-là vint que non ſeulement nos Marchands qui avoient de l'argent à intérêt chez l'Etranger, mais même les Marchands étrangers penſérent à placer leur argent dans nos Fonds. A la fin, ce fardeau devint fort peſant pour la Nation. Ceux qui avoient placé leur argent dans les Fonds publics & qui ſçavoient ſur quoi compter, s'abandonnérent au luxe, ce qui augmenta de beaucoup la conſommation des Marchandiſes étrangéres ; & au-lieu qu'auparavant la matiére d'Or & d'Argent qui étoit portée en abondance, étoit auſſi-tôt monnoyée, les choſes changérent de face ; & ſi-tôt que de quelque partie du Monde on recevoit de l'Or ou de l'Argent, on ne manquoit

pas de l'envoyer auſſi-tôt au dehors, afin de payer nos dettes.

Lorſque l'Argent étoit monnoyé ici, le prix de l'Argent étranger étoit communément au-deſſous du titre, & les Orfévres ne donnoient pas plus de 5 ſch. 1. d. $\frac{3}{4}$ ou $\frac{7}{8}$ par piéce de huit, parce qu'ils vouloient avoir quelque profit ſur le monnoyage. Les choſes ont ſi fort changé depuis, que le prix de cet Argent étranger a été au-deſſus du titre, & qu'il a été acheté & exporté pour payer la balance de notre Commerce. C'eſt une vérité ſi évidente, que je ne m'imagine pas qu'il y ait perſonne qui puiſſe la nier: cependant il y a des gens dont l'erreur va juſqu'à ne pas appercevoir la différence qu'il y a entre avoir une grande quantité d'Or & d'Argent dans le Royaume & à la Monnoie, ſeul ſigne de la richeſſe de la Nation, ou bien l'envoyer au dehors. Ils diſent que l'Argent eſt une Marchandiſe comme toute autre choſe, & ne ſe croyent pas plus pauvres, quoiqu'il ſorte journellement du Royaume. C'eſt ce qui m'a engagé à entrer dans l'examen de notre Commerce. J'ai penſé que le ſeul moyen d'établir quelque choſe de certain, étoit

de

de faire un état des Marchandiſes que les Nations avec leſquelles nous commerçons, reçoivent de nous & de celles que nous en recevons. En même temps je ferai part de mes réflexions ſur la Balance du Commerce.

CHAPITRE II.

Commerce de l'Angleterre avec la Turquie.

COmme la Turquie eſt ſituée à l'extrémité de la Méditerranée, je commencerai par le Commerce que nous faiſons avec ce grand Empire.

Ce que la Turquie reçoit de nous conſiſte principalement en Draperies, Etain, Plomb & Fer; les Marchands Anglois achettent ſouvent les Sucres de France & de Portugal, & les portent en Turquie, auſſi-bien que les Piaſtres de Cadix.

Malgré cela le Commerce de la Turquie nous eſt fort avantageux, parce que les choſes que nous leur envoyons ſont manufacturées chez nous, que nous les portons dans nos vaiſſeaux, & que nous rapportons encore dans nos

nos vaiſſeaux les Marchandiſes qu'ils nous donnent en échange. La plupart de ces Marchandiſes ſont brutes; ainſi, par le moyen de ce Commerce, nos Manufactures ſont maintenues en vigueur, nos Pauvres employés, & nous avons le profit de la réexportation. Le plus grand article eſt la Soye crue. Nous leur prenons auſſi de la Filozelle, des Drogues pour la teinture, des Drogues médicinales, du Savon, du Cuir, du Cotton, des Fruits, de l'Huile, &c.

N. B. La Soye de Turquie eſt ſeulement propre pour la trame de nos beaux Damas & autres Etoffes de couleur, pour les Bas de ſoye, Galons, Dentelles d'or & d'argent, mais ne vaut rien & n'eſt pas aſſez belle pour la chaîne d'aucune Etoffe, ni même pour la trame des Taffetas noirs luſtrés, qui doit être de Soye d'Italie.

CHAPITRE III.

Commerce de l'Angleterre avec l'Italie.

L'Italie reçoit de nous des Draps, Droguets, Callemandres, Camelots, & pluſieurs autres Etoffes; des Cuirs, de l'Etain, du Plomb, grande quantité de Poiſſons, tels que les Pélamides *, Harangs, Saumons, de la Morue de Terre-Neuve, du Poivre, & d'autres productions des Indes Orientales. Nous en tirons de la Soye crue, de la Soye torſe & travaillée, du Vin, de l'Huile, du Savon, des Olives, quelques Drogues pour la teinture, des Anchoyes, &c.

Le Commerce d'Italie étoit autrefois fort avantageux pour nous, mais les François y envoyent à préſent une grande quantité de leurs Etoffes de laine; d'ailleurs ils ont gagné ſur nous une partie conſidérable du Commerce de Terre-Neuve; & comme nous achetons

* C'eſt un Poiſſon dont la figure ſe trouve dans l'Hiſtoire des Voyages, Tom. IV. Table XI.

tons toujours une grande quantité de Soye crue pour le ſervice de nos Manufactures, il eſt aiſé de voir que la balance nous eſt fort défavorable.

CHAPITRE IV.

Commerce de l'Angleterre avec l'Eſpagne.

CE que nous portons en Eſpagne conſiſte en Draps, Droguets, Callemandres, Etoffes de diverſes ſortes, Cuirs, Poiſſon, Etain, Plomb, Grains. Nous en tirons des Vins, des Huiles, des Fruits de pluſieurs eſpéces, de la Laine, de l'Indigo, de la Cochenille, des Drogues pour la teinture; la plupart de ces Marchandiſes ſont des productions de l'Eſpagne; ſçavoir, le Vin, l'Huile & les Fruits, de façon que les Eſpagnols n'ont pas beaucoup de peine à nous payer; & s'il ne ſe faiſoit pas en Angleterre une ſi grande conſommation des Vins, Fruits & Huiles d'Eſpagne, leurs ventes ſe monteroient à fort peu de choſe, n'y ayant que nous, les Hollandois, une très-petite partie de la

la Flandre, Hambourg, & la Baltique qui les leur achetions. Nous faiſons au moins les deux tiers de ce Commerce, deſorte que les Eſpagnols ne nous ont pas moins d'obligation de ce que nous leur prenons leurs Marchandiſes, que nous ne leur en avons de ce qu'ils prennent les nôtres.

Autrefois nous tirions d'eux une grande quantité de Piaſtres ; mais depuis que la Maiſon de Bourbon eſt montée ſur le Trône d'Eſpagne, & qu'elle a introduit dans ce Royaume les Etoffes & les Modes Françoiſes, je crois que la balance panche bien peu en notre faveur.

CHAPITRE V.

Commerce de l'Angleterre avec le Portugal.

CE que nous envoyons en Portugal conſiſte en Draps, Droguets, Callemandres & autres Etoffes, Etain, Plomb, Cuirs, Poiſſon, Grains, &c. Nous en rapportons des Vins, des Huiles, du Sel, des Fruits. Depuis que nous achetons aux Portugais leurs

Vins, ils tirent un grand parti de leurs mauvaiſes terres; & quoique ce Commerce nous ſoit avantageux, il ne l'eſt pas cependant autant que beaucoup de gens ſe l'imaginent.

Les Portugais ont bien dégénéré de leur ancienne induſtrie depuis la découverte des Mines d'Or & d'Argent du Brezil: peut-être y gagnent-ils plus qu'ils ne feroient à la culture de leur Sucre & de leur Tabac, ſurtout depuis que nous leur avons enlevé le Commerce qu'eux & les Eſpagnols en faiſoient dans le Nord. Avec le moindre encouragement & de bons Réglemens, nous pourrions les chaſſer de la Méditerranée; & nous avons maintenant la meilleure occaſion du monde pour étendre notre Commerce; pourvu que nous ſçachions en profiter; mais nous parlerons de ces choſes à leur place.

CHA-

CHAPITRE VI.

Commerce de l'Angleterre avec la France.

LA France achette de nous une grande quantité de Tabac, de Corne, d'Etain, quelque peu de Plomb, des Flanelles, & du Grain en temps de diſette. Ce que nous en tirons conſiſte en Vins, Eaux-de-vie, Toiles, belles Dentelles, Batiſtes & Linons, pour une prodigieuſe valeur; Brocards, Velours, & autres riches Etoffes de Soye, qui nous viennent directement, ou par la voye de Hollande. Telle eſt l'humeur de nos Seigneurs & de nos Gentilshommes, que bien-que nous ayons chez nous de pareilles Etoffes, auſſi bonnes, ſinon meilleures, on eſt cependant obligé de les faire paſſer pour Françoiſes, afin d'en avoir le débit.

On nous apporte en fraude, ſur toute la Côte d'Angleterre, depuis Landſend (*) juſqu'aux (†) Dunes, une gran-

(*) A l'extrémité Occidentale du Comté de Cornouaille.

(†) Côte Orientale d'Angleterre, vis-à-vis de Kent.

grande quantité de Toiles, de Vins & d'Eau-de-vie de France ; ces Eaux-de-vie ont été vendues de 3. ſch. à 3. ſch. 6. d. par Galon (*), & les Vins de 3. ſch. à 4 ſch. au plus ; quoique les ſeuls Droits ſoient ſur l'Eau-de-vie de 6. ſch. 8. d. par Galon, & ſur le Vin de 52. liv. ſterl. par Tonneau. Cet Article ſeul nous épuiſe d'Or & d'Argent ; car les Contrebandiers ne prennent en retour que de l'Or, de l'Argent, & de la Laine. Nous ſommes malheureux de ce que l'on a ſi peu d'attention à nos intérêts.

Le Rum de nos Colonies ſeroit peut-être plus agréable au Peuple que les Eaux-de-vie de France, pourvu que l'on en favoriſât l'entrée : cette Boiſſon ne couteroit preſque rien, le Galon ne reviendroit pas à 12. d. ſterl. ni même, à la rigueur, à la cinquiéme partie de ce prix ; car je démontrerai dans le diſcours ſuivant que nous gagnons les quatre cinquiémes de tout le gain des Colonies.

Il n'y a pas de Commerce qui nous ſoit plus deſavantageux que celui de la France ; elle produit toutes les choſes néceſ-

(*) Le Galon contient quatre Pintes de Paris.

néceſſaires à la vie, & manque de bien peu de celles que demandent l'aiſance & le luxe, à l'exception de quelques matériaux pour le ſervice de ſes Manufactures, comme ſont quelques Laines & Drogues pour la Teinture. Henri IV. établit les Manufactures de Toiles, qui ſuffiſent pour fournir ce Royaume, & pour en envoyer une grande quantité dans l'Etranger. Les François ont encore obligation à ce même Roi de l'Etabliſſement des Muriers blancs, & du travail de la Soye ; Etabliſſement dont la perfection eſt telle maintenant, qu'ils ont plus de Soye qu'il ne leur en faut pour le courant de leurs Manufactures. Je ſçai, à n'en pouvoir douter, qu'ils ont envoyé à Livourne, pour y être vendue, de la Soye torſe, auſſi bonne à tous égards que la meilleure qui ſoit en Italie ; deſorte que la Soye crue qu'ils achettent eſt en retour de leurs Etoffes de Laine & autres, qu'ils envoyent au Marché de Livourne. Pour favoriſer la production de la Laine, ils ont laiſſé quelques-unes de leurs meilleures terres en pâturage.

C'eſt par des meſures ſi ſages & ſi politiques, que les François ſont deve-

nus la plus riche Nation de l'Europe; ils ont si bien concerté toutes choses, qu'ils n'ont besoin que des productions de leur Pays pour leurs Manufactures de Lin & de Soye, de façon qu'ils ont leurs retours en Or & en Argent. Ils tirent certainement la plus grande partie de leur Laine d'Espagne & d'Irlande. Si l'on avoit quelque soin de nos intérêts, le transport de la Laine d'Irlande leur seroit interdit; au-lieu de cela, les Droits sur toute la Laine d'Irlande qui vient en Angleterre sont de 19 d. fardins par 14. liv. desorte que les François l'ont à 20. pour 100. meilleur marché que nous.

CHAPITRE VII.

Commerce de l'Angleterre avec la Flandre.

CE que la Flandre achette de nous consiste en Serges, quelques Flanelles, bien peu d'autres Etoffes; en Sucre, Tabac, Etain, Plomb. Ce que l'Angleterre y achette consiste en belles Dentelles, belles Batistes & Linons, Toiles blanchies de Flandre, Fil

Fil tiſſu & Ruban de fil, & diverſes autres Marchandiſes, pour des ſommes très-conſidérables; mais les Hollandois étant maîtres de l'embouchure de l'Eſcaut, s'aſſurent par ce moyen que toutes les Marchandiſes qui vont en Flandre ou qui en reviennent, paſſeront par leur Païs. Il eſt donc bien difficile de juger à combien ſe monte la balance que nous payons aux Flamands; mais elle eſt certainement fort conſidérable, puiſque nous ſommes leurs meilleures Pratiques pour ces Marchandiſes, & que d'ailleurs ils défendent nos Draps, qui ne ſe monteroient pas à la cinquiéme partie de ce que nous leur achetons, quand même l'Entrée en ſeroit permiſe.

CHAPITRE VIII.

Commerce de l'Angleterre avec l'Allemagne.

CE que l'Allemagne reçoit de l'Angleterre, conſiſte en Draps, Droguets, Serges & autres Etoffes, Tabac, Sucre, Gingembre & Productions des Indes-Orientales, Etain,

Plomb, & quelques autres Marchandiſes, dont la plus grande conſommation ſe fait dans la Baſſe-Allemagne. L'Angleterre reçoit en échange une grande quantité de Toiles, de Lin filé, de Peaux de Chévre, de Fer-blanc, & grand nombre d'autres Marchandiſes.

Selon les Régiſtres de la Douane, l'avantage étoit de notre côté, lorſque nous achetions les Toiles de France; mais depuis les grands droits dont on les a chargées, l'Empereur & les autres Princes d'Allemagne ont gagné cette Manufacture qui leur a valu de grandes richeſſes; & cependant, malgré les grands avantages que leurs Toiles leur donnent ſur nous, quelques-uns de ces Princes ont défendu certaines de nos Etoffes de Laine, & d'autres les ont toutes défendues, ce qui fait pancher conſidérablement la balance de leur côté.

CHA-

CHAPITRE IX.

Commerce de l'Angleterre avec la Norvége & le Dannemark.

CE que la Norvége & le Dannemark reçoivent de nous, conſiſte en Guinées, Ecus & Billon, peu de Tabac, & quelques Etoffes de Laine de peu de valeur. L'Angleterre achette de ces Royaumes une grande quantité de Planches de Sapin, de Merrain & Bois de conſtruction, & de Fer en barre. L'avantage de ce Commerce eſt pour eux, & le ſeroit bien plus, ſi rétabliſſant leur Vaiſſeaux de grand port, ruinés pendant leurs Guerres avec la Suéde, ils rentroient dans leur Navigation & portoient eux-mêmes leur Merrain.

CHAPITRE X.

Du Commerce de l'Angleterre avec la Suéde.

LA Suéde reçoit de nous de l'Or, de l'Argent, & peu de nos Productions & Manufactures. Environ les deux tiers du Fer qui s'employe dans l'Angleterre vient de la Suéde : nous en tirons auſſi du Cuivre, du Bois de Bordage, des Planches, &c. Avant la derniére Guerre avec la Suéde les Suédois gagnoient ſur nous dans ce Commerce deux ou trois cens mille liv. ſterl. par an, ſans compter le Frêt de leurs propres Marchandiſes qui ſe montoit à une égale ſomme.

CHAPITRE XI.

Commerce de l'Angleterre avec la Ruſſie.

LA Ruſſie nous achette quelques Draps groſſiers, & autres Etoffes du plus bas prix, de l'Etain, du Plomb,

Plomb, du Tabac, & quelques autres Marchandiſes. Nous prenons en retour du Chanvre, du Lin, des Toiles de Lin, du Fil, des Cuirs de Ruſſie, du Suif, des Fourrures, du Fer, de la Potaſſe, pour une ſomme prodigieuſe; mais comme il n'y a dans le Monde aucun autre Marché d'où nous puiſſons tirer une quantité conſidérable de Chanvre, les Ruſſiens nous en ont fixé le prix.

CHAPITRE XII.

Commerce de l'Angleterre avec la Hollande.

CE que nous envoyons en Hollande conſiſte en Draps, Droguets, Etoffes de bien des ſortes, Cuirs, Grains, Charbon, & quelque quantité de toutes les Productions de ce Royaume, ſans compter ce que nous rapportons des Indes & de Turquie, comme le Sucre, le Tabac, du Ris, du Gingembre, de la Poix, du Godron, & pluſieurs autres Productions de nos Colonies d'Amérique. Ce que l'Angleterre achette de la Hollande con-

conſiſte en belles Toiles de Hollande, Fil tiſſu & Ruban de Fil, Baleine, Uſtenciles de Cuivre, Garence, Argol, grand nombre d'autres Marchandiſes, Bijoux, Douves, Bois de Menuiſerie, &c.

Suivant les Régiſtres de la Douane, notre avantage dans ce Commerce eſt triple de celui que nous avons dans le Commerce d'Eſpagne & de Portugal; mais on reviendra bientôt de cette idée, ſi l'on conſidére le nombre prodigieux de Vaiſſeaux de Contrebande Hollandois, qui nous portent le Poivre & autres Epiceries des Indes, les Cotons, les Mouſſelines, les Damas des Indes, les Romals & autres Manufactures des Indes, le Caffé, le Thé, la Porcelaine de la Chine, une grande quantité de Toiles & Dentelles de Hollande, Batiſtes, Velours, & autres Etoffes de Soye.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Commerce de l'Angleterre avec l'Irlande.

NOus envoyons en Irlande de beaux Draps, de riches Etoffes de Soye, des Rubans, des Dentelles d'or & d'argent, du Fer, & toute sorte de Coutelleries, de l'Etain, grande quantité de Houblon, de Charbon, de Drogues pour la Teinture, de Tabac, de Sucre, de Productions des Indes Orientales, de Soye crue, de Toiles de Hollande; en un mot c'est de nous que les Irlandois tirent presque tout ce qu'ils consomment, excepté les Toiles & les Etoffes de Laine médiocres, & leurs Vivres.

Nous achetons en Irlande de la Laine filée, du Fil de Lin, grand nombre de Toisons de Laine pour le service de nos Manufactures & pour employer nos Pauvres, du Suif, &c. mais l'avantage que l'Angleterre tire de l'Irlande, consiste principalement en ce que le tiers des revenus de ce Royaume appartient aux Anglois qui demeu-

meurent ici, ſans compter les ſommes prodigieuſes qui ſont employées à l'éducation de leur Jeuneſſe, & celles que dépenſe la Nobleſſe Irlandoiſe qui vient groſſir notre Cour, & ceux qui viennent y ſolliciter des Places & des Emplois. Nous pourrions ajoûter les grandes ſommes que retirent ceux qui ont des Penſions ſur l'Etabliſſement d'Irlande, & qui font leur réſidence à Londres, & l'entretien en Irlande, & aux dépens de l'Irlande, de dix à douze mille hommes de Troupes prêtes à tout événement.

Les Irlandois font avec la Hollande, la Flandre, la France, le Portugal & l'Eſpagne un grand Commerce de leurs Cuirs, de leurs Suifs, de leurs Bœufs & de leur Beurre, qui les met en état de ſoutenir celui qu'ils font avec nous.

CHAPITRE XIV.

Commerce de l'Angleterre avec les Païs dépendans de l'Angleterre qui produiſent le Sucre.

CEs Païs tirent de l'Angleterre toutes leurs Etoffes de Soye, de Lin ou de Laine ; les Ouvrages de Fer, de Laiton & de Cuivre ; tous leurs Uſtenciles de ménage, & la plus grande partie de leurs Alimens, ce qui les rend entiérement dépendans. Ils nous envoyent le Sucre, le Gingembre & quelques autres Marchandiſes, pour quelques centaines de mille livres ſterl. par an de plus que nous n'en conſommons ; ils nous envoyent auſſi tout l'Or & le Billon qu'ils peuvent gagner, ce qui n'eſt pas un objet bien conſidérable. Il eſt indubitable qu'ils pourroient produire bien d'autres Marchandiſes que nous tirons à préſent des Indes par la voye de Hollande ; telles que ſont la Canelle, le Géroſle, la Muſcade, le Macis & le Caffé, &c. ſi l'on y en ſemoit & qu'on en prît ſoin.

CHA-

CHAPITRE XV.

Commerce de l'Angleterre avec les Païs dépendans de l'Angleterre qui produisent le Tabac.

CEs Païs reçoivent de l'Angleterre leurs Draps, Ustenciles de ménage, toute sorte d'Ouvrages de Fer, des Selles, des Brides, & toute sorte d'Ouvrages de Cuivre & de Laiton; & malgré leur situation, au milieu des Forêts, nous leur envoyons toute sorte d'Ouvrages de Tour; en un mot nous leur envoyons de toute sorte de Manufactures d'Angleterre, tellement que leurs besoins occupent une grande partie de nos Ouvriers. Nous en tirons du Tabac en assez grande quantité, pour en vendre beaucoup : il n'y a pas de moyen plus sûr pour enrichir ce Royaume.

CHAPITRE XVI.

Commerce de l'Angleterre avec la Caroline.

LA Caroline eſt le Climat du Monde le plus heureux ; il eſt ſitué du 32. au 36. degré de Latitude Septentrionale ; le terrein en eſt généralement fertile ; le Ris qu'elle produit eſt excellent ; aucun Païs ne fournit de meilleure Soye, quoique ce que nous en avons retiré juſqu'ici ait été fort peu conſidérable, faute d'un encouragement ſuffiſant. On y a, dit-on, recueilli d'excellent Thé, tant verd que boey. Il y croît de très-beaux Oliviers ſauvages, dont nous pourrions en peu de tems recueillir une très-grande quantité d'Huile. La Mouche qui produit la Cochenille y eſt, dit-on, fort commune ; la Plante d'Indigo y croît parfaitement bien.

Si l'on encourageoit ces Etabliſſemens autant qu'ils le méritent, nous pourrions tirer de toutes ces marchandiſes autant qu'il en faudroit pour notre uſage & pour en vendre beaucoup.

Le Païs abonde en Mines de Fer ; le Chanvre & le Lin y réuſſiroient bien avec un peu de ſoin ; il eſt auſſi-bien ſitué qu'aucune de nos Colonies, pour faire le Commerce des Cuirs, & porter les Marchandiſes Angloiſes chez les Nations Indiennes.

Depuis que le Ris a été compris dans l'énumération, ce Commerce eſt bien tombé ; car on ne peut pas l'envoyer en droiture en Portugal & en Eſpagne comme auparavant, & on ne peut pas en porter pour le voyage & pour le retour, à moins que la récolte n'ait manqué dans l'Egypte & dans le Milanès.

L'énumération fut obtenue par un Capitaine de Vaiſſeau nommé Cole, employé par une Compagnie qui faiſoit alors le Commerce de la Caroline : quelques Vaiſſeaux partis de Londres pour ce Païs, dans le deſſein de porter du Ris en Portugal, privérent ce Capitaine de l'avantage de le porter lui-même : revenu à Londres, il prévint un Membre du Parlement, nommé M. Lowndes, qui étoit fort ſouvent employé pour dreſſer les Bills ; ils le prévint, dis-je, de cette opinion, que c'étoit un grand préjudice pour l'Angleter-

gleterre que l'on portât le Ris en droiture en Portugal, deſorte qu'il en ſit inſérer une clauſe dans un Acte du Parlement, & par-là ce Capitaine s'aſſura ce Commerce excluſif. Les conſéquences en ont été très-ruineuſes pour la Nation, & ce Commerce n'eſt pas à préſent le tiers de ce qu'il étoit auparavant. Cela ne ſeroit pas arrivé ſi celui qui fit inſérer cette clauſe avoit compris la nature & la circulation du Commerce, & qu'il eût alors voulu entendre combien c'eſt un plus grand avantage pour les Marchands Anglois de vendre leur Ris en Portugal, & de tirer de-là leurs remiſes, que de le porter en Angleterre, enſuite de le porter en Hollande, à Hambourg ou en Portugal, & que la différence pour le frêt & les autres dépenſes eſt au moins de 50 pour 100.

N. B. La fertilité des Terres ſituées ſous les Montagnes Apalachéanes & dans l'intérieur de la Virginie, nous invitent à la culture de la Soye, du Lin & du Chanvre. L'air de ces Climats eſt pur & ſalutaire, le terrein aſſez vaſte pour contenir en différentes Habitations un très-grand nombre de

Familles. Les Riviéres navigables nous facilitent le tranſport des Denrées, & mettent nos frontiéres à couvert des entrepriſes des François qui habitent de l'autre côté de ces Montagnes.

CHAPITRE XVII.

Commerce de l'Angleterre avec la Penſilvanie.

LA Colonie de Penſilvanie a fait des progrès étonnans. En moins de 40 années les Habitans ont bâti une Ville grande & réguliére ; ils ont défriché une vaſte étendue de terres où ils recueillent du Froment & d'autres Grains ; ils ont établi par la voye de la Jamaïque un grand Commerce de leurs Grains & autres Marchandiſes aux Indes Occidentales Eſpagnoles ; & ſi l'on donnoit quelque ſoin à l'avancement de ce Commerce, il ne ſeroit pas impoſſible de rendre les côtes d'Eſpagne dépendantes de nous pour la fine Farine, le Biſcuit, &c. ce qui ſeroit un grand avantage : il eſt même

arrivé

arrivé déjà que nos Vaiſſeaux qui commercent dans ces Païs ont rapporté de l'Or & de l'Argent ; & l'on nous demande beaucoup plus de nos Draps, Droguets, Serges & autres Etoffes & Manufactures de toute eſpéce, qu'auparavant.

Les Penſilvaniens fourniſſent aux Plantations de Sucre du Merrain & Bois de Conſtruction, de la Fleur de Farine, du Biſcuit, mais ils ſont obligés de faire eux-mêmes quelques Etoffes pour ſe vêtir.

CHAPITRE XVIII.

Commerce de l'Angleterre avec la Nouvelle-Jerſey & la Nouvelle-York.

LEs Provinces de la Nouvelle-Jerſey & de la Nouvelle-York produiſent à peu près les mêmes choſes, & font le même Commerce que la Penſilvanie; ces Colonies nous payent de tout leur argent une partie des Etoffes qui leur ſont néceſſaires, & travaillent le reſte elles-mêmes.

CHAPITRE XIX.

Commerce de l'Angleterre avec la Nouvelle Angleterre.

NOus envoyons à la Nouvelle-Angleterre toute ſorte d'Etoffes de Laine, des Toiles, des Voiles & des Cordages pour l'Agreil des Vaiſſeaux, des Clinquailleries, &c. pour nous payer. Les Habitans de ces Colonies vont ſur les côtes d'Eſpagne, d'où ils tirent autant de Marchandiſes qu'ils peuvent. Ils portent du Merrain & Bois de Conſtruction, & toute ſorte de Proviſions aux Plantations de Sucre, & prennent en retour du Campêche. Ils envoyent du Merrain & Bois de Conſtruction, & du Poiſſon en Eſpagne, en Portugal & au Détroit de Gibraltar; de la Poix, du Goudron, de la Térébentine & des Cuirs en Angleterre; mais tout cela ne leur donne pas, à beaucoup près, de quoi nous payer tous les Draps dont ils ont beſoin, c'eſt pourquoi ils ſont obligés de faire eux-mêmes le ſurplus.

CHA-

CHAPITRE XX.

Commerce de l'Angleterre avec l'Afrique.

NOtre Commerce avec l'Afrique eſt fort avantageux à la Nation en général, en ce qu'il ne fait point ſortir d'Argent du Royaume, & non ſeulement nous fournit d'Eſclaves pour nos Plantations, mais nous donne encore la faculté d'en vendre un grand nombre aux Indes-Occidentales Eſpagnoles, en retour de quoi nous tirons une grande quantité d'Or & d'Argent; nous tirons auſſi d'Afrique la Poudre d'Or, le Bois-rouge & l'Ecarlate; nous vendons une partie de ces Marchandiſes.

Le Commerce des Négres nous eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour nos Plantations de Sucre & de Tabac; qui ſont, comme je l'ai déjà dit, les plus grandes ſources des richeſſes de ce Royaume. La Compagnie d'Afrique a fait tous ſes efforts pour ſe rendre maîtreſſe de tout ce Négoce. Alors non ſeulement elle auroit fruſtré ce

Royaume des grands profits qu'elle retire du Commerce des Particuliers, mais elle auroit encore détruit nos Plantations ; car ainſi que je l'ai déjà remarqué, les progrès de cet Etabliſſement dépendent entiérement du nombre plus ou moins grand d'Eſclaves qu'on y employe.

Maintenant, grace au courage & aux ſoins des Marchands particuliers, les Habitans de nos Colonies ont un grand nombre de Négres à un prix raiſonnable ; mais je crains bien, ſi ce Commerce tombe entre les mains de la Compagnie, qu'il n'arrive, comme on le voit ordinairement, que tout aboutira à enrichir quelques Particuliers qui commerceront à ſes dépens, au-lieu que les Marchands mettent en uſage toute la frugalité, l'induſtrie & la conduite poſſibles ; ce qui eſt clairement démontré par la comparaiſon du Commerce que fait la Compagnie avec celui qu'ont fait les Marchands particuliers. Ce qui me donne cette crainte, c'eſt que la Compagnie n'a jamais acheté plus de 5 ou 6 mille Négres par an, au-lieu que les Marchands en ont acheté 30 mille ou plus; & ſi notre Commerce continue à ſe faire par

une

une Compagnie, on ne tardera pas à s'appercevoir de la décadence de nos Colonies, qui, comme je l'ai déjà dit, ont un beſoin indiſpenſable de Négres.

CHAPITRE XXI.

Commerce de l'Angleterre avec les Indes-Orientales.

L'Aſie étant la Partie du Monde la plus peuplée & celle où ſont les plus grands Empires, j'avois envie de communiquer quelques-unes de mes penſées ſur les avantages que l'induſtrie de la Nation Angloiſe pourroit nous procurer dans le Commerce d'un Royaume avec l'autre ; mais comme ce Commerce eſt limité par les Chartres, je n'en toucherai que quelques particularités.

Nous envoyons dans ce Païs une grande quantité de Matiéres d'or & d'argent, & de Manufactures de ce Royaume, pour leſquelles nous prenons à fort bon prix les Manufactures & les Productions des Indes & de la Chine, que nous portons dans nos

propres Vaiſſeaux. L'excédent de ce que nous employons de Mouſſelines, de Toiles des Indes, & autres Etoffes de Cotton, de Thé, de Caffé, & de Soye crue, vendu aux Etrangers, eſt ſuffiſant pour nous payer toutes les Matiéres d'or & d'argent que nous envoyons, & nous donner de plus un avantage conſidérable dans ce Commerce.

La Soye de Bengale que nous avons à fort bon marché, nous eſt d'un grand ſecours pour le ſervice de nos Manufactures; la Soye de la Chine eſt excellente. Les Droits qui ſont ſur la Soye de Bengale un tiers plus conſidérables, & ſur la Soye de la Chine trois fois plus conſidérables que ſur celle d'Italie, nous empêchent d'en employer autant que nous le devrions: & c'eſt une choſe fort deſavantageuſe pour le Royaume, car nous payons argent comptant au Duc de Savoye tout ce que nous lui achetons; ce qui nous épuiſe autant d'argent que le Commerce que nous faiſons avec les Indes ou avec la Chine; & de plus, nous avons ce deſavantage, que nous pourrions avoir trois livres de Soye de la Chine avec ce que nous coute une livre de Soye du Piémont. Quoique nous n'envoyions pas notre

Ar-

Argent directement en Piémont, cependant c'eſt en effet la même choſe ; car cela donne au Piémont dans quelqu'autre Commerce un avantage qui ſans cela ſeroit de notre côté.

La Soye de la Chine ſe peut employer au-lieu de la Soye d'Italie, mais il nous faudroit prendre de celle dont ſe font les beaux Damas Satins & autres belles Etoffes de la Chine. La Soye de la Chine qu'on nous apporte communément nous vient de Canton, qui eſt le Port de la Chine le plus près de nous ; mais leurs belles Soyes ſont travaillées dans les Provinces de Nanquin & de Chékian, où ſont leurs Manufactures, & où l'on travaille une prodigieuſe quantité de Soye crue, la meilleure qui ſoit dans toute la Chine. Nous n'avons jamais eu que deux ou trois Vaiſſeaux qui nous ayent apporté de la Soye ſuperfine de la Chine. Elle étoit excellente ; & la meilleure, ainſi que je l'ai appris, venoit d'Amoy : peut-être que ſi l'on en favoriſoit un peu le tranſport, nous pourrions la travailler ici, & nos Manufactures ne couteroient preſque rien à la Nation.

Les Provinces de Chékian & de Nanquin qui produiſent cette Soye, ſont au Nord

Nord de l'endroit où nous commerçons préſentement, & proche de Chuſan. Environ 5 ou 600 milles au Nord de Canton, eſt une Ile où nous avions autrefois un Comptoir, & où il nous étoit permis de commercer. Ce Païs eſt très-froid pendant l'Hiver, & je ſai que pluſieurs de nos Etoffes de Laine y ont été fort bien vendues, en particulier des Callemandres & des Draps.

De plus les Provinces de Chékian & de Nanquin ſont celles où ſe fait le plus grand Commerce. Nankin eſt la Métropole du Commerce de la Chine, comme Londres de celui d'Angleterre. Cette Ville envoye ſes Marchandiſes & ſes Manufactures à Canton, comme nous envoyons les nôtres à Briſtol & dans quelques autres de nos Ports; mais parce que Canton eſt le Port le plus proche, bien des Capitaines de Vaiſſeau font difficulté de pénétrer plus avant en ſuivant les Côtes, alléguant que ce Voyage eſt difficile, & qu'ils courent riſque d'être obligés d'y employer plus d'une année; que les Mandarins & autres Officiers exigent d'eux des taxes: mais les choſes iroient autrement ſi les Marchands particuliers avoient la liberté d'aller à la Chine; ils iroient où ils croi-

croiroient pouvoir gagner le plus d'argent: les Habitans de Chuſan, auxquels les Marchands de Nanquin & ceux de Hamcheu & de Nimpo, deux autres Villes d'un grand Commerce, envoyent beaucoup de Marchandiſes, ſont auſſi-bien diſpoſés à entrer en correſpondance avec nos Capitaines & nos Courretiers, que les Habitans de Canton peuvent l'être; & ſi l'on vouloit y donner quelques ſoins, nous pourrions auſſi-bien établir notre Commerce dans ces Païs qu'à Canton, leur intérêt étant le même. On ne doit pas s'attendre qu'un Commerce de cette nature ſoit tout d'un coup porté à ſa perfection, mais c'eſt l'affaire du tems & de la prudence.

Il y a parmi nous quelques gens qui ont cru que certaines de nos Marchandiſes, comme nos Etoffes de Laine, réuſſiroient bien dans le cœur de la Chine, ſi ce Commerce peut être une fois bien établi; que nous puiſſions faire quelques ventes conſidérables dans ces vaſtes Contrées; & que nous puiſſions avoir en retour de cette belle Soye dont j'ai parlé, ce ſera une augmentation des avantages que nous retirons déjà du Commerce des Indes, qui nous mettra

en état de diſputer les Manufactures de Soye à tous les autres Royaumes; car les nôtres ſeront toujours préférables par la bonté & par le bon marché. Nous devons eſpérer que la Compagnie encouragera elle-même cet Etabliſſement, d'autant plus que c'eſt autant ſon intérêt que celui de la Nation en général.

La Nation a retiré de grands avantages des permiſſions que la Compagnie a accordées aux Particuliers de faire le Commerce ſur les Côtes des Indes; & quelques-uns de nos Marchands qui s'y ſont tranſportés, ont trouvé le moyen, non ſeulement de payer les dettes qu'ils avoient contractées ici, mais encore de faire leur fortune & celle de leurs Familles.

CHAPITRE XXII.

Que les Modes Françoiſes ſont pernicieuſes à l'Angleterre.

A Peine y a-t-il au Monde une choſe plus étonnante que notre paſſion pour les Modes Françoiſes. Mr. Colbert, ce grand & habile Miniſtre, en

en connoiſſoit bien l'excès. Sous le Roi Charles II. il étoit à un ſi haut point, que nos Tailleurs étoient obligés de faire de tems en tems des voyages en France, pour y apprendre comment ils devoient habiller la Cour & la Nobleſſe d'Angleterre.

Auſſi-tôt que de nouvelles Etoffes de Soye paroiſſoient, nos Manufacturiers ſe mettoient à en faire ſur des Modéles François; mais les induſtrieux François ne s'en étoient pas plutôt apperçus, qu'ils en inventoient ſur le champ d'un goût tout-à-fait différent, ce qui faiſoit tomber les nôtres & décourageoit les Manufactures Angloiſes; deſorte qu'on ne fit fabriquer en Angleterre, ſous ce régne, qu'un bien petit nombre d'Etoffes de Soye.

Une diſpute s'étant élevée en France en préſence du Roi, à l'occaſion des moyens de faire fleurir le Commerce dans ce Royaume, on propoſa un Commerce aux Indes Orientales & quelques autres Etabliſſemens: on dit que M. Colbert repréſenta dans cette occaſion que la voye la plus prompte pour augmenter les richeſſes du Royaume étoit l'Etabliſſement des Manufactures qui puſſent occuper les pauvres & les gens oi-

oiſifs ; que celles de Soye, de Chanvre & de Laine étant les plus conſidérables, il faudroit les cultiver, & qu'auſſi-tôt qu'on porteroit à la Cour de France des Etoffes fabriquées dans ce Royaume, les Anglois ne manqueroient pas de donner dans le même goût, ce qui ſeroit pour le Royaume une ſource abondante de richeſſes & d'avantages infiniment ſupérieurs à tous ceux qu'on pourroit attendre du Commerce des Indes.

Cet avis fut ſuivi : le Roi de France lui-même, pour donner l'exemple, voulut ne porter aucune Etoffe qui n'eût été fabriquée en France ; & même après la mort de ſa Mére, comme l'on diſoit qu'il manqueroit d'Etoffes Angloiſes pour le deuil, il défendit expreſſément à toute ſa Cour de porter autre choſe que des Etoffes Françoiſes ; il s'en fit faire un habit, & lorſqu'il l'eut mis il s'empreſſa de ſe faire voir ainſi à tous ſes Courtiſans ; on dit même qu'il prit une note de ceux qui parurent le plutôt habillés en Etoffes Françoiſes.

A l'Avénement du Roi Guillaume III. le Parlement, dans le deſſein d'établir dans ce Royaume les Manufactures de Taffetas luſtrés, fit des loix très-ſévéres contre ceux qui faiſoient un Commer-

merce d'Etoffes de France. Le Roi de France protégea encore plus puiſſamment ſes Manufacturiers & ſes Contrebandiers : lorſqu'une Société avoit échoué il donnoit juſqu'à 40000 piſtoles à la fois pour lui faire un nouveau fonds, & la mettre en état de pouſſer ſon Commerce.

Comme la grande difficulté conſiſte à donner le luſtre aux Etoffes, la Compagnie des Luſtres avoit gagné un François réfugié qu'elle avoit mis à la tête de la Manufacture : les François en ayant été informés, n'eurent aucun repos qu'ils ne l'euſſent fait venir en Suiſſe ; car étant Proteſtant il ne voulut pas venir en France, & quand il y fut une fois ils l'abandonnérent & ne l'écoutérent plus.

Il arriva que les Mouſſelines devinrent à la mode dans toute l'Europe ; & notre Compagnie des Indes Orientales qui en achetoit une grande quantité de très-fines, nous procuroit l'avantage d'avoir à très-bon compte tout ce qu'il nous en falloit, & celui d'en vendre beaucoup dans preſque tous les Païs de l'Europe. Cette mode paſſa auſſi en France, où elle fit de ſi grands progrès, qu'elle fit tomber les Batiſ-

tes & les Linons, dont on ne ſe ſervoit guére en Angleterre que pour des Mouchoirs de poche.

Le Roi de France qui ne perdoit pas un moment de vue l'augmentation du Commerce, vit avec chagrin le progrès que faiſoit dans ſon Royaume la Mode des Mouſſelines, & fit tout ce qu'il put, & par ſon exemple & par d'autres moyens, pour rétablir l'uſage des Linons & des Batiſtes; mais la choſe étoit ſi difficile, qu'il fut obligé de renouveller de tems en tems ſes Edits.

Un ſévére Edit fut publié le 9. Août 1709. un autre le 28. Avril 1710. un troiſiéme le 29. Mars 1712; mais comme tout cela n'avoit pas produit de grands effets, il en vint un autre le 11. Juin 1714. où l'on ajoûtoit aux peines énoncées dans les précédens, une amende conſidérable contre ceux qui porteroient des Mouſſelines. Tous ces Edits l'un ſur l'autre, ramenérent en France le goût des Linons & des Batiſtes.

La Paix conclue environ dans ce tems-là fit naître à pluſieurs de nos Anglois un déſir violent de voir la Cour de France: ceux qui avoient été nos

pre-

premiers Maîtres en Modes Françoiſes, penſérent avoir trouvé un grand ſecret, & lorſqu'ils eurent copié de leur mieux les modes & les habillemens François, ils vienrent ici bien inſtruits de la façon de ſe mettre, qui étoit alors en uſage à la Cour de France ; ils nous aprirent entr'autres choſes que les Mouſſelines n'étoient plus de mode, & qu'au-lieu de cela on ne portoit que des Batiſtes, & donnérent en preuve leurs cravates & leurs manchettes qu'on leur avoit faites en France.

La vue de ces Modes Françoiſes produiſit ſur nous des effets merveilleux, & nous força de les imiter : ces modes qui avoient été proſcrites pendant toute la Guerre, ſe répandirent en peu de tems avec une étonnante rapidité ; & les Mouſſelines qui ne nous coutoient preſque rien, qui nous venoient dans nos propres Vaiſſeaux, ſans compter que nous en vendions beaucoup, tombérent parmi nous, & notre exemple les décrédita chez les Etrangers ; les Linons & les Batiſtes qui nous coutent de cinq à vingt Sch. par aune, devinrent à la mode en Angleterre, ſeulement parce qu'elles y étoient en France.

Depuis Henri IV. les François ont toujours augmenté la quantité de leurs Muriers blancs & de leur Soye, & ſous Louis XIV. Mr. Colbert en a favoriſé la culture avec de tels ſuccès, que les François ont maintenant aſſez de Soye pour le ſervice de leurs Manufactures ; & quoique les Etoffes de Soye ne fuſſent auparavant deſtinées que pour les Femmes, ils ont trouvé qu'il étoit de leur intérêt d'étendre auſſi cette mode aux Hommes; ils portent, ſoit en Eté, ſoit en Hiver, des habits complets de Soye: il eſt indubitable que quelque mode qu'on invente en France, elle ſera bientôt adoptée en Angleterre.

Les François ſentent bien l'avantage qu'ils ont ſur nous ; il y a bien peu de nos Anglois qui, s'ils font quelque ſéjour en France, ne reviennent déguiſés en François ; ſi quelque François vient ici, il dédaigne de prendre aucune de nos modes ; c'eſt pourquoi nous ne devons pas eſpérer que les Etrangers s'adreſſent jamais à nous pour des façons nouvelles, ni qu'ils nous envoyent des Marchandiſes non façonnées ; les François nos rivaux peuvent ſe glorifier que nous tenons tout d'eux, c'eſt certainement un de leurs princi-

paux

paux avantages que la dépendance dans laquelle ils nous tiennent : il ne doit pas nous être fort agréable de penſer que cela donne à la France pluſieurs milliers de livres ſterling de notre argent, & que cela diminue notre Commerce avec les Etrangers.

Je pourrois alléguer bien d'autres preuves pour faire voir que les François ont employé bien de l'artifice pour s'élever au-deſſus de toutes les Nations avec leſquelles ils commercent, & que s'ils ne réuſſiſſent pas par un moyen, ils en mettent un autre en uſage.

On ſait que les Eſpagnols ont toujours été ennemis de cette légéreté naturelle des François, dont toute l'adreſſe & le ſavoir n'avoit pu leur faire quitter leurs graves habits, les manteaux noirs, & le reſte de l'habillement Eſpagnol pour l'habillement François: comme ils n'ont pu réuſſir à leur perſuader de porter des Etoffes Françoiſes, nous voyons quelles peines ils ſe ſont données pour placer ſur le Trône d'Eſpagne un Prince de la Maiſon de Bourbon, dont les Courtiſans François ont fait tout ce qu'ils ont pu pour mettre dans le cœur de la Nation les Modes Françoiſes à la place des Modes Eſpagnoles.

Ils employent les mêmes adreſſes avec les Indiens qui habitent derriére nos Etabliſſemens depuis la Riviére de Miſſiſſipi juſqu'à la Riviére du Canada & juſqu'au Cap-Breton. Ils ſe ſont ſervis du Cardinal Portocarréro pour engager les Eſpagnols à recevoir un Prince François ; ils employent leurs Moines pour gagner l'affection des Indiens ; ces Moines font autant de Proſélites qu'ils peuvent, ils engagent leurs Compatriotes à s'allier avec les Indiens, & s'ils ne peuvent pas faire prendre aux Indiens les Mœurs Françoiſes, ils prennent les leurs, ils employent tous les artifices imaginables pour les attirer dans leur Religion, en un mot ils tendent toujours à ne faire qu'un Peuple avec eux.

Il n'en eſt pas de-même, dit-on, dans nos Colonies, en particulier dans la Nouvelle-Angleterre : on dit qu'au-lieu de chercher à gagner le cœur des Nouveaux-convertis, nous les raillons de ce qu'ils ſont Indiens : ſi cela eſt, comme j'en ai grand' peur, il eſt bien fâcheux que ces Peuples ne ſoient pas mieux inſtruits : n'imitons pas les François dans leurs artifices, mais conſervons pour tous les Hommes les égards que nous leur devons. CHA-

CHAPITRE XXIII.

Comment on pourroit mieux régler & employer les Pauvres.

J'Ai fait mention ci-deſſus de quelques obſtacles qui arrêtent les progrès de notre Commerce ; je vais maintenant parler des moyens de les lever, & je ferai voir en quoi nous pouvons étendre nos Manufactures, notre Commerce, & notre Navigation.

Le point principal ſeroit de trouver un bon moyen pour employer nos Pauvres, & pour appliquer tout le monde à l'ouvrage, ſoit dans le Royaume, ſoit dans les Colonies qui ne ſçauroient ſe ſoutenir d'elles-mêmes. Je penſe donc qu'il faudroit cultiver dans nos Colonies le plus qu'on pourroit de Productions propres à donner du travail aux Pauvres ; le Chanvre, le Lin & la Soye ſont de nature à occuper les corps les plus robuſtes & les plus foibles, même ceux des enfans ; il n'y a point à douter que le bon exemple & la perſévérance dans le tra-

vail ne changeât les inclinations de ces Fainéans, dont le Royaume eſt plein maintenant, qui conſument dans la débauche tout leur tems & tout l'argent qu'ils peuvent amaſſer.

C'eſt la méthode que tous les bons Gouvernemens mettent en uſage. Les Hollandois, inimitables en ce point, ont mis une telle régle parmi leurs Pauvres, qu'à peine en trouve-t-on un dans toutes les Provinces-Unies; ils ont une grande attention à tenir à fort bas prix toutes les choſes propres à être employées dans les Manufactures, & d'impoſer de grandes Taxes ſur toutes celles dont on ne peut abſolument ſe paſſer, telles que ſont les Vivres, le Chaufage, étant bien ſurs que la faim & la ſoif forceront le Peuple à travailler pour s'en garantir: il en eſt de-même en Flandre & à Hambourg.

La Reine Elizabeth fit d'excellentes Loix pour reprimer les Vagabonds, les Mendians valides, tous les Débauchés, Fainéans & Gens ſans aveu: elle fit conſtruire dans quelques Provinces de ce Royaume des Maiſons de travail où ces ſortes de perſonnes étoient employées à de durs travaux. Il eſt vrai que les Loix maintenant en vigueur ne don-

donnent pas le pouvoir aux Maîtres des Maiſons de travail de châtier ceux qui ne veulent point travailler : c eſt un inconvénient auquel il faudroit remédier, & que les prudens Miniſtres de cette Reine n'avoient pas prévu ; mais ils avoient compris l'avantage qui reviendroit à la Nation, ſi l'on reprimoit le déréglement du bas Peuple, & qu'on l'employât à des Ouvrages utiles & à des Manufactures qui enrichiroient le Royaume, augmenteroient ſa Puiſſance, étendroient notre Commerce, & nous mettroient en état de fournir les Etrangers d'Etoffes de Laine & d'autres Productions de ce Païs. Tirer le Peuple de l'oiſiveté pour l'appliquer au travail, c'eſt déraciner le vice dans ſon cœur, pour y faire croître la vertu.

Nos Manufactures ont obſervé pluſieurs fois, que lorſque le Bled étoit à bon marché, ils avoient bien de la peine à trouver des Fileurs & des Ouvriers. Les Artiſans qui gagnoient aſſez en deux ou trois jours pour ſubſiſter pendant toute la ſemaine, vouloient en paſſer le reſte à boire ou à ne rien faire : le contraire arrivoit lorſque le Bled étoit bien cher ; les

Artiſans étoient obligés de travailler toute la ſemaine ; les Manufacturiers en avoient autant qu'ils en vouloient, & l'habitude au travail les y avoit tellement attachés, qu'ils gagnoient aſſez non ſeulement pour ſubſiſter, mais encore pour s'habiller & pour acquérir les choſes utiles à la vie.

On ajoûta quelques autres Réglemens ſous le régne de Jaques I. & ſous ceux de Charles I. & de Charles II : mais on en fit un excellent ſous les régnes de Guillaume III. & d'Anne, pour confirmer quelques Loix anciennes, & tenir les Pauvres dans leurs Maiſons de travail : il étoit enjoint aux Juges de Paix, Connétables & autres Officiers, de tenir la main à l'exécution de certaines Loix, ſous peine de diverſes amendes auxquelles on les ſoumettoit.

Mais quoique nous ayons d'excellentes Loix, elles ne nous garantiſſent pas de ce nombre infini de Mendians valides, de Fainéans & de Débauchés qui ſont répandus dans ce Royaume, & ſur-tout dans la Cité de Londres & aux environs. Si quelqu'un vient au monde avec quelque difformité ou quelque défaut, ou s'il a été

été mutilé par le feu ou autrement, ou même qu'il ait quelque maladie invétérée qui le rende un objet de compaſſion, alors un tel homme court à Londres, où il peut librement effrayer le Peuple par ſon aſpect affreux & forcer les Paſſans à lui donner de l'argent pour s'en délivrer ; & depuis un certain nombre d'années tous ces Vagabonds ſe ſont tranſportés de tous les trois Royaumes dans cette Capitale, où ils ont entiérement ceſſé de travailler. Un tel deſordre vient de la négligence des Officiers inférieurs de cette Ville & des environs, qui ſont chargés de l'exécution des Loix; car dans les endroits où les Magiſtrats ont ſoin de veiller à ce que les Connétables & autres Officiers faſſent leur devoir, on ne voit point, ou que très-peu de pareilles choſes, principalement dans les endroits où il y a des Maiſons de travail.

Les Magiſtrats de Briſtol ont mis une Police ſi exacte dans cette Ville, que l'on n'y voit aucun Pauvre étranger ; on n'eſt point effrayé par les viſages horribles qui ſont ſi communs parmi nous ; les Maiſons de travail ſont terribles pour eux ; & ſi l'on en dé-

découvre quelqu'un dans la Ville, il eſt ſur le champ enlevé & fouetté.

Dans tous les endroits où il y a des Maiſons de travail, ſi elles ſont bien dirigées, les Taxes des Paroiſſes ſont beaucoup moindres. Lorſque le Maître de la Maiſon de travail & ſes inférieurs ſont expérimentés dans l'art d'employer les Pauvres, & qu'ils exercent leurs charges avec intégrité, il eſt bien difficile que l'on dépenſe l'argent des Paroiſſes à l'entretien de perſonnes qui ſont en état de travailler. Les Enfans même peuvent commencer de très-bonne heure à filer ou à faire quelqu'autre ouvrage qui ſuffiſe à leur entretien : nous en avons un exemple dans les Maiſons de travail des Quakers de Londres, où l'on met tous les Orphelins qui ſe trouvent parmi eux, auſſi-bien que les Enfans de certains Pauvres qui ne ſont pas en état de les nourrir ; on leur apprend à lire & à écrire à certaines heures du jour, & le reſte du tems à filer ou à faire quelqu'autre choſe : on éprouve que les Enfans ſont auſſi aiſes de quitter leurs Livres pour quelqu'autre travail, que pour la plus grande recréation du monde ; ils ſont auſſi empreſſés à ſe ſurpaſ-

ſer les uns les autres par la beauté & par la quantité de leurs ouvrages, que les autres Enfans le ſont dans leurs jeux.

La Nation ayant retiré un grand avantage des Maiſons de travail qui ont été établies par Acte du Parlement, il ſeroit à ſouhaiter que l'on multipliât ces ſortes d'Etabliſſemens au point qu'il ne reſtât plus de prétexte à aucun Pauvre de paroître dans cette Ville. L'exemple de ces ſortes de gens eſt pernicieux, ils vont dépenſer dans les cabarets & autres lieux tout l'argent qu'ils gagnent à mendier ; alors un ſeul homme ſuffit pour en entraîner pluſieurs dans la même façon de vivre. Perſonne au monde ne ſouhaite plus que moi que les Pauvres ne manquent de rien ; ſi les Taxes qu'on léve à préſent ne ſuffiſent pas, il vaut beaucoup mieux les augmenter, que de ſouffrir ce nombre prodigieux de Vagabonds.

Monſieur Mathieu Hale, ce grand Bienfaiteur de ſa Patrie, a compoſé un Livre ſur l'Etabliſſement des Maiſons de travail ; il voudroit que les Juges dans leurs Aſſiſes diſtribuaſſent les Paroiſſes des différens Comtés ſous cer-

certaines diviſions, dans chacune deſquelles on établiroit une Maiſon de travail, ſuivant la grandeur des diſtricts; c'eſt-à-dire, que chaque Maiſon de travail ſerviroit pour deux, trois, quatre ou cinq Paroiſſes, ſelon leur grandeur ou leur petiteſſe : il propoſe encore diverſes régles pour le Gouvernement des Maiſons de travail, afin d'occuper les Pauvres; & des moyens pour trouver les fonds néceſſaires pour ces Etabliſſemens, dont le Public tireroit un grand avantage.

Plus le Peuple eſt accablé, moins on doit différer; &, comme je l'ai déjà dit, aucune partie du Royaume n'a plus beſoin d'être ſoulagée à cet égard que la Ville de Londres & les environs. Si la Maiſon de la Ruë de Bishopſgate n'eſt pas aſſez grande pour contenir & corriger tous ces Vagabonds, c'eſt une honte qu'il n'y en ait pas d'autre; & que chaque Paroiſſe des environs ne ſoit pas obligée d'en conſtruire une pour recevoir ſes propres Pauvres, & pour corriger tous ces Coureurs : il s'agiroit de trouver des moyens efficaces pour mettre les Loix en exécution. Pour moi je crois que toute la faute vient des Connétables : ce

ſont

ſont ordinairement des gens de Métier, qui ont à faire vivre une famille: aucun d'eux ne prend cette charge qu'à regret, & s'il trouve à s'en défaire pour de l'argent, il n'y manque pas; cependant lorſqu'il a été forcé de la garder, & que l'on veut exécuter les Loix contre les Vagabonds, le Connétable eſt à ſes affaires, & ne demande pas mieux que d'être cherché inutilement.

Je crois donc que ce ne devroit plus être l'affaire du Connétable, mais qu'on devroit en charger les Bedeaux de chaque Quartier & leurs Sous-Bedeaux, en augmentant leurs profits, afin de les encourager à s'aquiter avec exactitude de leur devoir dans l'exécution des Loix. J'ai obſervé que nos Marchands donnent de l'argent pour éviter, s'ils le peuvent, d'être Connétables: au contraire la place de Bedeau de Quartier eſt d'un bon revenu, & fort ſollicitée & briguée par d'honnêtes-gens: il en eſt de-même pour l'élection des Bedeaux de Paroiſſe; & ſi chacun d'eux avoit une augmentation de gages pour tenir les Paroiſſes nettes de Pauvres, ce ſeroit à mon avis le reméde le plus ſûr au déſordre qui régne

à préſent. Les Loix maintenant en vigueur aſſignent la ſomme de deux Sch. payables par le Connétable à tout homme qui ſaiſit un Vagabond. Si c'étoit au Bedeau à donner ces deux Sch. ſauf à lui d'en être rembourſé par le Recteur de l'Egliſe, qui les mettroit ſur le compte de la Paroiſſe, & que le ſuſdit Bedeau eût la commiſſion de mener les Pauvres & les Vagabonds dans les Maiſons de travail pour y être occupés, ce ſeroit ſans doute le moyen de nettoyer les ruës de beaucoup de Vagabonds : il faudroit encore que le Bedeau fût ſujet à une amende, ſi l'on prouvoit par une information qu'il n'eût pas fait ſon devoir, & même qu'il pût être dépoſé en cas d'une continuelle négligence; & ſans doute que chaque Alderman de la Ville encourageroit des Réglemens ſi ſalutaires, & veilleroit ſur les Bedeaux.

Pour ce qui eſt de ces gens qui viennent dans les ruës pour montrer leurs membres mutilés, leurs dégoûtans ulcéres, leurs jambes ou leurs pieds coupés, ou quelqu'autre difformité, je ſuis d'avis que de telles gens ne devroient point être expoſés aux yeux du Public; & la conſidération des frayeurs

&

& des fâcheuſes impreſſions que ces horribles viſions produiſent dans les femmes groſſes qui vont juſqu'à défigurer leurs enfans, cette conſidération, dis-je, fait ſouhaiter ardemment à tous les tendres maris que l'on trouve un reméde à cet énorme déſordre : tel ſeroit un Hôpital deſtiné à recevoir & à tenir étroitement reſſerrés ces gens de tous les endroits du Royaume qui rodent pour extorquer de l'argent, en expoſant leurs horribles viſages ; & comme il y a apparence qu'une grande Maiſon ſuffiroit pour cela, on pourroit ajoûter quelque choſe aux Taxes des Paroiſſes ou lever quelqu'autre impoſition, & tous ces gens contrefaits, dont il y a un grand nombre, y ſeroient enfermés.

CHAPITRE XXIV.

Augmentation conſidérable de la conſommation de Sucre qui ſe fait dans ces Royaumes ; la réexportation réduite à preſque rien ; moyens d'y remédier.

NOus avons gagné le Commerce du Sucre ſur les Portugais, qui en fourniſſoient auparavant toute l'Europe : ſuivant les Mémoires du Sieur Joſias Child, ils portoient tous les ans en Europe 100 ou 120 mille Caiſſes de leurs Sucres du Bréſil ; les Blancs étoient vendus de ſix à ſept livres le quintal, mais les progrès des Plantations Angloiſes les firent tomber à 50. ſchel. ou 3. livres par quintal, & depuis nous les avons chaſſés de tous les Païs qui ſont de ce côté-ci du Détroit de Gibraltar ; mais ils font encore dans le Levant un grand Commerce, que nous ne ſaurions leur enlever, parce qu'ils en ſont de beaucoup plus voiſins que nous; & je ſai que nos Marchands de Turquie leur en achettent une grande quantité, auſſi bien qu'aux François de Marſeille.

Mais

Mais avant que nous euſſions interdit ces parties de l'Europe aux Sucres du Bréſil, nos Habitans des Barbades & autres Iles étoient forcés de ne vendre les leurs que 6. 7. ou 8. ſchel. le quintal, ce qui ayant dégoûté les Portugais de ce Commerce, les a excités à d'autres entrepriſes ; ils ont trouvé leurs Mines d'Or, qui ont réuſſi au-delà de leur eſpérance.

L'augmentation de la conſommation des Sucres nous donna occaſion d'en augmenter la production dans nos Colonies. L'avantage de ce Commerce excita les François à nous imiter dans leurs Colonies de la Martinique & de la Guadeloupe ; la France tire de-là des ſommes immenſes, ſans compter ſa proviſion de Sucre.

Les François encouragés par ces ſuccès s'emparérent d'une partie de l'Ile de St. Domingue ; la fertilité du terrain où le Sucre réuſſiſſoit parfaitement bien, en invita pluſieurs à s'y établir ; mais comme ils manquoient des fonds néceſſaires pour s'y tranſporter & pour y faire quelqu'entrepriſe, on dit que le Roi paya le voyage de ceux qui étoient dans la réſolution de s'y établir avec leurs familles, & de plus leur

aſſigna leur ſubſiſtance pendant un an entier, à compter depuis leur arrivée, outre pluſieurs autres encouragemens; ce qui les mit bientôt en état de retirer une grande quantité de Sucre, qu'ils ont ces derniéres années vendu moins cher que nous aux Marchés de Hambourg, de Hollande & de Flandre, dont nous étions en poſſeſſion depuis 30 ou 40 ans.

Si l'on avoit pris un état de la quantité de Sucre que nous tirions alors de nos Colonies, & de celle que nous conſommions, je crois qu'on auroit trouvé que nous en revendions les deux tiers; mais cette réexportation diminua beaucoup auſſitôt après la déclaration de guerre avec la France, qui devint alors notre Rivale dans les Marchés où nous étions auparavant les maîtres, & gagna des ſommes immenſes par ce moyen. La décadence de ce Commerce eſt manifeſte & annonce une ruine totale, ſi l'on n'y apporte un prompt reméde. L'unique ſeroit, je crois, d'agrandir nos Plantations, & non ſeulement de chicaner avec les François dans les Marchés étrangers, mais même de les en chaſſer, ſi nous pouvions, comme nous en avons chaſſé les Portugais.

Les

Les Habitans de nos Colonies s'intéreſſent ſi peu à la décadence de notre Commerce chez l'Etranger, qu'ils ſe ſont plaints de ce qu'on avoit cultivé une trop grande quantité de Sucre, & nous avons tout lieu de croire qu'ils font ce qu'ils peuvent auprès de leurs Gouverneurs pour les empêcher d'entreprendre aucun Etabliſſement nouveau; ils ſont contens s'ils peuvent tirer le Sucre qu'il nous faut pour notre conſommation, & nous le vendre fort cher. L'Ile des Barbades eſt fort déchue, & ne produit pas la même quantité de Sucres qu'auparavant.

Pendant que nos Habitans vivent dans le luxe & dans la ſplendeur, les François, pleins encore du ſouvenir de leur ancienne pauvreté lors de l'Etabliſſement, vivent dans une grande frugalité; leur travail, leur induſtrie & la fertilité du Terrain les mettent en état de vendre moins cher que nous.

Les ſeuls endroits où nous puiſſions agrandir nos Plantations de Sucre ſont Tabago, Ile d'une fertilité & d'une richeſſe extraordinaire, où eſt un Port excellent, & où les eaux ſont excellentes & en grande abondance; quelques-unes des Iles Bahama qui ſe-

 roient,

roient, à ce qu'on dit, propres à produire du Sucre ; une grande quantité des Terres de la Jamaïque qui n'ont pas encore été cultivées, particuliérement vers le Nord de l'Ile : mais ce qui nous donneroit les moyens efficaces de rétablir notre Commerce, ſeroit la culture du Sucre dans les Parties Méridionales de la Caroline, pourvu que le Climat fût aſſez chaud : je m'en ſuis informé à pluſieurs de nos Habitans, qui ſont généralement d'avis que les Païs où il géle ne produiſent pas de Sucre, mais au contraire j'ai appris que la Province de Nanquin dans la Chine produit d'excellens Sucres, quoique le froid y ſoit ſi exceſſif en hiver, que ſouvent les Riviéres ſont glacées & la Province de Pegab ou Lahor dans l'Indouſtan au 93. 30′. de longitude, & 31. 40′. de latitude produit les meilleurs Sucres de toutes les Indes, & le meilleur Indigo du Monde. On cultivoit auſſi autrefois le Sucre dans l'Ile de Madére & dans la vieille Eſpagne, Païs qui ſont ſujets à de grandes gelées.

Si toutes ces Contrées produiſent du Sucre, il n'y a pas de raiſon pour que les Parties Méridionales de la Caroline

roline n'en produiſent pas, ſurtout ces belles Campagnes qui bordent la Riviére du Port-Royal, qui produiſent en abondance toute ſorte de Proviſions, & où l'on peut entretenir les Négres & les Eſclaves à fort peu de frais. Il ſeroit bien à ſouhaiter que l'on voulût faire quelque eſſai pour rétablir un Commerce qui nous apportoit autrefois de ſi grandes richeſſes, mais il eſt impoſſible de réuſſir ſi le Gouvernement ne s'en mêle ; car ſi la France accorde une ſi grande protection à ceux qui font de nouveaux Etabliſſemens, comme elle a de vaſtes Campagnes incultes dans le petit Goave, il eſt indubitable qu'elle chaſſera tous nos Particuliers qui voudront faire quelqu'entrepriſe.

On dit qu'avant la Guerre nous ne conſommions pas plus de dix à douze millions ds livres de Sucre, mais depuis quelque tems nous en conſommons environ 60. millions de livres, & nous n'en vendons pas la ſixiéme partie. La Nation ſe trouveroit réduite à un état déplorable ſi notre luxe augmentoit à proportion en tout. Nous recueillions ci-devant à la Jamaïque une grande quantité de très-

bon Indigo, mais nos Habitans étant devenus riches, en ont négligé la culture, & les François ayant envoyé aux dépens de l'Etat un grand nombre de pauvres Familles à l'Ile de St. Domingue, ſe ſont appliqués à ce Commerce, qu'ils nous ont preſque tout enlevé, en vendant meilleur marché que nous; ainſi l'Indigo que nous achetons ſous le nom d'indigo de la Jamaïque eſt la plupart fabriqué par les François; ainſi nos Plantations d'Indigo ſe détruiſent auſſi-bien que celles de Cacao, que nous tirons preſque tout des François.

Les Miniſtres de France ſavent bien que les Habitans des Colonies ne ſont pas plutôt devenus riches qu'ils mépriſent le Commerce, c'eſt pourquoi cette habile Nation a eu grand ſoin d'envoyer de tems en tems de pauvres Familles aux dépens de l'Etat. Si nous avons à cœur le progrès de nos Colonies, nous devons prendre les mêmes meſures. Les Terres dont j'ai parlé ci-deſſus produiroient ſans doute aſſez de Sucre, d'Indigo, de Cacao, ſi l'on avoit ſoin d'envoyer des gens pauvres & induſtrieux, & de leur donner, à l'imitation des François, de quoi acheter des Négres. Afin

Afin que tout le monde puiſſe juger de l'énormité de notre conſommation de Sucre, & de la décadence de nos ventes, j'ai mis ici un état du tranſport & de la vente pour les années 1720. 1721. 1722. & je ſai que les trois précédentes années, ainſi que les trois ſuivantes, ne nous ont pas été plus avantageuſes.

Années. 1720.	*Tranſp.*	703286. quint. 0. q. 16. l.
	Vente.	121778. quint. 0. q. 9. l.
	Conſom.	581508. quint. 0. q. 7. l.
1721.	*Tranſp.*	497540. quint. 2. q. 21. l.
	Vente.	66743. quint. 3. q. 11. l.
	Conſom.	430796. quint. 3. q. 10. l.
1722.	*Tranſp.*	616893. quint. 2. q. 22. l.
	Vente.	83609. quint. 2. q. 5. l.
	Conſom.	533284. quint. 0. q. 17. l.

CHAPITRE XXV.

Moyens d'agrandir notre Commerce des Colonies & de le rendre plus avantageux à l'Angleterre, en maintenant en vigueur l'Acte de Navigation, & en obligeant tous les Vaiſſeaux qui vont dans le Portugal de venir dans la Grande-Bretagne avant que de pouvoir s'en retourner dans les Colonies.

JE vais traiter une Matiére qui n'a pas encore été ſuffiſamment examinée; je veux dire le Commerce avec les Colonies, le Portugal, l'Eſpagne & le Détroit. Il ne faut pas croire que je vouluſſe défendre abſolument le tranſport de toutes les Marchandiſes que l'on porte à préſent de nos Colonies en Portugal; au contraire, je crois que ce ſeroit pour nous un très-grand avantage de vendre à ces Nations toutes les Marchandiſes & tous les Avitaillemens de Navire, qu'elles tirent maintenant de la Baltique, ce que nous pourrions faire avec aſſez de facilité, moyenant de bons Ré-

gle-

glemens. Il feroit bien mieux de porter en droiture la Poix & le Goudron, que de les faire venir d'abord ici, enſuite de payer 10. ſhel. par Tonneau pour la réexportation. Le mal eſt que les Etrangers diſpoſent de nos Cargaiſons de la nouvelle Angleterre, & que fort ſouvent ils en payent la plus grande partie en Marchandiſes qu'ils ont fait venir d'ailleurs, telles que ſont des Soyes d'Italie, des Etoffes de Soye, des Draps & des Droguets de France, des Soyes des Indes, des Toiles de France, de Hollande & de Hambourg, de façon qu'au-lieu d'Argent nous ayons nos retours en Manufactures étrangéres; de plus les Equipages de nos Vaiſſeaux au-lieu de revenir en Angleterre, retournent d'où ils ſont venus, & y paſſent l'hiver, & peu à peu en deviennent Habitans.

Il eſt donc abſolument néceſſaire que tous nos Vaiſſeaux qui font le Commerce des Colonies avec quelque Partie que ce ſoit de l'Europe, ſoient ſoumis aux plus grandes peines s'ils retournent aux Colonies ſans avoir pris un certificat dans quelque Port de la Grande-Bretagne; car ſi on les oblige de venir ici avant que de retourner

dans

dans les Colonies, ils voudront porter avec eux le produit de leurs Cargaiſons, & ſeront forcés par conſéquent de le partager avec nous; & nous croyons que ſi on leur interdit le retour aux Colonies, c'eſt encore le moyen de rétablir la Pêche dans ſon premier état; car nos anciens Commerçans aſſurent que même long-tems après le premier Etabliſſement de la nouvelle Angleterre, c'étoit la coutume parmi nos Vaiſſeaux de prendre une Cargaiſon de Poiſſon des Habitans de la nouvelle Angleterre qui étoient alors les Pêcheurs, & nous les Marchands & les Navigateurs.

Il ſe fait à préſent quelque Commerce entre l'Angleterre, Terre-neuve & le Détroit de Gibraltar; pluſieurs de nos Fregates vont à Terre-Neuve ſe charger de Poiſſon, qu'elles vendent à Gibraltar, où elles prennent des Marchandiſes. Pour l'Angleterre, la Hollande & la Baltique, je ſuis perſuadé qu'il leur ſeroit avantageux que l'on fît un Réglement pour les obliger à s'en tenir uniquement à la Pêche & au Commerce des Côtes, qui leur vaudroit bien mieux que tous leurs Voyages à Gibraltar; car le plus

ſûr moyen de devenir riche, eſt de ne s'attacher qu'à un nombre ſuffiſant d'occupations.

Dans l'état préſent des choſes, les Flamands & les Hambourgeois frettent nos Vaiſſeaux pour le tranſport de leurs Marchandiſes ; mais ſi tous les Vaiſſeaux étoient obligés de venir ici avant que de retourner aux Colonies, les Ports d'Eſpagne & de Portugal ne ſeroient pleins que de nos Vaiſſeaux, ce qui rendroit les Hollandois & les Hambourgeois encore plus dépendans de nous, & donneroit beaucoup plus d'étendue à notre Navigation.

Ce ſeroit encore un très-grand avantage pour nous que de pouvoir faire venir nos Marchandiſes à très-bon compte du Détroit ici ; car ſi nos Vaiſſeaux ſont obligés de venir en Angleterre avant de pouvoir s'en retourner, ils ſe contenteront d'un prix modique pour le Frêt, qui ſera toujours un profit clair pour eux. Nous pouvons encore gagner beaucoup en envoyant nos Marchandiſes au Détroit ; car les Vaiſſeaux qui de-là vont leſtés à nos Colonies, peuvent aller à tous les Ports d'Eſpagne & de Portugal, où ils peuvent trouver bien des occaſions

d'être

d'être fretés, ce qu'ils peuvent faire ſans beaucoup perdre de tems.

Nous avons pris la méthode de rafiner le Sucre dans nos Plantations, mais nous avons perdu l'avantage de le vendre au Détroit, étant obligés de le faire venir d'abord ici, ce qui avec les Droits d'Entrée, de Deſcente & de Magaſin, coute deux fois autant que de l'envoyer en droiture. La plus grande partie des Vaiſſeaux qui font le Commerce des Barbades & de la Jamaïque ſont à peu près de la même conſtruction que ceux qui ſont propres au Commerce du Détroit; ſavoir, de grands Vaiſſeaux ſemblables à des Fregates. S'il étoit permis de porter directement nos Sucres dans la Méditerranée, nous pourrions en vendre une grande partie en Eſpagne, à Livourne, en différens endroits de l'Italie, en Sicile, à Veniſe, & même en Turquie, ce qui nous aideroit à payer les Raiſins de Corinthe & autres Fruits ſecs que nous tirons de ce Païs.

Il y a quelque tems qu'on fit une Loi pour bruler tout le Tabac que les Marchands jugeroient ne pas valoir un certain prix. On fut obligé d'en venir à cet expédient, parce que nos

Colons

Colons en avoient trop envoyé ; au-lieu de cela, ſi l'énumération n'avoit pas lieu, & qu'on eût permis à nos Marchands d'envoyer en droiture à Gibraltar tout le Tabac que nous appellons Scrub, & tout le Tabac commun, l'Etat auroit épargné l'argent qu'il lui en a couté dans cette occaſion. Il eſt indubitable que nous pouvons faire un très-grand Commerce le long de la Côte d'Eſpagne, à Gibraltar, à Livourne, aux Côtes d'Italie & d'Afrique, & même que nous pourrions faire tomber le Tabac du Levant dans tous ces Païs, car le nôtre eſt beaucoup meilleur; mais on prend de l'autre, parce qu'il eſt meilleur marché.

Les détours prodigieux que nous ſommes obligés de faire en venant en Angleterre, puis les frais de la deſcente & de la réexportation, tout cela nous coute deux fois plus que ſi nous allions en droiture à Gibraltar; & vouloir mettre de ſi grandes Impoſitions ſur une Marchandiſe de ſi peu de valeur, c'eſt vouloir nous enlever tout le profit de ce Commerce, de-même que c'eſt vouloir nous enlever le profit de la Pêche de la nouvelle Angleterre & de Terre-Neuve, que de nous obliger

à porter d'abord ici notre Poiſſon Sec, pour le retranſporter. Il eſt fort probable que ſi l'on permettoit d'envoyer directement à Gibraltar le Sucre, le Tabac & les autres Productions de nos Colonies, nous pourrions y en vendre une grande partie, & gagner pluſieurs centaines de mille livres chaque année; & je penſe que cette maniére d'étendre notre Commerce ne ſauroit porter de préjudice à perſonne.

J'ai propoſé d'abréger ainſi nos voyages, afin de trouver un nouveau débouché pour les Productions de nos Colonies; mais je ſerois bien fâché que l'état préſent de notre Navigation en reçût aucun préjudice; & partant, comme depuis quelque tems nous envoyons du Tabac, &c. dans la Baye de Biſcaye, je crois qu'il faudroit que tous les Vaiſſeaux qui vont juſqu'à la Hauteur du Cap Finiſterre fuſſent obligés de porter leurs Marchandiſes dans quelque Port de la Grande-Bretagne, pour les en rapporter enſuite; & comme on pourroit craindre que nos Vaiſſeaux ne trouvaſſent pas enſuite aiſément en Angleterre à être fretés pour Gibraltar, je réponds qu'ils pourroient toujours ſe charger de Sel: il y a des en-

endroits où le Sel se fait de lui-même, & d'où nous pourrions même en tirer plusieurs centaines de tonneaux dont nous nous déférions à Hambourg, dans la Baltique, &c. & cela pourroit devenir avec le tems un revenu considérable pour l'Etat.

Afin de calmer la jalousie de ceux qui craignent que la suppression de l'Acte d'énumération ne ruinât notre Commerce, on pourroit restraindre le privilége de porter directement de nos Colonies dans la Méditerranée, des Marchandises compriſes dans l'Acte d'énumération aux seuls Vaisseaux construits en Angleterre, dont les Agrès & Apparaux seroient de Manufacture Angloise, & dans lesquels les trois quarts au moins des Intéressés seroient Habitans de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE XXVI.

Que le tranſport du Merrain de nos Colonies en Eſpagne, en Portugal, &c. eſt fort avantageux pour notre Navigation.

LE tranſport du Merrain de nos Colonies en Portugal & en Eſpagne a produit de grands avantages à la Nation, & ſans doute en auroit produit de bien plus conſidérables, ſi tous nos Vaiſſeaux, après avoir déchargé leurs Marchandiſes, étoient obligés de venir en Angleterre, & d'y prendre des Certificats avant que de pouvoir retourner aux Colonies. Dans l'état préſent du Commerce on nous en envoye ici une grande partie en payement des Etoffes de Laine & autres Manufactures que nous vendons à la nouvelle Angleterre.

Quelques perſonnes ſe ſont perſuadé que ſi nous vendions ainſi nos Merrains & Bois de Conſtruction aux Eſpagnols, nous détruirions nos Forêts de l'Amérique; & en particulier, que l'on ne pourroit plus trouver de Mâts

pour

pour les Vaiſſeaux de Guerre. Mais une telle objection n'eſt d'aucune conſéquence ; car je ne crois pas que d'une Forêt qui a 12. ou 14. cens milles de long ſur 3. ou 4. cens mille de large, nous tirions tous les ans plus de 500. Arbres, nombre ſi peu conſidérable, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Tous ceux qui connoiſſent à fond nos Colonies, conviennent que les endroits les plus propres à fournir du Bois de Conſtruction pour les Vaiſſeaux de Guerte, ſont les Provinces de Main, de Newhampshire & Maſſachuſets dans la nouvelle Angleterre. Pour prévenir toutes les objections on pourroit réſerver ces trois Provinces à cet uſage, & les autres parties de nos Colonies d'Amérique pourront fournir juſqu'à la fin des ſiécles, non ſeulement à la Grande-Bretagne, mais encore à l'Eſpagne & au Portugal, la même quantité de Bois de Conſtruction qu'il s'y en employe à préſent, pourvu néanmoins qu'on laiſſe croître les jeunes Arbres.

On peut voir que le peu de terrain acceſſible des Rochers de la Norwége a fourni de Merrain & Bois de Conſtruction, non ſeulement la Grande-

Bretagne, mais encore l'Irlande, l'Eſpagne, le Portugal, la France & la Flandre ; & même les Hollandois ne tirent pas d'ailleurs le Bois pour leurs Digues, quoique l'on penſe d'ordinaire qu'il y a plus de bois employé aux Digues & aux Pilotis des Maiſons, qu'il n'y en a dans les endroits acceſſibles de la Norwége. La plus grande partie de l'Europe tire ſes Tonneaux, ſes Barriques & autres Vaiſſeaux de l'Allemagne, & les Hollandois y prennent le Merrain de Chaîne pour la conſtruction de leurs Vaiſſeaux, & celui dont ils font, avec leurs Moulins à Scie, des Planches & des Bois pour la Menuiſerie, dont ils débitent ce qu'ils ont de plus qu'il ne leur en faut, dans le reſte de l'Europe ; cependant les Allemands ſont ſi éloignés de craindre que leurs Forêts ne leur manquent, qu'ils ſe croyent heureux d'en abbattre le Bois, & de l'envoyer au-delà de la Mer.

La Forêt du Mont-Liban ne paſſe pas en grandeur le Comté d'Yorck ; Salomon en tira tout le Bois pour la conſtruction du Temple ; elle fourniſſoit aux Tyriens, aux Sydoniens & aux autres Peuples de cette Côte, le

Bois

Bois qu'ils employoient pour leurs Maiſons & pour leurs Vaiſſeaux ; & l'Hiſtoire nous apprend que c'eſt-là qu'Alexandre prit le Bois qui fut employé à la conſtruction de la fameuſe Digue qu'il conduiſit depuis le Continent juſqu'à l'Ile de Tyr: dans tous les ſiécles ſuivans on a coupé du Bois dans cette Forêt, & il y en a encore à préſent autant que jamais.

Si des Païs d'une étendue auſſi bornée que la Norwége & le Mont-Liban ont fourni du Bois à l'Europe & à l'Aſie depuis tant de ſiécles, celui que l'on coupe étant réparé par celui qui croît à ſa place, que ne devons-nous pas eſpérer de ces vaſtes Provinces où les Arbres & les Riviéres navigables ſont en ſi grande quantité? Je me ſuis étendu ſur cet article, afin de lever les ſcrupules de ceux qui craignent la deſtruction de nos Forêts d'Amérique.

Il y a des gens qui doutent s'il ne ſeroit pas plus prudent de ne point vendre du Merrain & Bois de Conſtruction aux Eſpagnols, aux Portugais & au Détroit de Gibraltar; ils croyent que par ce moyen ces Nations peuvent ſe mettre en état de troubler notre Commerce & notre Navigation; mais

ils ne font pas attention que les Hollandois tirent autant qu'ils veulent des Bois d'Allemagne, qui ſont beaucoup meilleurs pour la Conſtruction que ceux de nos Colonies. Les Eſpagnols eux-mêmes ont de très-grandes Forêts de Chêne, & de très-grands Sapins, Arbres propres à faire des Mâts, particuliérement en Arragon & en Catalogne, ſur les bords de l'Ebre & de la Serra: mais telle eſt leur indolence, que s'ils peuvent avoir pour de l'Argent ce dont ils ont beſoin, ils ne croyent pas qu'il vaille la peine d'étendre la main pour ſe le procurer; & je ne ſaurois aſſez m'étonner de ce que nous voulons les forcer à devenir induſtrieux.

Ce qui trompe bien des gens, c'eſt la cherté du Merrain & Bois de Conſtruction en Angleterre; ils croyent qu'elle eſt la même dans tout le Monde; mais s'ils étoient en Amérique, & qu'ils fuſſent témoins des peines que ſe donnent nos pauvres Habitans à défricher les Bois, & le prodigieux nombre de beaux Arbres qu'on eſt obligé d'abattre & de bruler avant que le terrain ſoit bon à produire quelque choſe, ils conviendroient alors qu'on ne pouvoit pas mieux faire que de travailler ce

Bois,

Bois, & de le vendre en Eſpagne & en Portugal, pour en envoyer l'Argent en Angleterre. Il n'y a pas de meilleure Marchandiſe, parce qu'elle eſt d'un grand volume, & qu'elle demande par conſéquent un grand nombre de Vaiſſeaux & de Matelots, ſans couter beaucoup à l'Etat, ce qui ſeul doit lui donner un avantage conſidérable.

C'eſt le Merrain & Bois de Conſtruction qui a produit tant de Matelots au Roi de Dannemarck, qui lui a donné le moyen d'avoir une Marine, & à ſes Sujets de conſtruire un ſi grand nombre de gros Vaiſſeaux, avec leſquels ils ont acquis plus de richeſſes que les Grains des fertiles Campagnes de Pologne n'en ont porté à leurs Propriétaires. Si ce Commerce a été ſi avantageux au Dannemark, pourquoi ne le ſeroit-il pas autant à l'Angleterre? Nous avons les mêmes débouchés, nous pouvons y trouver bien des occaſions d'étendre notre Navigation; & les ſalaires d'un Matelot nous valent plus que ceux d'un Laboureur ou d'un Manufacturier. Les Matelots tirent de l'Angleterre leur Nourriture & leur Habillement: ſi une Cargaiſon de Merrain & Bois de Conſtruction eſt portée

des Colonies en Eſpagne, & que le Vaiſſeau revienne en Angleterre, non ſeulement le profit des Marchands, mais encore celui des Propriétaires du Vaiſſeau & les gages des Matelots ſeront dépenſés ici.

J'ai ſouvent conſidéré les avantages du Commerce du Merrain & Bois de Conſtruction, & je puis démontrer que mille Arpens de Bois dans l'Amérique nous produiſent plus que mille Arpens de Terres labourables en Angleterre. Il faut d'abord ſuppoſer que mille Arpens de Terres labourables donneront 30. récoltes en 50. ans; nous en tirerons en Hollande, qui eſt notre plus ſûr débouché, 4000. liv. ſterl. chacune de ces 30. années, ce qui monte à 120000. liv. ſterl. Il faut ſuppoſer de-même que 20. Arpens de Bois en Amérique donneront dans le même tems la Cargaiſon de 4. Vaiſſeaux de 600. Tonneaux, dont chacune ſera vendue 900. liv. ſterl. en Eſpagne & en Portugal, ce qui monte à 3600. liv. ſterl. Il n'y a rien à déduire de cette ſomme; elle provient toute du travail & de l'induſtrie de nos Pauvres & de notre propre fonds. Dans mille Arpens de Terre il y aura une Coupe

de

de 20. Arpens chaque année pendant 50. ans. Chaque coupe à 3600. liv. ſterl. les 50. donneront 180000. liv. ſterl. J'aurois pu ne ſuppoſer que la moitié de ce terrain, pour fournir par an quatre Cargaiſons de Merrain & Bois de Conſtruction : ces Terres de l'Amérique ſont tellement propres pour le Bois, que lorſqu'après qu'elles ſont épuiſées par la culture, on les laiſſe repoſer, en moins de 30. ans elles ſe couvrent d'Arbres, dont pluſieurs ont plus d'une Verge & demi de tour à ſix pieds au-deſſus du ſol. Les Arbres viennent ſi promptement en ce Païs, que de certaines eſpéces ont pris tout leur accroiſſement en 30. ans.

CHAPITRE XXVII.

Moyens de rendre utiles à l'Etat ceux qui ſont condamnés à la déportation, & d'occuper dans nos Colonies ceux que nous ne pouvons pas occuper ici.

IL parut en 1716. un Ecrit adreſſé aux Lords de la Chambre de Commerce, ſur les moyens de faire fleurir

dans nos Colonies la culture du Chanvre, le travail du Fer, de la Poix & du Goudron. On y parloit de la difficulté qu'il y avoit à trouver des gens qui vouluſſent, de leur plein gré, paſſer dans ce Païs en qualité de ſerviteurs. Quelque tems après on fit une Loi pour tempérer la rigueur des anciennes Loix, en particulier de celle qui fut portée la premiére année du Régne de Jaques I. pour empêcher qu'on n'enfermât dans des Monaſtéres Papiſtes les Sujets de ce Royaume; & quelques autres Loix contre les Marchands & les Capitaines de Vaiſſeaux qui tranſportoient ces ſortes de Perſonnes dans nos Colonies. Notre Commerce a reſſenti quelqu'avantage de ce qu'on a réformé une partie de ces abus; mais ceux qui reſtent encore nous empêchent d'avoir des ſerviteurs, & cependant grand nombre de gens qui ne trouvent pas d'occupation, & qui ne ſavent aucun moyen de gagner leur vie, ſe trouvent réduits à la néceſſité de mourir de faim, ou de ſe faire Coupeurs de Bourſes, Voleurs ou autre choſe de pareil, pour fournir aux beſoins indiſpenſables de la vie; & continuant ce train de vie, ils cou-

rent

rent de crime en crime, tant qu'enfin ils parviennent à être condamnés pour félonie, à la Déportation ou aux Galéres. Il n'y auroit certainement pas d'Acte de charité & d'humanité mieux entendu que de mettre ces pauvres gens dans le train de gagner leur vie, ce que l'on pourroit faire en les envoyant aux Colonies, où ils seroient occupés au travail du Chanvre & du Lin; & je pense que cette occupation seroit non seulement très-utile à l'Etat, mais que ce seroit encore le moyen de tirer un profit de ceux qui sont condamnés pour de petits larcins, à des peines moindres que la mort.

Le Sr. Josias Child s'exprime ainsi dans son Discours sur le Commerce des Colonies: la Virginie & les Barbades furent peuplées au commencement par des Vagabonds, par des Gens vicieux & sans talent pour gagner leur vie dans leur Patrie, ou tellement corrompus par la débauche, le vol & le libertinage, qu'aucun d'eux ne vouloit s'appliquer à aucun travail. Sans nos Colonies la plupart de ces gens-là auroient été pendus, seroient morts de faim, seroient morts à la fleur de leur âge de quelque vilaine maladie, se

ſeroient fait Soldats, & auroient eu la tête caſſée, ou auroient péri de miſére pour les querelles de nos Voiſins, comme il eſt arrivé à tant de braves Anglois dans les Païs-Bas. Grace à nos Colonies pluſieurs de ces mêmes gens ſe ſont tournés à bien, ont fait une grande fortune & enrichi leur Patrie. Pourquoi n'eſpérerions-nous pas des avantages pareils de la culture du Chanvre, du Lin, de la Soye, du Fer & de la Potaſſe, &c. dont j'ai parlé ci-devant ?

Les François ont envoyé dans leurs Etabliſſemens du Miſſiſſipi, dans ceux qu'ils ont le long de la Riviére de Saint Laurent, au Cap-Breton & à Saint Domingue, grand nombre de leurs Vagabonds, qu'ils y employent à diverſes occupations. C'eſt une choſe incroyable que le nombre d'Hommes qui y ont été envoyés: le Roi paye leur voyage, & leur aſſigne leur ſubſiſtance pendant un an, à compter du jour de leur arrivée. D'habiles Gens, à qui l'on confie la direction des Colonies, en engagent le plus qu'ils peuvent à ſe marier, & donnent la liberté & des fonds de terre pour récompenſe, à ceux qui par leur génie & par

leur

leur induſtrie ſe ſont rendus capables de quelque entrepriſe.

Les François, par cette induſtrie, ont beaucoup étendu leur Commerce de Sucre, & reſſerré le nôtre : s'ils peuvent une fois s'établir derriére nous dans ces Plaines qu'arroſent la Riviére Overbachee & la grande Riviére Ohio, qui eſt navigable pendant l'eſpace de plus de 300. milles, & preſque depuis ſa ſource, nous devons nous attendre à nous voir encore enlever une grande partie du Commerce de Tabac.

La déportation des Malfaiteurs ſe fait aux dépens de la Couronne d'Angleterre; il faudroit aſſigner des terres à toutes les perſonnes qui ne peuvent pas gagner leur vie ici, & que l'on tranſporteroit dans nos Colonies. La plupart de ces Malfaiteurs ſont à-la-vérité des determinés & des débauchés ; mais il eſt certain que pluſieurs d'entr'eux, lorſqu'ils ſeroient dans nos Colonies, viendroient à ſe repentir ſincérement de leur vie paſſée, & s'appliqueroient au travail, ſi l'on aſſignoit à chacun d'eux cent arpens ou plus de fonds de terre libres pour quelque tems, enſuite chargés d'une rente modique

dique en forme de Cens, par exemple, de 112. livres de Chanvre ou de Lin bien préparé par centaine d'arpens: la ſatisfaction d'avoir des terres en propriété les attacheroit de plus en plus au travail, Sa Majeſté recevroit par-là de ſuffiſantes proviſions de Lin & de Chanvre pour ſes Flottes: tribut bien plus conſidérable que les avantages que nous retirons de toute autre Colonie; ces gens qui ſeroient à leur aiſe ſe marieroient de bonne heure & multiplieroient; ils tireroient de nous toutes les choſes néceſſaires à la vie, excepté les Grains. Par ce moyen ces vaſtes étenduës de Païs, à préſent ſtériles, deviendroient fertiles, & nous ſerions à l'abri des entrepriſes des François.

On a publié un Ecrit ſur la Navigation qui nous a bien inſtruits des uſurpations des François dans la Nouvelle Ecoſſe, de la maniére dont ils ont acquis le Cap-Breton & le Droit de Pêche à Terre-Neuve, de leurs entrepriſes & de leurs Etabliſſemens à Saint Domingue. Ils ont conſtruit les Forts de Mobile, Penſacole, Halbamas, Cuſatées, Pud-homme, Crévecœur, Laſalle, Déonville, Frontenac, Montréal,

réal, & quelques autres depuis le Miſſiſſipi & ſur la Riviére de Saint Laurent, derriére tous nos Etabliſſemens. La conſéquence dont ce Païs eſt pour nous, devroit nous exciter à nous aſſurer de ſi excellentes Colonies, qui peuvent par une bonne adminiſtration devenir une ſource intariſſable de richeſſes pour la Nation; au-moins devrions-nous conſtruire quelques Forts ſur les Montagnes Apalachéanes, pour nous aſſurer les Mines qui s'y trouvent, protéger le Commerce des Cuirs & celui que nous faiſons avec les Indiens, & nous conſerver la Navigation de ces grandes Riviéres qui ont leur ſource dans ces Montagnes, & qui traverſent la Caroline, la Virginie, Mariland, pour aller ſe rendre dans la Mer Virginienne.

Les Hollandois, pendant qu'ils ont été en poſſeſſion de la Nouvelle-York, l'ont fortifiée, ils y ont conſtruit le Fort d'Albanie & quelques autres.

Bien des gens qui voyent les François nos proches voiſins ſe fortifier, & les ſoins que les autres Nations ſe donnent pour la ſureté de leurs Colonies, s'étonnent de ce que nous ne les imitons pas; mais j'eſpére que le tems viendra

viendra bientôt, où l'on mettra nos Colonies ſur un meilleur pied, & où l'on prendra plus de ſoins pour leur progrès & leur ſureté.

Au travail de ces ci-devant Malfaiteurs, Vagabonds & Vauriens, ſi l'on ajoûte celui des Négres & des Eſclaves, ce Royaume ſe verra en poſſeſſion d'une Mine plus abondante en richeſſes que celles du Mexique & du Pérou ne le ſont pour l'Eſpagne.

On peut objecter ici que les Etabliſſemens dont j'ai parlé ci-deſſus, ſavoir, ceux du Lin, du Chanvre, de la Potaſſe, de la Soye & du Fer, ſont des entrepriſes d'une grande difficulté; que ſans compter la dépenſe qu'elles exigent néceſſairement, il faudroit trouver d'habiles gens pour les conduire & beaucoup de tems pour les porter à une certaine perfection Je réponds à cela, que jamais on n'a fondé aucune Colonie, ni fait aucun Etabliſſement ſans argent, ſans habileté & ſans ordre; mais qu'il eſt impoſſible de trouver cinq articles plus néceſſaires au ſervice de nos Manufactures, & que l'on puiſſe établir avec moins de peine que le Chanvre, le Lin, la Soye, la Potaſſe & le Fer: ceux qui s'entendent

dans

dans ces matiéres en tomberont aiſément d'accord.

Après que Henri IV. Roi de France eut terminé les Guerres Civiles, il crut n'avoir point de meilleur parti à prendre pour augmenter ſes revenus, que celui d'établir dans ſon Royaume toute ſorte de Manufactures, qui ſelon Puffendorf & les autres y ont porté des richeſſes immenſes. Ce grand Prince ſavoit bien que pour mettre ſon Peuple en état de payer les Taxes, il falloit l'enrichir; il attira dans ſon Royaume les habiles gens des autres Païs; j'ai vu des Réfugiés qui vinrent de Bretagne lors de la Perſécution de France, qui étoient les deſcendans de ceux que l'on avoit fait venir de Hollande & de Flandres au tems de l'Etabliſſement des Manufactures de Toile. Le Prince dont je parle n'épargnoit pour ſes deſſeins ni l'argent, ni la protection; il faiſoit venir des Païs étrangers des Graines de Lin & de Chanvre, qu'il donnoit à tous ceux qui vouloient en ſemer.

Le Roi Guillaume ſavoit auſſi très-bien que les Manufactures & l'emploi des Pauvres ſont le plus ſûr moyen d'enrichir l'Etat; il ſentoit quel eſt le

bonheur de ces Princes, dont les Sujets ſont aſſez riches pour leur fournir l'argent néceſſaire à la défenſe de leurs droits & de leurs propriétés : comme il ſembloit avoir conſacré ſa vie à la défenſe de la liberté du Genre-humain, il s'apliquoit ſans ceſſe à faire trouver à ſes Peuples des occaſions de gagner de nouvelles richeſſes. Dès le commencement de ſon régne il favoriſa l'Etabliſſement d'une Manufacture de Toiles en Irlande, où il envoya des François réfugiés habiles dans ces ſortes d'Ouvrages. Le Parlement d'Irlande eſt entré dans les vues de ce grand Prince, il a fait venir à grands frais des Païs Orientaux des Graines de Chanvre & de Lin, qu'il a diſtribuées à tous ceux qui en vouloient ſemer; & il a donné encore de plus grands encouragemens aux gens entendus dans la Direction des Manufactures de Toiles.

Si nous voulons établir dans nos Colonies la culture du Chanvre & du Lin, & les autres Manufactures dont j'ai parlé, il faut nous conduire comme la France, l'Irlande & les autres Nations; il faut envoyer des Graines de Lin & de Chanvre d'Italie & d'Egypte ou des Païs du Levant; il faut envoyer des

gens

gens habiles pour diriger ces Etabliſſemens. Un Pére de famille ne fait aucune difficulté d'avancer de l'argent lorſqu'il a des eſpérances bien fondées de le retirer en peu de tems avec profit; je me flatte que les Péres de la Nation Angloiſe, cette grande Famille, n'épargneront rien pour un projet auſſi utile que celui que je propoſe. Si Henri IV. n'avoit fondé les Manufactures de Laine & de Soye, la France ne jouiroit pas maintenant des avantages qu'elles lui procurent, elle ne ſe verroit pas maîtreſſe d'une ſi grande partie du Commerce & de l'Or & de l'Argent des Indes Occidentales.

Celui qui plante une Vigne n'épargne ni l'argent, ni les ſoins, & conſent d'attendre quelque tems avant que d'en boire du vin; il en doit être de même d'un Etat qui forme quelque Etabliſſement. Les ſoins que prit la France pour attirer chez elle Joſes van Robée, les Priviléges qu'on lui accorda, entr'autres le libre Exercice de la Religion Proteſtante pour lui & pour tous ceux qu'il améneroit avec lui, font voir que Louis XIV. connoiſſoit qu'une choſe auſſi précieuſe que l'Etabliſſement des Manufactures dans ſon Ro-

yaume ne pouvoit être payée trop chérement.

C'eſt encore ici le lieu de parler du Czar Pierre le Grand, de ſes entrepriſes & de ſa pénétration : on peut dire qu'en ce genre ce Prince a ſurpaſſé tous les autres ; il y en a eu qui ont dépenſé de grandes ſommes pour attirer d'habiles Ouvriers dans leurs Etats, il l'a fait auſſi; & de plus il a parcouru toute l'Europe, s'eſt inſtruit de la Pratique des Arts les plus utiles en y travaillant lui-même, a envoyé de jeunes-gens ſes Sujets en différentes Parties de l'Europe, où il les a mis en apprentiſſage, & n'a rien épargné pour leur faire acquérir une connoiſſance parfaite des Manufactures ; il mettoit les uns à Londres pour leur faire apprendre la Conſtruction ou l'Horlogerie, &c. d'autres dans les Villes au cœur du Royaume, telles que Bimming-ham, Sheffield, &c. pour leur faire apprendre le travail du Fer, ou en d'autres endroits pour les faire inſtruire des Manufactures d'Etoffes de Laine.

Pour nous, nous n'avons rien de mieux à faire, que d'employer notre Peuple à des Ouvrages aiſés, familiers, &

& à la portée de tout le monde: l'embarras de diriger & de régler le nombre d'Artiſans dont j'ai parlé ci-devant, n'eſt pas plus grand que celui d'élever des Soldats ou d'exercer un Emploi dans la Douane ou dans l'Exciſe; cependant un Officier court tout le Royaume pour recruter ſa Compagnie; & bien des gens d'eſprit qui n'ont point d'Emploi, ne trouvent aucune peine trop grande, aucune étude trop rebutante, lorſqu'il s'agit de ſe rendre capables de remplir les moindres places dans la Douane ou dans l'Exciſe: ſi l'on cherchoit des gens habiles & induſtrieux pour mettre à la tête des Etabliſſemens dont nous avons parlé, il s'en trouveroit de reſte.

CHAPITRE XXVIII.

Obſtacles qui arrêtent le progrès de nos Manufactures de Laine ; accroiſſement de la grandeur des Villes & du nombre du Peuple. Néceſſité d'augmenter le nombre des Manufactures. Avantages de l'Etabliſſement du Lin dans le Nord auſſi grand que de l'Etabliſſement des Laines dans le Sud ; profit que nous aurions à tirer du Fer de nos Colonies. Moyens de les enrichir en même tems que nous.

ON croit communément que les Tyriens, les Sydoniens & les Habitans de la Côte de Syrie établirent les premiers les Manufactures d'Etoffes de Lin & de Laine ; que quelques-uns d'entr'eux forcés de quiter leur Patrie par la Guerre ou par d'autres raiſons, portérent ces Manufactures en d'autres Païs ; & que de Contrée en Contrée elles ont été portées en Flandres, où elles ont réuſſi mieux qu'en aucun lieu du Monde. Ce ſont les Manufactures de Laine, de Chan-

Chanvre & de Lin, qui ont attiré dans les dix-ſept Provinces-Unies ce nombre prodigieux d'Habitans; il n'y a pas ſur tout le Globe Terreſtre de Lieu d'une égale étendue, où l'on voye un ſi grand nombre de Villes & de Bourgades.

L'Angleterre qui avoit une grande quantité des meilleures Laines, en envoyoit conſidérablement en France. Edouard III. avoit fait un coup de partie, en faiſant tomber les Manufactures de Laine en France, & en prenant des meſures pour les établir dans ce Royaume; mais la négligence de ſes Succeſſeurs fit qu'elles n'y prirent point racine juſqu'au tems de la Reine Elizabeth: ſous ce régne elles furent ſi ſolidement établies, & firent de ſi grands progrès, qu'elles acquirent la réputation d'être les meilleures de l'Europe; & nous eûmes pour débouché, non ſeulement l'Eſpagne, la France, l'Italie & l'Allemagne, mais encore la Ruſſie, la Baltique, &c. Nous envoyions nos Etoffes en Perſe par la voye d'Archangel, & nous en faiſions même un Commerce avec la Turquie.

L'Angleterre fit pendant long-tems

le Commerce des Etoffes de Laine avec le reſte de l'Europe, qui lui donnoit en retour des Toiles & d'autres Ouvrages ; mais les François ayant conçu le deſſein d'étendre leur Commerce & leurs Manufactures, employérent divers moyens pour traverſer le tranſport de nos Etoffes de Laine ; ils nous forçoient à les jetter dans l'eau, & lorſqu'elles étoient retrecies, à les apprêter de nouveau avant que de pouvoir les vendre : ces vexations & les Droits exceſſifs qu'on mettoit ſur ces Marchandiſes, chaſſérent les Marchands Anglois de la France, & firent le même effet qu'une prohibition. Cet exemple de la France trouva encore des Imitateurs chez les Suédois, & chez quelques Princes d'Allemagne, qui n'ont rien épargné pour gêner le Commerce des Etoffes Angloiſes, & pour les bannir de leur domination ; & nous ne ſavons que trop combien ils ont réuſſi.

Nous pouvons juger de ce que les François ont gagné ſur nous par la prodigieuſe quantité d'Etoffes de Laine que l'on nous demanda, lorſque la Peſte qui ravageoit leur Royaume, leur interdiſoit le Commerce étranger : nous

nous en vendîmes alors plus que nous n'en avons vendu pendant pluſieurs années à la fois ; mais ſi-tôt que la Peſte eut ceſſé , les François rentrérent en poſſeſſion de tout leur Commerce , & le nôtre eſt tombé par degrés.

Comme le nombre des Edifices & des Habitans de ce Royaume s'eſt fort augmenté depuis 40. ans , & que nous avons tant de Rivaux pour les Manufactures de Laine , que d'ailleurs les François ont tant gagné ſur nous , & que tant de Païs font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher l'entrée de nos Etoffes de Laine , tandis que nous continuons toujours à leur acheter leur Chanvre , leurs Toiles , leur Lin , leur Potaſſe , leur Fer , leur Merrain , &c. ce qui nous épuiſe d'argent , il ſemble que nous devrions établir d'autres Manufactures pour employer nos Pauvres ; autrement nous verrons évanouir les richeſſes dont nous jouiſſons encore , nos Fonds de terre baiſſer de prix , & nos Manufacturiers forcés à chercher de l'ouvrage dans d'autres Païs. Si ce dernier malheur arrivoit , nous aurions bien de la peine à le réparer , mais nous pouvons le prévenir ; car ſi nous conſidérons les commodités que nous

avons pour faire valoir les Manufactures les plus grandes & les plus profitables, nous trouverons qu'en mettant un bon ordre dans les Etabliſſemens que nous entreprendrons en particulier dans les Colonies, nous pouvons égaler, ſinon ſurpaſſer, toutes les autres Nations de l'Europe.

Ce ſeroit un article conſidérable pour nous, que le travail des Mines de Fer de nos Colonies; puiſque nous achetons chaque année aux Etrangers pour deux ou trois mille liv. ſterl. de cette Marchandiſe, preſque tout en argent comptant.

De tems en tems il ſemble qu'on veuille s'occuper beaucoup ici du Commerce; on engage les habiles gens à communiquer leurs penſées ſur cette matiére, mais ordinairement tous ces projets échouent. En 1716. on fit, par ordre des Lords chargés du ſoin du Commerce & des Colonies, un Mémoire concernant les Munitions Navales, entr'autres touchant le Fer: on expoſoit à Mylords, que l'entrepriſe du Fer étoit de nature à couter beaucoup, tant pour former l'Etabliſſement que pour le ſoutenir. Quelques perſonnes diſpoſées à cette entrepriſe, reçu-

reçurent les plus flatteuſes eſpérances de la protection du Gouvernement ; en conſéquence elles ſe mirent à l'ouvrage, mais ce fut à leur grand deſavantage ; elles demandérent qu'on ſupprimât le Droit ſur le Fer brut ; on n'eut aucun égard à leur demande : le Fer même en barre, paye autant de Droits que le Fer étranger. On ne conſidére pas que ce Fer de nos Colonies eſt le fruit du travail de nos Anglois, que c'eſt la même choſe que ſi c'étoit du Fer tiré des Mines d'Angleterre, réduit en barre en Angleterre. Je ne ſaurois concevoir ce miſtére, ſurtout lorſque je vois que nous ſommes obligés d'acheter tous les ans pour deux ou trois cens mille livres, au moins, de Fer étranger. Si l'on encourageoit le travail des Mines de Fer de nos Colonies, nous pourrions en fournir toutes les Côtes d'Afrique, tant celles de la Méditerranée que de l'Ocean, auſſi-bien que la Turquie, l'Italie, le Portugal, & même les Indes Orientales ; car il n'y a point de Marchandiſe plus facile & moins couteuſe à tranſporter, puiſqu'elle ſert de leſt.

Dans la circulation du Commerce, ce qui eſt vendu chez l'Etranger eſt

payé chez nous. Le Fer de nos Colonies vendu aux Nations étrangéres, peut nous valoir tout autant qu'une Mine d'Argent qui ſeroit dans ces mêmes Colonies, & dont le produit ſeroit porté directement en Angleterre. eſt bien étrange que l'on ne penſe pas à délivrer la Nation d'un fardeau ſi peſant, & que l'on n'encourage pas nos Sujets à travailler nos Mines; il vaudroit mieux conſacrer une partie du Fonds National, que de nous laiſſer enlever de ſi prodigieuſes ſommes par les Etrangers.

J'obſerverai de plus, qu'il n'y a que 3. ſchel. de Droits ſur le Charbon que l'on tranſporte en Hollande, en Flandre, en France, &c. &, ſi je ne me trompe, il y a 10. ſchel. ſur tout celui qui vient à Londres; de façon que les Hollandois, les Flamands, &c. travaillent à meilleur marché que Londres, où ſe fait la plus grande & la meilleure partie des Ouvrages de Fer & d'Acier du Royaume. Dans tous les autres endroits du Royaume où le Charbon vient par Mer, il paye 5. ſ. par meſure de 36. Boiſſeaux, ce qui nous oblige à charrier à grands frais le Fer étranger dans le cœur du Royaume où

le

le Charbon ne paye point de Droits : les Etrangers doivent ſe féliciter des avantages que leur donne ſur nous notre négligence. Auſſi, au-lieu que les Suédois étoient autrefois les ſeuls qui nous vendiſſent du Fer, maintenant les Danois ont multiplié les Forges qu'ils avoient en Norvégue, les Moſcovites en ont établi en Sibérie. Depuis quelque tems ils ont découvert des Mines de Fer près de Moſcou, qui eſt plus à portée des Mers navigables : toutes ces Nations ſe diſputent à qui aura notre pratique ; il y a lieu de croire que les Moſcovites pourront aiſément fournir de Fer l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne.

Le Czar Pierre le Grand, ayant voyagé par toute l'Europe pour découvrir le ſecret par lequel les Anglois & les Hollandois gagnoient de ſi grandes richeſſes, & ayant trouvé qu'il ne conſiſtoit qu'à employer les Pauvres dans les Manufactures, & à tranſporter le produit de ces Manufactures dans d'autres Païs, il diſoit ſouvent qu'il ſeroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe, parce qu'il avoit un grand nombre de Sujets, & qu'il trouveroit bien à quoi les occuper : depuis ſa mort les Mi-

Miniſtres du jeune Czar ont ſuivi les mêmes vues, en employant la Nation à tous les Ouvrages qu'ils croyent propres à lui attirer les richeſſes des Nations qui ne ſont point attentives à leur Commerce.

Il eſt à craindre que cette induſtrie & cette émulation des Moſcovites n'inonde ce Royaume d'une grande quantité d'Ouvrages de Fer à vil prix, ce qui feroit tomber toutes nos Forges, & feroit pas conſéquent baiſſer la valeur de nos fonds de Terre en Bois: ſi nous encouragions dans nos Colonies le travail des Mines de Fer, alors tous les endroits du Royaume où il y a aſſez d'eau & aſſez de bois, pourroient avoir une Forge, & on pourroit même convertir en Forges toutes les Fonderies dans les endroits où les Forges vaudroient mieux: ce ſeroit un avantage que toute la Nation reſſentiroit, & le moyen de porter les Terres en bois à leur plus haute valeur.

Avant que d'aller plus loin, il eſt à propos de parler d'une objection qu'ont fait quelques perſonnes. On dit que ſi nous favoriſons ainſi les Colonies, elles deviendront riches, & que ne voulant plus travailler que pour elles-mêmes, elles

ſe ſouſtrairont à la Domination Angloiſe. J'ai ſouvent examiné cette objection : plus j'y réfléchis, moins je la trouve fondée; car ſi nous conſidérons la ſituation de nos Colonies qui s'étendent le long des Côtes ſur une longueur de 12. ou 14. cens milles, & que de grands Fleuves ſéparent les unes des autres, on verra qu'avec la moindre attention à garder ces paſſages, on peut les rendre impraticables aux gens les plus déterminés. En ſecond lieu, comme les Colonies du Nord ne ſubſiſtent que de la vente de la Farine, du Biſcuit, de la Tonnellerie, du Poiſſon & d'autres proviſions dans les Colonies qui produiſent le Sucre, il n'y auroit qu'à leur interdire ce Commerce pour les réduire à l'extrémité ; car il faut ſuppoſer qu'il n'y a pas moins de 800. Vaiſſeaux appartenans à la Province de la Nouvelle-Angleterre qui ſont employés dans ce Commece des Côtes & de la Pêche. En troiſiéme lieu, il faut conſidérer que nos Colonies ſont ſoumiſes à différens Gouverneurs ; la Caroline a ſon Gouverneur, la Virginie en a un autre, Mariland & la Penſilvanie ont leurs Gouverneurs Propriétaires, Jerſey & la Nouvelle-York ont enco-

encore différens Gouverneurs, & la Nouvelle-Angleterre a auſſi le ſien : il ſeroit bien ſurprenant que des Gouvernemens ſi différens puſſent former de concert quelque deſſein ſans être découverts ou trahis l'un par l'autre.

Il eſt vrai que la Nouvelle-Angleterre nous a montré une dureté que n'auroit pas dû attendre la Mére de cette Colonie, ſurtout après les bienfaits & la protection marquée que nous lui avions accordée ; mais je ſoupçonne que tout ce deſordre eſt excité par quelques gens qui veulent capter la faveur du Peuple, plutôt que par la vue de quelque avantage ſolide que la Colonie pût retirer de l'Indépendance. Je m'imagine que tous les gens de bonſens de ce Païs, lorſqu'ils réfléchiront ſur ce qu'ils ont à craindre, s'appercevront tout d'un coup de leur foibleſſe ; & que puiſqu'il eſt impoſſible que les autres Colonies veuillent entrer dans leur deſſein, ils courent un danger évident. Car ſi la Nouvelle-Angleterre veut ſe mettre dans l'indépendance de ce Royaume, les obſtacles dont on gênera ſon Commerce avec les Plantations de Sucre, celui des Côtes & celui de la Pêche, la jettera dans

les

les plus grands embarras, & par une ſuite néceſſaire, la part qu'elle a dans ce Commerce tombera entre les mains des autres Colonies.

Si pourtant quelques eſprits turbulens excitoient ce Païs à nous abandonner, la moindre Eſcadre de Fregates légéres ſuffiroit pour ruiner entiérement ſon Commerce; ſinon le Gouvernement ſeroit forcé, contre ſa coutume, d'en agir comme tous les autres Gouvernemens, c'eſt-à-dire, d'envoyer dans ce Païs des Troupes pour le tenir dans le devoir & y lever des contributions.

Si je parle de tout ceci, ce n'eſt pas que je croye que cette Colonie y donne jamais lieu; c'eſt ſeulement pour en faire voir les conſéquences. Ceux qui veulent nous donner de mauvaiſes idées de cette Colonie, tâchent de nous perſuader qu'elle eſt réſolue de ſe jetter entre les bras d'une Puiſſance étrangére, plutôt que de ne pas ſatisfaire ſon reſſentiment. Mais ſi on demande quelle ſera cette Puiſſance étrangére, on ne trouve que l'Eſpagne, la France & la Hollande. L'eſprit de perſécution des Eſpagnols & des François, indépendamment de toute

autre raiſon, nous empêche de rien craindre de leur part. Le pouvoir deſpotique auquel ces Nations ſont ſoumiſes, eſt ſi éloigné de la douceur du Gouvernement Anglois, que ceux qui voudroient exciter des troubles, doivent trembler à la ſeule penſée de renoncer à la liberté dont ils jouiſſent, pour ſe ſoumettre aux volontés arbitraires d'un Prince abſolu. Il ne reſte donc que la Hollande; & comme nous ſommes entr'elle & la Nouvelle-Angleterre, il nous eſt facile d'empêcher toute eſpéce de correſpondance entre ces deux Païs.

Les Hollandois ſont plus familiariſés qu'on ne croit avec le Pouvoir Arbitraire; les moindres tumultes excités contre l'Etat, ſont étouffés dans leur naiſſance: au contraire, la conſtitution de nos Loix eſt telle, que lors même que de grands crimes ont été commis, il eſt ſouvent difficile de mettre les Criminels en Juſtice. Qu'on liſe l'Hiſtoire des Etabliſſemens des Hollandois dans les Indes, on verra combien de centaines de milliers d'hommes ſont tenus ſous l'obéiſſance par leurs Garniſons & par leurs Troupes réglées. Il y a, dit-on, 40000.

Chi-

Chinois à Batavia, qui payent chacun un écu par mois pour la liberté d'exercer le Commerce, autant pour la liberté de porter leurs cheveux attachés avec des poinçons d'or, cet attribut de la liberté leur étant refusé à la Chine par le Gouvernement Tartare. Leurs Bouchers auſſi ſont taxés, & payent la dixiéme partie des Bêtes qu'ils tuent; chaque choſe eſt ainſi taxée, & c'eſt la coutume des Hollandois. Nos Colonies ne ſont chargées d'aucunes impoſitions pareilles, elles ne payent l'entretien d'aucunes Troupes réglées, elles jouiſſent de pluſieurs grands avantages qu'elles ne trouveroient ſous la domination d'aucune autre Puiſſance; elles ont la liberté entiére de naviger dans tous les Ports de l'Europe, comme nous-mêmes; Privilége qu'aucune autre Nation d'Europe n'accorde à ſes Colonies: cependant ces Colonies des autres Nations, loin de prétendre à l'indépendance, conſervent une telle affection & un tel attachement pour le Païs de leur origine, que par-tout elles ſe ſont unies avec leurs Gouverneurs pour aſſujettir les Habitans naturels. Je propoſe dans ce diſcours une méthode touchant les

Actes d'aſſemblée, qui, à ce que j'eſpére, ſi elle eſt miſe en pratique, terminera toutes les diſputes dans nos Colonies.

J'ai, ce me ſemble, ſuffiſamment répondu à ceux qui craignent que les Colonies ne ſe mettent dans l'indépendance ; il faut maintenant répondre à ceux qui ſoutiennent que ſi nous les encourageons à la culture du Chanvre, du Lin, de la Soye, du Fer, elles voudront bientôt établir chez elles les Manufactures qu'elles tirent maintenant de nous, & nous priver par-là de l'avantage du Commerce. On répéte ſans ceſſe ces objections, mais ceux qui les font, ignorent ſans doute que le Parlement d'Angleterre eſt le maître de diriger & d'étendre les Manufactures qu'il juge à propos, ſoit dans le Royaume, ſoit dans les Colonies, & d'abolir celles qu'il croit être deſavantageuſes à la Nation. Il a accordé des permiſſions pour la Poix, le Goudron & le Chanvre; on doit eſpérer qu'il en accordera de ſemblables pour le Lin & autres ſemblables materiaux propres à employer nos Pauvres: ces matériaux peuvent devenir auſſi communs que notre Laine, le profit

ſeroit immenſe pour nous, & cependant l'avantage que les Colonies tireroient de la ſeule culture de ces matériaux ſeroit beaucoup plus conſidérable que celui qu'elles retireroient, ſi elles ſe mêloient auſſi des Manufactures; car on ne réuſſit jamais bien quand on met pluſieurs fers au feu en même tems.

Parmi nous les Manufacturiers trouveroient le moyen d'employer tous les Pauvres; les Pauvres employés à la culture des Terres recevroient un nouvel encouragement; le nombre de nos Habitans ſe multiplieroit; les Seigneurs des Terres ſeroient bien payés de leurs rentes; la North-Britain, ou le Nord de l'Angleterre & de l'Irlande pourroient être pourvus de Lin & de Chanvre à ſi bon compte, qu'on ne tarderoit pas à voir pluſieurs Maîtres de Manufactures & pluſieurs Ouvriers étrangers quitter leur Païs pour venir s'y établir; l'Ecoſſe, & l'Irlande, qui produiſent à peine aſſez de Lin & de Chanvre pour occuper leurs Pauvres pendant trois ou quatre mois de l'année, pourroient, par l'Etabliſſement de nouvelles Manufactures, les occuper ſi utilement toute l'année, que ces Païs ne

porteroient point d'envie aux Manufactures de Laine d'Angleterre.

L'Etabliſſement de ces Manufactures de Toiles dans notre Païs, eſt le moyen de nous conſerver l'Or & l'Argent que les Etrangers tirent de nous, & que l'on fait monter à plus de 2. millions Sterl. par an pour Toiles, Batiſtes, Dentelles de Flandres, Fil, &c. Mais ſi nous voulons réuſſir dans ces projets, il faut, à l'imitation des autres Nations, nous procurer des perſonnes habiles & expérimentées, capables d'inſtruire nos Ouvriers, & de porter nos Manufactures de Toile au plus haut point de perfection qu'elles puiſſent atteindre, alors l'Ecoſſe & l'Irlande produiroient aſſez de Toiles pour nous payer ici toutes les autres choſes dont elles manquent. Les Habitans de nos Colonies ſeroient excités à recueillir des Matériaux bruts pour nous les envoyer. Nos Marchands Anglois ſeroient excités à mettre ces matériaux en œuvre pour les leur renvoyer, la Navigation ſeroit encouragée, & la circulation ſi animée, que les richeſſes & l'abondance ſeroient portées dans toutes les parties de la Domination Angloiſe.

Cet-

Cette ſéparation de la culture d'avec la Manufacture, eſt d'ailleurs le ſeul moyen de porter les Manufactures à leur plus grande perfection ; je pourrois citer ici l'exemple de l'Horlogerie, & pluſieurs autres Arts.

Depuis la découverte du Nouveau-Monde, les Puiſſances qui ont eu des Colonies, ont jugé à propos de deſtiner une partie de leurs Sujets à cultiver les Productions de ce Païs, & à entretenir un Commerce avec les Naturels, pour ſe défaire de leurs Denrées ſuperflues ou des Produits de leurs Manufactures ; mais elles ont eu une grande attention à empêcher dans ces Païs l'Etabliſſement des Manufactures qui auroient pu porter préjudice à leurs autres Sujets. Le nombre des Sujets étant la richeſſe d'un Etat, c'eût été une mauvaiſe politique de ſe défaire d'une portion conſidérable de ſes Sujets, de demeurer engagé à les protéger, & de n'en retirer aucun avantage.

Les Eſpagnols n'ont guére de Manufactures chez eux, cependant ils prennent beaucoup de précautions pour empêcher le tranſport de celles des autres Nations dans leurs Colonies ; ils n'ont jamais voulu y permettre la cul-

ture des Vignes ni des Oliviers, afin de conſerver à l'ancienne Eſpagne, l'avantage de vendre ſes Vins & ſes Huiles, & auſſi afin que les Habitans des Colonies ne ſoient détournés par rien de la culture des Productions propres à ces Païs. Le Portugal a fait de-même dans le Brézil; & quoiqu'il n'ait rien de lui-même, il préfére d'acheter tout aux autres Nations de l'Europe, afin de ne pas diſtraire les Habitans de ſes Colonies de la culture du Sucre & du Tabac, & du travail des Mines. Nous voyons quel profit il en retire, & en même tems les grandes richeſſes que la France, la Hollande & l'Eſpagne gagnent à lui fournir leurs Manufactures.

Cela doit nous faire juger des avantages que nous retirerions, ſi nos Colonies étoient bien gouvernées & bien protégées, nous qui pouvons les fournir, par le travail & par l'induſtrie de nos Anglois, de tout ce dont elles manquent. Les meſures que la France a priſes pour ramener tous les Etabliſſemens des Colonies à ſon utilité, ſont concertées avec tant de juſteſſe, qu'on ne ſauroit ſe propoſer de meilleur modéle. Il s'en faut bien que nous n'ayons la même attention à nos intérêts

que

que nos Voiſins ; nous ne ſuivons jamais que les impreſſions de la néceſſité.

Après que Cromwel eut ſubjugué l'Irlande, & remis ce Royaume ſous l'obéiſſance de l'Angleterre, pluſieurs de nos Compatriotes allérent s'y établir ; ils y élevérent des Troupeaux, qui réuſſirent ſi heureuſement, qu'ils envoyérent ici grand nombre de Veaux & d'Agneaux, en retour de quoi on leur envoyoit des Etoffes de toute eſpéce ; mais ce Commerce ayant été défendu, ils furent forcés de fabriquer eux-mêmes leurs Etoffes. Si nous avions dans ce tems-là pris quelques meſures pour les détourner des Manufactures d'Etoffes de Laine, & pour les engager dans celles de Toiles, ils en auroient fabriqué de quoi nous payer toutes les Etoffes de Laine dont ils auroient eu beſoin, & qu'ils nous auroient achetées ; mais on négligea cet article comme ſi perſonne n'y eût eu d'intérêt.

Cependant ces Manufactures d'Irlande nous enlevérent un grand nombre de nos Ouvriers, & l'on fabriqua plus d'Etoffes qu'il ne s'en conſommoit dans le Païs. Les Irlandois, à notre imitation, les envoyérent en Hollande & en Eſpagne ; mais le Parlement d'An-

gleterre ne fut pas longtems ſans s'appercevoir que le bon marché de leur Laine & des Vivres, leur donnoit le moyen de vendre meilleur marché que nous, & par conſéquent de ruiner notre Commerce : il fut donc forcé de promulguer une Loi pour défendre le tranſport de ces Etoffes dans les Païs Etrangers. L'Angleterre eſt le centre de la Domination Britannique; ſes Manufactures, ſon Commerce, & ſa Navigation, ſont les forces qui la mettent en état de protéger les autres Païs qui en dépendent. Il n'y avoit pas d'apparence qu'elle ſouffrît que ſes Sujets, après avoir paſſé en Irlande, lui enlevaſſent ſon Commerce. On donna de l'encouragement aux Manufactures de Toiles. On en permit l'entrée ici, & grace aux ſoins du Roi Guillaume, & à l'induſtrie des Irlandois, les choſes ont ſi bien réuſſi, qu'ils poſſédent une Manufacture auſſi profitable pour eux, que celles de Laine le ſont pour nous, ſans compter qu'elle va toujours en augmentant : par-là ils ſont en état de payer de grandes ſommes à pluſieurs Seigneurs, Habitans de ce Royaume, qui ont des biens en Irlande.

Nos Colonies ſont préciſément dans

les

les mêmes circonſtances que l'Irlande, avant l'Etabliſſement des Manufactures d'Etoffes de Laine ; & comme les Habitans s'y multiplient beaucoup, il eſt indubitable qu'elles voudront ſe fabriquer elles-mêmes leurs vêtemens, ſi nous ne prenons ſoin de les tourner à des Ouvrages qui leur donnent de quoi nous payer tout ce dont elles ont beſoin : c'eſt pourquoi, comme je l'ai dit, le Gouvernement ne ſauroit mieux faire que de les encourager à la culture de la Soye, du Chanvre, du Lin, du Fer, de la Potaſſe, de les favoriſer beaucoup à cet égard, & de leur envoyer aux dépens de l'Etat des Gens habiles & judicieux pour les inſtruire. Ce ſeroit, à mon ſens, jetter les fondemens d'un Commerce plus avantageux pour nous qu'aucun de ceux dont nous ſommes en poſſeſſion. L'heureuſe ſituation de nos Colonies le long de la Côte de la Mer, la grande commodité des Riviéres navigables qui les traverſent, le bon marché des Fonds de Terre, & la facilité de les cultiver, pourroient y attirer un grand nombre de gens qui ont peine à vivre dans d'autres Païs.

Or comme pluſieurs ſont frappés de la crainte, que ſi l'on encourage les Colonies

lonies à la culture des Matériaux bruts, elles ne veuillent travailler pour elles-mêmes, on pourroit, par les plus petites précautions du monde, ſe mettre à l'abri de ces craintes ; par exemple, on n'a point encore ouï dire qu'il ait été fait dans les Colonies de Soye torſe ni tiſſue. S'il étoit défendu par une Loi, de ſe ſervir de Moulin ou autre Machine, pour tordre, doubler ou corder la Soye, elles ſeroient obligées de nous envoyer la Soye crue : de-même à l'égard de la Toile, on peut défendre à tout Tiſſerand d'établir aucun Métier, ſans avoir préalablement fait enrégiſtrer ſur un Livre tenu pour cet effet chez le Gouverneur de chaque Province, ſon nom & ſa demeure, avec le nom & la demeure de tous ſes Ouvriers ; & ſi quelque Habitant vouloit avoir des Draps ou de la Toile, fabriqués de la Laine, du Chanvre ou du Lin qu'il auroit filé, il pourroit porter chez un Tiſſerand autoriſé par le Gouverneur, cette Laine ou ce Fil, qui ſeroit mis en œuvre pour ſon uſage & celui de ſa famille, ſans pourtant que cet Ouvrage pût être vendu en façon quelconque, ſous peine de confiſcation.

Com-

Comme nos Colonies ont tiré de nous juſqu'à préſent tout leur Fer ouvré, à l'exception de ce qui a été employé à la conſtruction des Vaiſſeaux, & que plus de la moitié conſiſte en cloux, on pourroit leur défendre d'établir aucune Fabrique de Cloux au-deſſus de ceux qu'on appelle de deux Schel. excepté les Cloux des Maréchaux-Ferrans; on pourroit les obliger à abandonner tous Moulins à fendre, toutes Machines pour tirer le Fil de fer, & tous les Métiers à faire des Bas. On pourroit ordonner que tout Forgeron qui prendroit une Forge ou une Boutique, fût obligé d'enrégiſtrer tous les ans ſon nom & ſa demeure, & le nom & la demeure de tous ſes Ouvriers, & de payer pour la liberté de ce Commerce.

Il faudroit auſſi interdire à tous les Négres la liberté de tiſtre, ſoit Laine, ſoit Fil, de filer ou de carder de la Laine, & de travailler à aucun autre Ouvrage de Fer que celui de fondre la Mine, & de convertir le Fer de fonte en Barres: les Manufactures de Chapeaux, de Bas & d'Ouvrages de Cuir devroient auſſi leur être interdites. Ces reſtrictions ne priveroient nos Habitans d'aucun des priviléges dont ils jouïſſent

à préſent; au contraire elles devroient exciter leur induſtrie à la culture des Matériaux bruts.

Si le Gouverneur de chaque Province étoit obligé d'envoyer aux Lords du Commerce & des Colonies un Régiſtre contenant le nom des Maîtres Forgerons, Tiſſerands, Cardeurs; le nombre des Métiers, & celui des Ouvriers employés dans chaque Manufacture, avec un détail exact de tous les nouveaux venus, & de leur demeure; on pourroit voir tout d'un coup les progrès ou la décadence des Manufactures des Colonies, & l'on ſauroit à propos les relever ou les abaiſſer ſelon leurs beſoins, ou le danger qu'il y auroit qu'elles ne puſſent nous être nuiſibles.

Cette méthode pourroit calmer ceux qui ont témoigné une ſi grande animoſité pour détruire les Manufactures de Fer des Colonies; abattre toutes leurs Forges; chaſſer les Habitans de leurs Biens & de leurs Propriétés; ôter aux Laboureurs les moyens de racommoder leurs Charrues & autres Outils aratoires; détruire la conſtruction des Vaiſſeaux, en empêchant de faire des Verroux, des Pointes ou gros Cloux, &

les

les autres choſes néceſſaires à ces ſortes d'Ouvrages.

Il eſt certain que ſi nos Colonies ont une fois établi des Manufactures, & que le Gouvernement ſoit dans la néceſſité d'en arrêter les progrès, il trouvera des obſtacles qu'il ne trouveroit pas à préſent. Si l'on objecte qu'il ſeroit difficile de tenir un Régiſtre de tous les Maîtres de Métier ou de Forges, je réponds que cela ne l'eſt pas davantage que de tenir un Régiſtre de tous les Cabarets, & de les obliger à prendre des permiſſions, ou encore de lever la taxe des Fenêtres; car les Tiſſerans & les Forgerons ſont des gens publics & connus de toutes leurs Paroiſſes, ſur leſquels par conſéquent les Taxes impoſées ſe peuvent lever auſſi facilement que celles ſur les Fenêtres.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

Danger qu'il y a pour nous à dépendre de la Moſcovie pour le Chanvre & le Lin ; avantage qu'il y auroit à tirer de nos Colonies ces Marchandiſes, & toutes celles qui ſont néceſſaires à l'équipement des Vaiſſeaux ; que ce que nous tirons de la Baltique pour l'équipement des Vaiſſeaux, & la prodigieuſe quantité de Toiles étrangéres & de Dentelles de Flandre que nous achetons, ſurpaſſent de beaucoup la valeur de toutes les Etoffes de Laine que nous vendons ; que l'occupation des Pauvres eſt la ſource des richeſſes d'un Etat, & le ſoutien de la valeur des Terres.

LE Chanvre & le Lin ſont d'un uſage tellement néceſſaire dans la Navigation & dans le Commerce, que nous ne pouvons abſolument nous en paſſer pour les Cordages de toutes ſortes, pour les Voiles & pour les Manufactures de Toile de ce Royaume. Le Czar, qui ſent le beſoin que nous avons de lui, exerce une eſpéce de mono-

monopole ; il nous oblige à payer la plus grande partie de ce que nous lui en achetons, Argent comptant, ou en Lettres de change, & le reſte en telles Marchandiſes qu'il juge à propos. La néceſſité devroit nous exciter à chercher toute ſorte de moyens pour nous procurer d'ailleurs ces Matériaux, de peur de tomber dans l'extrémité où nous nous trouvâmes réduits en 1705. pour la Poix & le Goudron, lorſque le Gouvernement Suédois refuſa de nous en vendre, même argent comptant, à moins que de le tranſporter dans les Vaiſſeaux de la Compagnie Suédoiſe, de le payer au prix qu'elle voudroit, & d'en prendre ſeulement la quantité qu'elle voudroit. Dans cette circonſtance notre Gouvernement encouragea de tout ſon pouvoir l'Etabliſſement des Manufactures de Poix & de Goudron dans les Colonies. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on encourageât de-même la Culture du Chanvre & du Lin. Il eſt inconcevable qu'ayant des Colonies qui peuvent produire ces Matériaux, & tous ceux qui ſont néceſſaires à l'Equipement des Vaiſſeaux, on nous laiſſe à cet égard dans l'incertitude & dans la dépendance d'un Prin-

ce qui exige de nous le prix qu'il lui plaît.

On ſait que nos Terres ont une trop grande valeur pour y cultiver le Chanvre & le Lin ; d'ailleurs celui qu'elles produiſent, quoiqu'il ſoit fort & faſſe de bonnes Toiles, ne s'apprête jamais ſi proprement, & ne blanchit jamais ſi bien que celui qui croît dans les Climats plus chauds. Le Chanvre & le Lin de Moſcovie, de la meilleure qualité, croiſſent dans les Parties les plus Méridionales de cet Empire, où l'Eté eſt fort chaud, & le Ciel fort ſerein : ils ne ſont pourtant pas, à beaucoup près, ſi eſtimés que ceux d'Egypte & d'Italie.

Les Toiles d'Egypte ont eu dans tous les tems une grande réputation, il s'en envoye beaucoup à Livourne : les Côtes de Syrie, l'Aſie mineure, Smirne, Conſtantinople & pluſieurs autres grandes Villes, ſe fourniſſent dans ce Païs, de Chanvre & de Lin : toutes nos Colonies qui ont une étendue de 12. ou 14. milles en longueur ſur les Côtes de la Mer, ont un Eté fort chaud ; les Parties les plus Méridionales en ſont ſous la même latitude que l'Egypte ; & les plus Septentrionales

ſont

ſont à peu près ſous la même latitude qu'Ancone ou Boulogne en Italie, où croiſſent le meilleur Lin & le meilleur Chanvre : ainſi nous avons l'eſpérance la mieux fondée de pouvoir nous paſſer de ces Etrangers pour ces Matériaux.

Les Terres de nos Colonies ſont très-fertiles, & à ſi bon marché, qu'on peut en défricher de nouvelles auſſi ſouvent qu'il faut en changer ; & ſi on les laiſſe repoſer, elles ſe réparent d'elles-mêmes ſans tous ces engrais que nous ſommes obligés de mettre en uſage ici. Rien n'épuiſe tant la Terre que le Chanvre & le Lin ; & quoiqu'en Angleterre on ne deſtine à la culture de ces Plantes que les Terres les meilleures & les plus graſſes, & qu'on ſoit fort ſoigneux de les engraiſſer, cependant après deux ou trois recoltes, ces Terres ſont épuiſées, & il faut y ſemer autre choſe.

La commodité d'avoir des Terres à ſi bon marché, & ſous un Climat ſi heureux pour la Production, ſi bien ſituées, à portée des Côtes, & traverſées par tant de grandes Riviéres où les Vivres coutent ſi peu, où l'on peut ſe ſervir d'Eſclaves auſſi aiſément que dans les Indes, tout cela nous fait eſ-

pérer que nous pourrons fabriquer ici des Toiles à un prix ſi médiocre, que nous ferons tomber celles de toutes les autres Nations: ainſi les Colonies nous apporteroient des avantages auſſi conſidérables, en nous donnant les Matériaux des Manufactures de Toile, que la Province de Suſſex & les autres Dunes, d'où nous tirons nos Laines pour une Manufacture dont nous avons tellement augmenté la valeur, que nous excitons par cet endroit la jalouſie de toute l'Europe.

Mais, ſi je ne me trompe, nous exagérons beaucoup ſur cet article. Les Toiles étrangéres, les Dentelles de Flandre, le Fil & les Toiles à voile que nous achetons, ſurpaſſent de beaucoup la valeur des Etoffes de Laine que nous vendons. Les Manufactures de Toiles de Bretagne & des autres parties de la France, valent depuis 40. ans à ce Royaume, bien plus que nos Manufactures d'Etoffes de Laine ne nous rapportent. Les François nous vendent pour un million de livres ſterl. par an de Toiles, & pour le double au Portugal, à l'Eſpagne & aux Indes Occidentales, ſans compter les autres Païs.

Il eſt vrai que les François ne font plus un ſi grand Commerce avec nous; il ne nous vient guére de leurs Toiles qu'en contrebande, & de l'Alſace par la Suiſſe, excepté pourtant les Batiſtes dont j'ai parlé ailleurs. L'Empereur dans ſes Païs héréditaires d'Allemagne, & quelques autres Princes de l'Empire, ont à préſent l'avantage d'être nos Marchands, ce qui augmente beaucoup leurs richeſſes & leur puiſſance.

Comme les Manufactures de Laine, ſurtout celles d'Etoffes groſſiéres, ſe ſont répandues en beaucoup d'endroits de ce Royaume, il s'eſt fabriqué beaucoup plus d'Etoffes qu'on n'en a pu vendre. Si l'on cultivoit dans nos Colonies le Lin & le Chanvre, le Peuple du Nord de l'Angleterre s'adonneroit infailliblement à nos Manufactures de Toile: ce qu'il y a de pénible & de groſſier ayant été fait dans les Colonies, non ſeulement les Pauvres, mais encore les Gens plus à leur aiſe ſeroient invités à ce genre d'occupation.

Si l'on s'applique à l'exécution de ces projets, nous pourrons nous flater de l'eſpérance de voir le Commerce fleurir; car la Soye & les Toiles donnent d'auſſi grandes richeſſes aux Na-

tions parmi leſquelles les Manufactures en ont été perfectionnées, que les Manufactures de Laine nous en peuvent donner. En établiſſant des Manufactures de Toile, nous feront tomber celles de Siléſie & des autres Païs héréditaires de l'Empereur, nous attirerons par conſéquent ici les Ouvriers de ces Manufactures; car on a ſouvent obſervé que lorſqu'on établit de nouvelles Manufactures, & qu'on gagne ſur celles des Païs voiſins, on leur enléve en même tems leurs Ouvriers: c'eſt le cas où ſe trouvérent les Hollandois lorſque la Reine Elizabeth travailla ſi bien à tranſporter ici les Manufactures de Laine. Nous éprouvâmes alors le même ſort de ce déluge d'Etoffes de Soye de la Chine & des Indes dont nous fûmes inondés. Nos Tiſſerans allérent en Hollande, en Flandre, en France: des rues entiéres du Spittlefield étoient abſolument déſertes, mais ils revinrent à nous auſſi-tôt que ces Etoffes furent prohibées.

Les Ruſſiens vendent aux Anglois & aux autres Nations pour plus d'un million ſterling par an de Chanvre & de Lin. Quels avantages ne devons-nous pas eſpérer de la culture de ces mêmes

Den-

Denrées, nous qui pouvons les recueillir dans nos Colonies à beaucoup meilleur marché qu'ils ne font dans leur Païs: il ne faudroit point de tranſport par terre, on pourroit les embarquer ſur le champ. La terre coute beaucoup moins dans nos Colonies, que dans les Parties Méridionales de la Ruſſie. Nos Colonies étant ſituées ſous le même Climat que l'Egypte & l'Italie, nous devons eſpérer qu'elles produiront de meilleur Lin & de meilleur Chanvre que la Ruſſie. Enfin nous pouvons tranſporter par mer de nos Colonies ici ces Matériaux, au-lieu qu'une grande partie du tranſport de ceux que nous tirons de Ruſſie eſt par terre.

Le Sieur Joſias Child dit que chaque Blanc, Habitant des Plantations de Sucre & de Tabac, fait vivre quatre perſonnes dans ce Royaume; chaque Habitant des Colonies où l'on cultivera le Chanvre ou le Lin, fera vivre ici deux fois plus de perſonnes. Le Sucre & le Tabac ſont preſqu'entiérement préparés dans les Colonies, à l'exception du rafinage du Sucre, de la Taille du Tabac, & d'une petite quantité de Tabac roulé; au-lieu que le Chanvre & le Lin nous ſeroient envoyés

preſqu'entiérement bruts, & par conſéquent occuperoient ici grand nombre de gens oiſifs ; nous nous verrions bientôt déchargés de la taxe pour les Pauvres ; & la Nation peut voir que l'Argent que ce ſeul article lui épargneroit en peu d'années, eſt plus que ſuffiſant pour encourager ces entrepriſes.

Je parle de la taxe pour les Pauvres, parce qu'il faut que les Pauvres vivent ſur le produit de nos Fonds de terre ſi l'occupation leur manque. Il y en a un grand nombre d'entretenus aux dépens des Paroiſſes, d'autres qui rodent d'un lieu à un autre : mais là où il y a des Maiſons de travail, quoique les Matériaux pour occuper les Pauvres ne ſoient pas fort abondans, leur entretien coute la moitié moins qu'il ne coutoit avant l'érection de ces Maiſons ; ce qui fait voir l'importance de ces Etabliſſemens, ſurtout lorſqu'ils ſont bien dirigés.

J'obſerverai que la Soye, le Chanvre & le Lin peuvent être cultivés par les mêmes mains, ſans qu'aucun de ces travaux nuiſe à l'autre ; car après que le Chanvre & le Lin ont été ſemés, le Mûrier blanc pouſſe des feuilles pour la

la nourriture des Vers à ſoye, & la recolte de la Soye eſt achevée avant que le Chanvre & le Lin ſoient mûrs; ainſi les Perſonnes qui auroient été employées à la Soye pourroient revenir au Chanvre & au Lin, qui les occuperoient le reſte de l'année à le briſer & à l'apprêter. Les Fonds & les Outils néceſſaires ne ſont pas un grand objet; mais le Gouvernement devroit renouveller de tems en tems ſes ſoins pour avoir de la Graine de Chanvre & de Lin, & des Oeufs de Vers à ſoye à diſtribuer à tous ceux qui en voudroient; il ſeroit abondamment dédommagé dans la ſuite. Si l'amour du Bien-public qui nous anima lors de l'Etabliſſement de nos Colonies, vivoit encore parmi nous, il nous ſeroit aiſé de recueillir autant de Matériaux bruts qu'il en faudroit pour le ſervice de toutes nos Manufactures.

Si nous parvenons une fois à recueillir le Chanvre & le Lin dans nos Colonies, on ne verra plus ici que des gens occupés à mettre en œuvre ces Matériaux. Ceux qui ſont chargés du ſoin des Pauvres dans les Paroiſſes où le Filage de la Laine n'eſt point établi, les occuperont au Chanvre & au Lin.

Plus les travaux de la Laine ſeroient ſéparés de ceux du Chanvre, mieux les choſes iroient; car il réſulte des inconvéniens du trop grand voiſinage de Manufactures qui ont des intérêts différens. Au contraire rien ne ſeroit plus avantageux qu'une circulation de Commerce de toutes les Parties du Royaume les unes aux autres: de-là naîtroit une occupation générale, & un bonheur univerſel; car les Pauvres ne ſont jamais plus heureux, & leur eſprit n'eſt jamais plus content, que lorſqu'ils ſont aſſurés de ne point manquer d'occupation; & lorſqu'en effet ils ſont occupés, les richeſſes ſont répandues dans toute la Nation.

C'eſt une opinion commune, que nous avons dans les trois Royaumes plus d'un million de gens ſans occupation. Si nous cultivons dans nos Colonies les Matériaux bruts dont j'ai tant de fois parlé, nous ne verrons plus aucune perſonne oiſive: un million d'hommes, à ſuppoſer qu'ils ne gagnent qu'un ſol par jour, & qu'il y ait 300. jours de travail dans l'année, gagneront à l'Etat 15000000. liv.

J'ai déjà dit que les Toiles étrangéres, les Dentelles de Flandre, les Toi-

les

les à voile nous coutent plus que ne nous valent toutes nos Etoffes de Laine. Il eſt étonnant qu'une Nation ſi ſage ne ſonge pas à introduire quelque régle dans cette affaire. Toutes les autres Nations ont la prudence de ſe procurer de leurs propres Fonds & de leur propres Manufactures les Toiles dont elles ont beſoin, excepté le Portugal & l'Eſpagne, & quelques parties de l'Italie. Si le Gouvereement ne prend aucun ſoin pour employer & pour régler les Pauvres, ils ne ſortiront jamais de la diſette & de la miſére où ils ſont abîmés.

Il nous a été fort avantageux de faire la Poix & le Goudron dans nos Colonies : on n'épargna rien pour faire réuſſir cette entrepriſe dans les commencemens, & nous voyons quels en ont été les ſuccès; mais il faudroit que le Gouvernement renouvellât ſa protection & ſes ſoins, pour empêcher que les Suédois & les Moſcovites ne ſe reſaiſiſſent de ce Commerce.

Quoique l'on n'ait rien entrepris au ſujet de la Potaſſe, il ne faut pas douter que ſi l'on ſe ſervoit de bons moyens pour la préparer dans nos Colonies, nous ne puſſions en tirer autant

tant que nous en aurions besoin.

Nos Colonies d'Amérique sont abondantes en Merrain & Bois de construction, & le voyage de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecosse & de Terre-Neuve ici n'est pas plus ennuyeux, ni plus long que celui du fonds du Golfe Bothnique ou de Pétersbourg : mais comme il y a longtems que ces Païs sont en possession de faire ce Commerce avec nous, on y trouve toujours un fonds considérable de Merrain & de Bois de Construction équarri, & des Planches de quoi charger un Vaisseau de 5. à 600. Tonneaux en moins de 10. ou 12. jours : mais jusqu'ici nous n'avons eu dans nos Colonies aucun fonds de Merrain & de Bois de Construction, on n'a point travaillé à construire de grands Vaisseaux tels que ceux des Danois & des Suédois qui navigent avec peu d'Equipage & à peu de frais; le Merrain & le Bois de Construction qui nous est venu jusqu'à présent de nos Colonies, n'a été chargé que pour lester les Vaisseaux qui n'avoient pas trouvé de Sucre ou de Tabac ; on n'a pris aucun soin pour mettre de la régle dans ce Commerce : c'est sur quoi nous ferons dans la suite quelques réflexions.

CHA-

CHAPITRE XXX.

De la Soye & des moyens de nous en pourvoir.

LEs Voyageurs ne conviennent pas de quelles Manufactures on retire plus de profit, de celles de Soye, de celles de Laine, ou de celles de Toile: pluſieurs d'entr'eux prétendent que celles de Soye l'emportent ſur les deux autres enſemble ; ils citent pour exemple la Chine, dont les Habitans, qui ſont au nombre de 200. millions, ne ſont preſque entiérement vétus que de ſoye ; ce qui démontre à n'en pouvoir douter, que la Soye eſt plus abondante dans ce Païs que dans tout autre : elle y eſt en effet ſi commune & à ſi bon marché, que les Jéſuites nous aſſurent que cinq Habits de Soye ne coutent pas davantage qu'un de Laine en Europe. Mon deſſein n'eſt pas d'embarraſſer mon Lecteur par ces calculs recherchés, je veux ſeulement faire voir par le grand uſage que l'on fait de la Soye à la Chine & dans quel-

quelques autres Parties du Monde, que nous ne ſaurions établir de Manufacture dont nous retiraſſions plus de profit.

Il eſt certain que la Perſe, les Indes & la Chine ont connu l'uſage de la Soye longtems avant l'Europe; car on en vit pour la premiére fois dans cette Partie du Monde, ſous l'Empire d'Auguſte, ſelon le Docteur Prideaux & d'autres. Nous mettons en œuvre dans ce Royaume ſix fois autant de Soye, tant en maſſe que torſe, qu'il y a 40. ans, lorſque nous achetions les Etoffes de Soye de la France & de l'Italie.

La Soye que nous tirons d'Italie eſt torſe en grande partie, & ſert pour la chaîne de nos Etoffes : elle nous vient preſque toute du Piémont, Principauté qui n'eſt pas ſi étendue que le moindre Comté d'Angleterre : cependant on croit que le Roi de Sardaigne tire de nous au moins 200000. l. ſt. par an, le tout en argent comptant ; car il a chargé toutes nos Marchandiſes de Droits ſi hauts, qu'en effet il les a prohibées ; mais il ne fait payer que peu de choſe à celles des François, qui fourniſſent des Etoffes de Laine à tous ſes Etats. Nous lui achetons la Soye tor-

torſe plus de 20. ſch. la liv. prix exhorbitant : il n'en paroît pas moins réſolu à nous tenir toujours dans la dépendance ; car ayant appris qu'on avoit établi dans ce Royaume une Machine pour tordre la Soye, il a défendu le tranſport de la Soye en maſſe hors de ſes Etats, & nous n'en avons plus à préſent qu'en contrebande ; cependant les Marchés des autres parties de l'Italie nous ſont ouverts.

La Province de Ghilon, une partie des Provinces de Chirvan & de Géorgie nous fourniſſent des Soyes Leggis & Cherbaffi, que l'on comprend ſous le nom de Soyes de Turquie ; elle ne coute pas ſur les lieux plus de 9. ou 10. ſchel. la grande livre, mais il faut la tranſporter par terre près de cent milles ; elle paſſe par une infinité de mains avant que de parvenir juſqu'à nous, enſorte qu'elle nous revient à Alep à 19. ou 20. ſch.

La Soye de Bengale eſt très-inférieure en qualité à celle de Turquie ; elle ne reçoit pas un ſi beau luſtre, & ne fait pas la moitié du ſervice de l'autre ; elle ne vaut rien non plus pour être tordue, deſorte que nous ſommes réduits à nous ſervir pour les chaînes de toutes

tes nos Etoffes de cette Soye d'Italie ; qui nous coute ſi cher. La Soye de la Chine eſt d'un excellent uſage, & ne nous coute pas ſur les lieux plus du tiers de ce que nous achetons la Soye d'Italie; mais les Droits étant de 4. ſch. ſur cette Soye, & ſeulement de 18. ſols ſur celle d'Italie & de Turquie, on n'en fait preſque point venir de la Chine.

J'ai déjà obſervé que preſque toute la Chine eſt habillée des Etoffes de Soye qui s'y fabriquent; de plus il s'en envoye dans le Japon, dans les Indes, dans la Perſe, & même en Europe & aux Indes Occidentales d'Eſpagne. La Soye des deux Provinces de Nankin & de Chékian eſt la plus eſtimée de toutes; c'eſt de celle-là qu'on fait des vêtemens pour la Famille Royale & pour les Grands du Royaume.

Nous n'avons dans le Royaume qu'une Machine à eau pour tordre la Soye: s'il arrivoit que cette Machine périt par le feu ou par quelqu'autre accident, il y a lieu de douter ſi de tous les Habitans de ce Royaume, actuellement vivans, il y en auroit un ſeul qui fût en état d'en refaire une ſemblable. Nous avons pluſieurs Riviéres qui ne man-

manquent jamais d'eau de toute l'année, & qui traverſent pluſieurs grandes Villes, où il n'y a pas beaucoup de Manufactures, je crois qu'il ſeroit très-important de conſtruire aux dépens de l'Etat dans trois ou quatre de ces Villes des Machines ſur le modéle de celle qui eſt à Derbi.

Nous pourrions avec nos Etoffes de Laine acheter la belle Soye crue de Grenade, de Valence, de Murcie & des autres Provinces d'Eſpagne & de divers Etats d'Italie, ſans être aſſujettis aux dures Loix que nous impoſe le Roi de Sardaigne: un ſeul de ces Moulins employé, nous dédommageroit en peu de tems de toute la dépenſe.

Si on diminuoit les Droits ſur la Soye de la Chine, enſorte qu'elle ne payât pas davantage que les Soyes d'Italie & de Turquie, & qu'on fît payer tous les Droits ſur la réexportation, comme il ſe pratique à l'égard de la Soye en maſſe & de toute la Soye torſe dans ce Royaume, le prix en ſeroit ſi modique, que nous pourrions la vendre à meilleur marché que la plus grande Partie de l'Europe; nous en enverrions en Allemagne, en Hollande, en Flandre, en Eſpagne, en Portugal, & en

divers autres endroits, ce qui rendro à la Nation plus 200000. liv. ſterlin par an: le bon marché de la Soye torſe propre à faire la chaîne des Etoffes, augmenteroit notre conſommation de Soye de Turquie, qui n'eſt bonne que pour la trâme; & cette conſommation augmenteroit le débit de nos Etoffes de Laine, que nous donnerions en échange. Je pourrois ajoûter pluſieurs choſes ſur les avantages que nous procureroit la Soye de la Chine; mais je renvoye là-deſſus au Chapitre du Commerce de l'Angleterre avec les Indes, où j'en ai déjà parlé.

Cependant je ne crois pas que nous devions nous en tenir à cette ſeule Soye: il eſt très-ſûr que ſi nous nous appliquions à cette culture dans nos Colonies de la Virginie, de la Caroline, de Mariland, de la Penſilvanie, nous recueillirions la plus belle Soye du Monde, & la meilleure pour être tordue: ces Climats produiſent d'eux-mêmes une grande quantité de Mûriers blancs & autres, la Nature ſemble nous inviter par-là à cet Etabliſſement.

Les grandes richeſſes des Chinois prouvent ſuffiſamment les avantages de la Soye; & les tréſors que tire le Duc de Savo-

Savoye de ſa petite Principauté de Piémont en ſont encore une preuve; car ſi l'Angleterre ſeule lui paye 200000. liv. ſterl. par an, nous pouvons juger de ce qu'il tire par an de Hollande & des autres endroits où ces ſortes de Manufactures ſont floriſſantes.

En Italie les Terres qui produiſent des Mûriers blancs valent de 3. à 5. livres ſterlin par Acre; les Poſſeſſeurs des Mûriers en vendent les feuilles pour la moitié de la Soye qui ſe recueille. J'ai ouï dire que les feuilles d'un Mûrier ont ſuffi pour produire 3. à 4. livres de Soye. Si donc les Manufactures de Soye & la Culture des Mûriers blancs donnent un tel prix aux Fonds de terre, & ſi les Propriétaires en tirent des revenus ſi conſidérables, que ne doivent pas attendre les Habitans de nos Colonies qui peuvent avoir pour 6. ſols autant de terrain qu'on en a pour 5. livres en Italie? On pourroit même en ceci tirer un excellent parti des Indiens voiſins de nos Etabliſſemens; il n'y auroit qu'à planter chez eux un grand nombre de Mûriers blancs, & que des Perſonnes intelligentes & d'un bon naturel s'appliquaſſent à les inſ-

truire de la ſaiſon de cueillir les feuilles & de la maniére d'élever les Vers à ſoye, & à les récompenſer de leurs peines, généreuſement & à propos. Les Eſpagnols malgré leur fierté ont pris la peine d'inſtruire les Indiens qui leur ſont ſoumis, & par-là ils tirent d'eux de grands ſervices pour les Manufactures d'Indigo, de Cochenille & autres. Les François dans leurs Etabliſſemens des bords de la Riviére de St. Laurent, des grands Lacs & du Miſſiſſipi, inſtruiſent auſſi avec grand ſoin les Indiens dans tout ce qui peut enrichir leur Patrie ; ils les accompagnent dans leurs longs voyages de chaſſe ; & depuis qu'ils ont le Cap-Breton, ils tirent d'eux de grands ſervices pour leur Pêche. Si les Eſpagnols & les François ont pu s'attacher ces Peuples, pourquoi la douceur, la juſtice & la bonté ne pourroient-elles pas nous attacher ceux qui ſont nos voiſins ?

La Chine eſt, comme je l'ai obſervé, le Païs qui produit la plus grande quantité de Soye ; la Perſe, la Turquie & l'Italie en produiſent auſſi beaucoup. Il faut remarquer ici que bien peu de Païs ſont propres à nourrir des Vers à ſoye, & qu'il n'y en a pas un

dans

dans le Monde qui le ſoit plus que nos Colonies. A en juger par une petite quantité de Soye qu'on nous en a apportée, il n'y a point de Soye plus belle, qui prenne un plus beau luſtre, qui ſoit d'une meilleure qualité, ni enfin plus propre à tous les uſages auxquels on employe la Soye d'Italie.

On obſerve que les Païs où on recueille la plus belle Soye ſont tous au bord de la Mer, & à peu de choſe près ſous la même Latitude: nos Colonies, les Provinces de Ghilon, de Nankin & de Chékian dans la Chine, ont la même Latitude, & ſont toutes au bord de la Mer. Les endroits de la Turquie où l'on recueille de la Soye ſont environnés de la Mer, ainſi que l'Italie & la Sicile, les Provinces de Grenade, de Murcie & de Valence en Eſpagne, le Languedoc & la Provence en France: les Provinces de Canton dans la Chine, & de Bengale dans les Indes, ſont plus avancées vers le Midi de 10. degrés; & l'on croit que la raiſon pourquoi la Soye en eſt d'une plus mauvaiſe qualité, c'eſt que le Climat eſt trop chaud.

Ce qui rend les Plantations de Tabac & de Sucre ſi conſidérables pour

les Portugais, les Eſpagnols & nous, c'eſt la modicité du prix du travail des Négres & des Eſclaves. Nous pouvons avoir les mêmes avantages dans nos Colonies, où nous pouvons employer ces Eſclaves & ces Négres à la culture de la Soye, puis à celle du Chanvre & du Lin. La dépenſe de leur entretien ne conſiſte, à proprement parler, que dans leur habillement. La Terre produit toute ſorte de proviſions en abondance.

Des Perſonnes entendues m'ont aſſuré qu'à la Chine il n'en coutoit pas en tout plus de 5. shel. pour la façon d'une livre de Soye, & c'eſt un travail à la portée de tout le monde, même des Femmes & des Enfans. Un Homme ou une Femme avec un Enfant pour conduire le fil de la Soye, peuvent, à l'aide d'une Machine, dévider des coucons pour une livre de Soye par jour. La même choſe ne ſauroit couter tant que cela dans un Païs où la Terre & l'Ouvrage ſont à ſi bon marché que dans nos Colonies. Une pareille Manufacture pourroit en fort peu de tems, parvenir à un tel degré de perfection, que le travail des Eſclaves qui y ſeroient employés, nous vaudroit

deux

deux fois davantage que ſi nous les employions au travail du Tabac & du Sucre ; & puiſque l'exemple des François nous a donné pour les Habits de Soye une inclination préjudiciable à nos Manufactures de Laine, mais qu'il ſeroit impoſſible de détruire, les Manufactures de Soye établies parmi nous, nous fourniroient au moins des Etoffes de Soye pour notre conſommation, & pour en vendre une quantité conſidérable à l'Etranger.

CHAPITRE XXXI.

Que les Colonies ſont une grande ſource de richeſſes pour cette Nation.

IL eſt évident que les Etats maritimes de l'Europe ont vu croître leurs richeſſes & leur puiſſance à proportion du bon gouvernement de leur Commerce, des progrès de leurs Manufactures, de l'augmentation de leur Marine, & de l'étendue de leur Navigation. C'eſt une propoſition clairement démontrée par l'exemple de pluſieurs Princes & Etats dont j'ai parlé

dans cet Ouvrage. Le deſtin de l'Angleterre étoit de commencer à devenir floriſſante par ſon Commerce & par ſa Navigation, ſous le Régne d'Elizabeth, qui par les ſoins & l'habileté de ſes Miniſtres, parvint à tranſporter de Flandre dans ce Royaume, les Manufactures de Laine qui y firent de grands progrès, & s'y répandirent univerſellement. Ces Miniſtres étendirent notre Commerce au dehors : nous envoyâmes des Ambaſſadeurs aux Indes, en Perſe, en Turquie, en Moſcovie, & nous trouvâmes des débouchés pour nos Manufactures de Laine & autres Productions de ce Royaume : mais un avantage plus conſidérable pour ce Royaume que tous les précédens, fut l'Etabliſſement des Colonies par le Sieur Walter Rawleigh & quelques autres : Etabliſſement qui fut pouſſé avec vigueur ſous le Régne ſuivant, par ces illuſtres Patriotes qui fondérent un ſi grand nombre de Plantations de Tabac & de Sucre. C'eſt à eux que nous avons l'obligation de l'accroiſſement de notre Marine & de notre Navigation : mais notre ſiécle eſt ſi peu inſtruit des cauſes de l'accroiſſement de nos richeſſes, que l'on prend bien plutôt

plutôt la voye de les détruire que de les augmenter.

Il arrive preſque toujours que les Particuliers ſacrifient l'intérêt public à leurs plus petits intérêts perſonnels. Si l'on s'imagine qu'une Production des Colonies peut faire le moindre tort à celles de ce Païs-ci, on ſe hâte de la prohiber, en quoi ſouvent on perd 100. piſtoles pour conſerver un écu. C'eſt un malheur que n'évitera jamais une Nation commerçante, tant que ceux qui ſont chargés des affaires du Commerce, ne diſtingueront pas ſoigneuſement les ſources des richeſſes & celles de la pauvreté : de-là vient que lorſqu'il arrive que les Habitans de nos Colonies font quelque Commerce injuſte, nos Marchands n'oſent en parler, de peur que le reméde ne ſoit pire que le mal. Ceux qui veulent juger de ces choſes avec connoiſſance de cauſe, doivent s'informer de l'état de la Nation il y a 150. ans, & de l'accroiſſement de nos richeſſes; quel étoit alors le prix du Bled, du Bétail & des Terres, & quel il eſt à préſent; quelles ſont les routes qui nous ont menés à un état ſi floriſſant, nous qui ne faiſions pas tant de figure dans le Com-

merce, que Bruges, Anvers, ou les autres Villes Anſéatiques, ou les grandes Villes de la Méditerranée.

Si nous examinons l'état des Habitans de nos Colonies & le nôtre, nous verrons que leur profit ne va pas au quart de ce qu'ils nous vendent; car ils prennent en retour les Draps & les autres choſes qui leur ſont néceſſaires, qui ſont toutes des Productions de nos Terres ou de nos Manufactures. S'ils peuvent amaſſer quelque choſe par leur économie, ils envoyent élever ici leurs Enfans. S'ils ſe ſentent aſſez riches, ils y viennent eux-mêmes, & laiſſent ſeulement dans leurs Habitations un Directeur qui leur en envoye ici tout le produit. Enfin lorſqu'ils ſe ſentent aſſez de force, ils ne manquent pas d'acheter ici des Fonds de terre. Tous ces avantages auxquels on peut joindre les hypothéques que pluſieurs de nos Particuliers ont ſur les Fonds de terre de nos Colonies, & les grandes ſommes qu'ils en retirent, devroient nous engager à régler toutes choſes, de maniére que les Habitans, libres de toute contrainte trop dure, fuſſent encouragés à pouſſer vigoureuſement leurs entrepriſes, & puſſent mener une

vie

vie heureuſe. Au bout du compte ce ſont nos Compatriotes, ou les deſcendans de nos Compatriotes: nous ſavons que le ſeul motif qui les a tirés de leur Patrie, c'eſt le manque de moyens pour y ſubſiſter. Il y a peu de Villes dans ce Royaume où fleuriſſent les Manufactures & le Commerce, qui ne dépendent en quelque façon des Colonies.

La Nouvelle-Angleterre & nos Colonies Septentrionales ont à peine de quoi nous acheter les Etoffes qui leur ſont néceſſaires pour ſe vêtir, auſſi toute ſorte d'Etoffes ſont bonnes pour ces Païs-là: celles qui ſont hors de mode parmi nous, y ſont encore bien reçues. Ce n'eſt pas un avantage médiocre pour nos Marchands Boutiquiers, que d'avoir ce débouché; ils font ce Commerce à leurs riſques, non aux riſques des Habitans.

Nos Colonies ſont la reſſource des jeunes Marchands qui ne ſont pas aſſez riches pour commercer de leur propre fonds, & qui vont être Commiſſionnaires de leurs Amis. Lorſqu'ils ont aſſez gagné à ce Métier, ils reviennent ici; d'autres Jeunes-gens prennent leurs places; & l'on ne ſauroit mieux com-

comparer cette circulation continuelle qu'à une Ruche d'Abeilles qui portent & qui rapportent ſans ceſſe. C'eſt une choſe prodigieuſe que le nombre de Gens de Mer & de Commerce que cela produit. Nos Facteurs des Colonies Septentrionales étant quelquefois embaraſſés des retours, envoyent en Angleterre l'Argent, l'Or & le Campêche qui leur reviennent du Commerce avec les Côtes d'Eſpagne, & auſſi de l'Huile, de la Baleine, & pluſieurs autres Marchandiſes. Une autre grande partie des retours ſe fait en Vaiſſeaux conſtruits dans le Païs; on les envoye au Détroit & dans d'autres Parties de l'Europe, & l'Argent qui en provient nous eſt envoyé en Angleterre. Tous ces Vaiſſeaux ſont appellés Vaiſſeaux de la Nouvelle-Angleterre.

Nos Facteurs, après qu'ils ont eu la conduite de quelque affaire, ne ſont plus appellés Anglois, mais nouveaux Anglois. Je ne ſaurois aſſez repréſenter à ceux que regarde le ſoin de protéger le Commerce de cet Etat, que nos intérêts ne ſont point différens de ceux des Colonies. Si nous chargeons de tant de difficultés le Commerce entr'el-

tr'elles & nous, nous les forcerons à prendre le parti de manufacturer elles-mêmes les Productions de leur Climat, ce qui auroit pour nous des conſéquences terribles, & qui mérite une attention ſérieuſe. Il ſeroit donc à propos, comme je l'ai dit ci-devant, de leur trouver d'autres occupations, & de tourner leur induſtrie d'un autre côté. Le tems préſent de leur enfance eſt le plus favorable, & je me flate qu'on en viendroit à bout par les moyens que j'ai propoſés.

Nous retirons auſſi des Colonies le prodigieux accroiſſement de notre Marine par le Commerce du Bois de Conſtruction; c'eſt un des plus grands avantages que nous puiſſions retirer de nos Colonies; c'eſt par-là que nous avons pénétré dans toutes les Parties de l'Europe, que nous mettons à contribution les Nations pour porter leurs Marchandiſes dans la Méditeranée, & de la Méditeranée en Hollande, à Hambourg & dans la Baltique; c'eſt par-là que notre Navigation a tellement pris le deſſus, & que celle des Hollandois eſt ſi fort tombée. Mais ſi l'on continue à gêner la Conſtruction des Vaiſſeaux dans la Nouvelle-Angleterre, & le Com-

Commerce du Merrain & Bois de Conſtruction, nous verrons tomber notre Marine, & celle des Hollandois reprendre le deſſus; le grand nombre de Vaiſſeaux que nous voyons à Lisbonne & à Livourne, eſt une preuve de ce que j'avance : il eſt fort ordinaire que nos Vaiſſeaux qui ont déchargé leurs Marchandiſes au Détroit, ſoient fretés par les Hollandois pour porter à Amſterdam & ailleurs les Marchandiſes qu'ils ont achetées en Eſpagne.

Nous avons grand nombre de Jeunes-gens élevés à la Mer, qui ont des amis : s'ils ne trouvent pas ici d'occupation, ils vont à la Nouvelle-Angleterre & dans nos Colonies Septentrionales avec une Pacotille, dont ils ſe défont avec profit; ils employent le provenu à conſtruire un Vaiſſeau, ils ſe procurent une Cargaiſon d'Etoffes groſſiéres, & font voile pour le Portugal ou pour le Détroit : après qu'ils y ont vendu leur Cargaiſon, ils courent tous les Ports de la Méditerranée, juſqu'à ce qu'ils ayent gagné ce que leur a couté leur premiére Pacotille; ils vendent leurs Vaiſſeaux, & reviennent en Angleterre chercher une autre Pacotille; ils conſtruiſent un autre Vaiſ-

ſeau,

ſeau, &c. C'eſt ce qui nous a formé un ſi grand nombre de Gens de Mer, & ce qui fait qu'en cas de Guerre nous en avons plus que toute autre Nation; les Capitaines de Vaiſſeaux Marchands prennent auſſi intérêt dans le Commerce, & la plupart y font fortune.

Il eſt conſtant que les richeſſes peuvent être portées dans ce Royaume par des ſources inconnues à nos Péres; car étant plus près de l'Eſpagne & du Portugal que les Danois & les Suédois, nous pouvons aiſément leur enlever le Commerce du Bois de Conſtruction & du Merrain qui étoit ci-devant tout entier entre leurs mains: c'eſt ce qui fait penſer à bien des gens, que malgré le peu de cas que nous faiſons de la Nouvelle-Angleterre & des Colonies du Nord, nous en retirerions d'auſſi grands avantages que de toute autre Colonie, ſi les choſes étoient ſur un bon pied.

Quelques-uns de nos Conſtructeurs de Vaiſſeaux penſent que la décadence de leur Trafic vient du grand nombre de Vaiſſeaux conſtruits dans les Colonies; mais je penſe bien différemment à cet égard. Dans la Guerre déclarée en 1688. nous perdîmes plus de Vaiſ-

ſeaux

ſeaux en un an, que nous n'en avions perdu depuis la derniére Guerre avec les Hollandois juſqu'à ce tems. Les trois quarts des Vaiſſeaux de Briſtol & de quelques autres Ports furent alors pris ou détruits par les François. Pour réparer cette perte, on s'appliqua à en conſtruire plus qu'on n'avoit jamais fait; & à la Concluſion de la Paix, il s'en trouva un ſi grand nombre de conſtruits, qu'on n'eut pas beſoin d'en conſtruire de nouveaux: ainſi il faut compter que le courant de notre Conſtruction ne doit ſe monter qu'au quart de ce qu'elle fut pendant la Guerre. On n'a conſtruit dans les Colonies aucun Vaiſſeau de Guerre, aucun pour les Indes Orientales, la Turquie & la Mer du Sud, bien peu pour le Charbon, ce qui eſt pourtant l'article le plus conſidérable de notre Navigation; & je crois que la plus grande partie des Vaiſſeaux qui font le Commerce des Barbades, de la Jamaïque & de la Virginie, ont été conſtruits ici.

Je ſai qu'il y a des Vaiſſeaux conſtruits dans les Colonies employés dans le Commerce de la Nouvelle-Angleterre, de Terre-Neuve & du Détroit, qui dans le cours de leurs voyages vien-

viennent ſe radouber ici ; mais bien loin que cela nuiſe à nos Conſtructeurs, c'eſt un des plus conſidérables articles de leur Commerce : on compte qu'ils gagnent autant à radouber qu'à conſtruire ; car le Bois de Chêne eſt devenu ſi cher, qu'un Vaiſſeau qui avant la Guerre ne coutoit à conſtruire que trois liv. ſterl. par tonneau, en couteroit maintenant plus de ſix. Si nous étions obligés de payer ſi cher tous nos Vaiſſeaux, c'en ſeroit fait de notre Navigation dans les Colonies, dans la Méditerranée, dans la Hollande, &c. Et ſi la Guerre venoit à ſe déclarer, nous ſerions bien embarraſſés à trouver du Chêne pour les Vaiſſeaux de Guerre, ainſi il eſt de la prudence de la Nation de ſe conſerver les Matériaux de ſes Remparts.

CHAPITRE XXXII.

Qu'il est nécessaire que les Actes d'Assemblée soient examinés & ratifiés par le Roi & par son Conseil, avant que d'avoir force de Loi dans les Colonies.

J'Ai fait ci-dessus quelques observations sur le Commerce des Colonies, & sur les moyens de le faire fleurir, je vais prendre la liberté de proposer quelques remarques sur la maniére dont se font les Loix dans les Colonies; maniére qui fait naître souvent de la mesintelligence entre les Peuples & les Gouverneurs. Les Gouverneurs vont ordinairement dans ce Païs, dans le dessein de s'enrichir; dessein qu'ils exécutent aux dépens du Peuple; le Peuple consent à faire la part du Gouverneur la meilleure; mais il veut aussi avoir quelqu'avantage pour lui; ainsi ils s'accordent à faire quelque Loi d'ordinaire fort préjudiciable à ce Royaume: la plupart de ces Loix n'étant que pour deux ou trois ans au plus, servent à leurs desseins, & quelque-

quefois la Loi ne ſubſiſte plus, avant que nous ſoyons informés du tort qu'elle nous a fait.

Il y a d'autres Loix que nos Habitans maintiennent en vigueur auſſi long-tems qu'ils peuvent ; ſi nous les abrogeons, ils en font de nouvelles qui autoriſent les mêmes abus déguiſés ſous d'autres noms. Si le Gouverneur n'a d'autre but que de s'acquiter de ſon devoir, & qu'il ne veuille pas ſe prêter à ce qu'ils demandent, ils ſont outrés de reſſentiment, il ne manque pas de gens intrigans & hardis, qui ſe mettent à la tête des autres, & qui ſouflent la diſcorde ; ils n'épargnent aucun moyen pour priver le Gouverneur de tous les avantages qui lui ſont dûs : de-là naiſſent des querelles & des diſputes, des plaintes de la part du Gouverneur & des Habitans, qui jettent nos Miniſtres dans des embarras incompréhenſibles.

Lors même que les Loix des Colonies que nous avons reconnu être injuſtes, ont été abrogées, elles ne laiſſent pas que de s'y maintenir encore long-tems après, au grand préjudice de ce Royaume. Il ſeroit donc néceſſaire pour remédier à ces inconvéniens

qu'aucune Loi n'eût de force dans les Colonies, qu'elle n'eût été envoyée ici par le Gouverneur & l'Aſſemblée de chaque Province, examinée & ratifiée par le Roi & le Conſeil, comme c'eſt l'uſage pour les Loix d'Irlande: mais ſi les Loix actuellement en vigueur ne donnent pas le pouvoir au Gouvernement des Colonies en cas d'une irruption ſoudaine de la part des Indiens de lever de l'Argent & des Troupes, il doit être autorifé dans ce cas à lever l'Argent & les Troupes néceſſaires.

CHAPITRE XXXIII.

Des Ports francs en général, & en particulier de l'avantage qui reviendroit à la Nation de rendre francs les Ports de Gibraltar & de Portmahon.

COmme l'Angleterre abonde en Productions de ſon propre fond & en Manufactures, & que ſurtout les Productions de ſes Colonies & le Produit de ſes Pêches ſont des Marchandiſes très-convenables au Portugal & aux Villes de la Méditerranée, il eſt

je

je crois indubitable que ſi Portmahon & Gibraltar étoient des Ports francs, il en reviendroit de grands avantages à ce Royaume; car les Vaiſſeaux chargés de Poiſſon ou d'autres Marchandiſes, dont ils n'auroient pas pu ſe défaire en Portugal, ces Vaiſſeaux, dis-je, auroient pour retraite un de ces Ports, au-lieu d'aller à Livourne, comme ils y ſont maintenant forcés par les Droits conſidérables des Douanes de Portugal & d'Eſpagne; & ſi l'on faiſoit ces Ports francs, ce ſeroit le moyen d'attirer à nous une grande partie du Commerce de Livourne, le ſeul Port franc de la Méditerranée.

Par *Port franc* je n'entends pas ſeulement un Port où l'on peut ſans payer aucuns Droits porter toute ſorte de Marchandiſes & les en rapporter; il faut de-plus que le Gouvernement Civil y ſoit adminiſtré par un Maire & par des Aldermans, par des Bourguemaîtres, ou enfin par des Magiſtrats Civils, ſous quelque dénomination que ce ſoit, devant qui toutes les affaires concernant la Propriété ſoient portées, ſans que le Gouverneur ni les Officiers propoſés au main-

tien du Pouvoir Militaire s'en mêlent en aucune façon. Car on a obſervé depuis long-tems qu'un Gouvernement Militaire n'eſt point du tout propre à faire fleurir le Commerce ; c'eſt pourquoi, même dans les Villes des frontiéres de France où la Diſcipline Militaire eſt le plus en vigueur, ſi elles ſont tant ſoit peu commerçantes, les affaires des Marchands ſont diſcutées devant des Juges Civils ; & dans pluſieurs de ces Villes il y a une Cour de Marchands établie, comme auſſi dans les Places frontiéres de la Hollande : cette matiére eſt fort bien traitée dans l'Ouvrage du Sieur Joſias Child. ſur le Commerce.

Les différends qui naiſſent à l'occaſion du Commerce, ne ſont jamais décidés plus promptement que par des Marchands ; la pratique de leur renvoyer la déciſion de ces ſortes d'affaires, a été approuvée par les Cours de Weſtminſter. Il faudroit que dans un Port france 10. ou 12. Aldermands fuſſent prépoſés pour toutes les Affaires Civiles, & qu'ils euſſent le pouvoir de les juger lorſqu'ils ſeroient aſſemblés au nombre de trois. Une adminiſtration ſi facile & ſi ſure de la Juſtice, inviteroit

teroit ſans doute bien des gens à s'établir parmi nous; & ſi l'on accordoit une liberté de Conſcience générale, nous verrions arriver en foule une infinité de gens qui vivent ſous la terreur de l'Inquiſition & des autres perſécutions.

Il n'y a pas d'apparence que des Ports auſſi heureuſement ſitués que ceux dont je parle, manquaſſent de Commerce, ni de Négocians puiſſans pour le porter au plus haut point. Lorſque ces Ports ſeroient devenus conſidérables, comme cela ne manqueroit pas d'arriver en peu de tems, on pourroit par des Acciſes lever un revenu plus que ſuffiſant pour l'entretien de la Garniſon, comme nous en avons un exemple dans le fameux Port de Livourne.

La ſituation de ces Ports eſt telle à tous égards qu'on peut la déſirer; Gibraltar eſt à la bouche du Détroit à la vûe de tous les Vaiſſeaux qui font voile pour la Méditerranée, ou qui en retournent; les Marchands peuvent y être promptement informés des demandes des principales Villes de Commerce de l'Eſpagne & du Portugal. Portmahon eſt ſi heureuſement placé, & ſi près des Côtes d'Eſpagne & de la

France Orientale, que même les Barques des Pêcheurs depuis Toulon & Marseille jusqu'à Barcelone, Alicante & Cartagéne peuvent y venir commercer ; ces Ports sont encore à portée d'une grande partie de la Côte de Barbarie & d'Italie.

Autant que je suis d'avis de rendre francs les Ports de Gibraltar & de Portmahon, autant suis-je éloigné de penser qu'il nous fût avantageux d'en faire de-même de tous les Ports d'Angleterre. Il y a des gens qui voudroient qu'on démolît toutes nos Douanes, & que les Productions & Manufactures de tous les Païs du Monde nous fussent portées libres de toute Imposition, & fussent renvoyées de-même chez les Etrangers ; ils disent que c'est par ce moyen que les Hollandois, les Villes Anséatiques, Hambourg, Livourne, ont étendu si loin leur Commerce, qu'elles fourniſſent tous les autres Peuples des Marchandises étrangéres. Mais ces raisonnemens sont absolument sans fondement ; car les Hollandois ont comme nous des Douanes & des Officiers des Douanes, & ils imposent des Droits sur les Marchandises de transport. Il est vrai que ces Droits sont

fort

fort modiques, mais la nature de leur Commerce l'exige ainſi; car leur profit conſiſtant dans la réexportation de ces Marchandiſes par la Meuſe, le Rhin, la Moſelle & diverſes autres grandes Riviéres juſques dans le fond de l'Allemagne, ils ſentent bien que s'ils les avoient accablées de Droits d'entrée, les autres Villes commerçantes vendroient à meilleur marché qu'eux & renverſeroient leur Commerce: mais pour tout ce qui regarde la conſommation qui ſe fait dans leur propre Païs, ils impoſent des Droits peut-être auſſi forts qu'on en impoſe en aucun autre Païs, & certainement plus forts que ceux que nous impoſons. La choſe eſt la même dans le fond, la maniére ſeule eſt différente; les Marchandiſes ſur leſquelles nous impoſons des Droits conſidérables, ne ſont pas des choſes de néceſſité, mais de luxe, & c'eſt une Contribution que l'Etat léve ſur les Particuliers qui ſont aſſez riches pour les acheter; mais pour celles que nous vendons dans les Marchés étrangers, nos Impoſitions ſont auſſi modérées que celles des Hollandois.

Hambourg & les Villes Anſéatiques ſe conduiſent ſur les mêmes principes

que les Hollandois, mais le Commerce de Livourne eſt ſur un pied un peu différent. Ce Commerce eſt moins exercé par les Sujets du Grand-Duc, que par les Marchands de toutes les Nations qui y ont correſpondance : ce Port eſt comme une grande Place de Commerce, où tous les Marchands peuvent à très-peu de frais laiſſer en ſureté leurs Effets pour être enſuite tranſportés dans tous les Endroits de la Méditerranée qu'exige leur Commerce.

Nous pouvons faire la même choſe à Portmahon & à Gibraltar; mais c'eſt une extravagance, que de croire qu'il fût avantageux à une Nation commerçante, de ne charger d'aucuns Droits les Marchandiſes étrangéres : nous pouvons encore moins ſuivre cette maxime, nous qui n'avons aucun Continent au-deſſus de nous, avec qui nous puiſſions faire du Commerce par terre. Mais ce qui eſt d'une extrême conſéquence pour nous, c'eſt que nous pouvons par ces Impoſitions mettre un frein au luxe de la Nation naturellement paſſionnée pour les Etoffes étrangéres; ſans cela nos Voiſins, qui donnent à leurs Ouvriers de moindres ſalaires

que

que nous, pourroient vendre à meilleur marché, ainſi nous ſerions inondés d'Etoffes de Soye, de Papier, de Chapeaux, de Droguets, d'Etoffes, de Ratines & même de Draps d'Eſpagne, d'Italie, de France & de Hollande; car la Laine ne leur coute pas plus qu'à nous, & par les grands Etabliſſemens qu'ils ont donné aux Ouvriers étrangers, ils ont acquis la connoiſſance parfaite de ces Manufactures, ce qui a arrêté les progrès des nôtres,& nous a réduits à l'état où nous étions avant qu'elles fuſſent établies. C'eſt donc une maxime inviolable pour un Gouvernement prudent, qui peut avoir des Manufactures, d'accabler de Droits les étrangéres, afin de protéger les ſiennes & décourager les autres. C'eſt par ce moyen que les François ont fondé de nos jours les Manufactures de Draps, qu'ils ont tellement perfectionnées, qu'elles leur donnent tous les Draps qu'ils achetoient ci-devant de nous, & les rendent nos rivaux dans les Païs étrangers.

Tant que l'Angleterre ſera en poſſeſſion de Gibraltar, le Commerce de la Méditerranée ſera ouvert à toutes les Nations de l'Europe; mais s'il venoit

noit à tomber entre les mains des Espagnols, le peu de cas qu'ils font des derniers Traités, nous doit faire craindre que le premier usage qu'ils en feroient, ne fût de gêner notre Navigation dans la Méditerranée ; il ne leur faudroit que six ou huit Fregates pour fermer tellement le Détroit qu'aucun Vaisseau ne pourroit aller ni revenir sans leur permission, à moins que d'être escorté par une Flotte de Vaisseaux de Guerre, dépense fort au-dessus des forces du Commerce. De la Maison de signal de Gibraltar on peut découvrir tous les Vaisseaux à 8. ou 10. lieues, soit dans l'Océan, soit dans la Méditeranée ; & les mêmes vents qui conduisent ces Vaisseaux, peuvent aussi conduire ceux du Port pour leur fermer le passage. Gibraltar n'a jamais été une Place d'un grand Commerce, & de ce côté-là les Espagnols n'y perdent pas beaucoup ; ils ont Cadix & Séville hors du Détroit ; ils ont Malaga, Cartagéne, Alicante & un grand nombre d'autres Villes de Commerce le long de la Côte dans le Détroit. Il faut que le Commerce ne soit pas le motif qui les fait insister là-dessus : si nous faisons jamais la faute de le leur céder, nous

ne tarderons pas à nous appercevoir que leur motif eſt de pouvoir nous faire la loi à d'autres égards : il ne ſeroit plus tems de vouloir nous faire rendre raiſon ; cette Place étant du Continent de l'Eſpagne, ils pourroient aiſement la ſecourir d'Hommes & de Munitions ; mais j'eſpére que cela n'arrivera pas ſans qu'on en ait peſé toutes les conſéquences.

L'Angleterre eſt la Nation que l'Eſpagne a le plus de raiſon de ménager ; il n'y en a point qui faſſe une plus grande conſommation de ſes Productions, telles que le Vin, l'Huile & les Fruits. Si l'on peſoit exactement les avantages du Commerce entr'elle & nous, on trouveroit que la balance panche de ſon côté.

Si Gibraltar nous a été cédé & qu'ils nous en ayent mis en poſſeſſion de leur plein gré, pluſieurs des plus grands Princes du Monde ont fait la même choſe pour les Nations commerçantes : les Portugais ſont à préſent en poſſeſſion dans l'Empire de la Chine de la Ville & du Château de Macar, à l'entrée de la Riviére de Canton, comme d'un gage de la ſureté des Nations Européennes qui commercent dans cet Empire ;

pire; ils ſont de-même en poſſeſſion de la Ville de Goa ſur la Côte de Malabar; ils ont dans pluſieurs Endroits des Indes des Forts pour la ſureté de leur Commerce, dont quelques-uns à la vérité leur ont été enlevés par les Anglois & par les Hollandois.

La Compagnie Angloiſe des Indes Orientales eſt à préſent en poſſeſſion des Forts St. George & St. David ſur la Côte de Coromandel, du Fort Guillaume dans la Baye de Bengale, à l'embouchure du Gange, de Bombai près de Suratte où eſt la Foire la plus conſidérable de toutes les Indes, & de pluſieurs autres Forts & Places qui lui ont été cédés comme des gages pour la ſureté de ſon Commerce. Les Hollandois ont la fameuſe Ville de Batavia, & celle de Bantam, & environ trente autres Comptoirs dans les Indes. Les Eſpagnols eux-mêmes cédérent autrefois aux Hollandois le Fort de Lillo à l'embouchure de l'Eſcaut pendant tout le tems qu'ils ont été en poſſeſſion des Païs-Bas, cela n'a cauſé entr'eux aucun différend: il eſt cependant certain que cette Place étoit de conſéquence pour les Eſpagnols, & que les Hollandois étant par-là maîtres de la Navigation,

le

le Commerce de l'Eſcaut & de la Flandre tomba preſque tout entre leurs mains: mais, comme je l'ai déjà dit, Gibraltar n'a jamais été une Ville d'un grand Commerce, & les Eſpagnols ne ſeroient aucunement lézés, en ſuivant le Traité qu'ils ont fait avec nous. Il eſt ſurprenant qu'ils ne faſſent aucune difficulté d'obſerver leurs Traités avec toutes les autres Nations; qu'ils ayent cédé la Flandre, Milan, Naples & la Sicile à l'Empereur, une partie de St. Domingue aux François, qui en avoient pris poſſeſſion en pleine Paix; & qu'ils veuillent ſe brouiller avec leurs plus grands Bienfaiteurs pour une choſe dont les conſéquences ſont auſſi petites pour eux qu'elles ſont grandes pour nous.

CHAPITRE XXXIV.

Réflexions ſur la Balance générale du Commerce.

IL eſt extrêmement difficile d'avoir une connoiſſance exacte de la Balance générale du Commerce: quelques-

ques-uns ſe flattent d'y réuſſir, en conſultant les Régiſtres des Douanes; mais on s'égare aiſément en ſuivant cette route : une partie conſidérable des Marchandiſes portées hors du Royaume, peut avoir été eſtimée plus, & une partie des Marchandiſes portées dans le Royaume, peut avoir été eſtimée moins que ſa valeur; ces Régiſtres n'inſtruiſent pas de la Contrebande; il eſt auſſi arrivé que des Marchands ont enrégiſtré le double plus d'Etoffes de Laine qu'ils n'en envoyoient, afin de détourner les autres de faire des envois dans les mêmes Endroits qu'eux.

Dans un état de l'Inſpecteur-Général des Douanes, les Toiles de Hollande entrées dans ce Royaume en 1705. conſiſtant en Hollandes, Damas, Linge ouvré, ſont évalués à 213701. liv. ſterl. ſur la lecture de quelques Papiers que j'ai eu entre les mains : j'ai eu envie de ſupputer à quoi ſe montoient les Toiles de Hollande, les Batiſtes & les Dentelles de Flandre entrées dans ce Royaume en 1725. je trouvai que le prix des Toiles de Hollande ne montoit qu'à 148971. liv. ſterl. cependant il faut compter plus de 500000. per-

perſonnes, hommes, femmes & enfans, ne portent que des Chemiſes de Toile de Hollande, & que de plus il ſe fait une grande conſommation de ces Toiles en Draps de lits & en Linge de table; à ne compter que 30. ſchel. pour la dépenſe de chaque perſonne en Chemiſes, on trouvera que pour 500. perſonnes cela ſe monte à 750000. liv. ſt. & ſans contredit la dépenſe en Draps de lit & en Linge de table, monte bien à 100000. livres. Suivant les mêmes Papiers le prix des Batiſtes entrées dans ce Royaume par la voye de Hollande, n'étoit évalué qu'à 24567. liv. ſterl. Cependant on ſait que tout le Royaume porte des Batiſtes, & qu'il n'y a même pas de Laquais qui n'ait des Tours de col & des Manchettes de Batiſte. Dans toute Maiſon tant ſoit peu conſidérable, la Maîtreſſe & les Femmes de chambre employent de la Batiſte pour leurs Coëffures & leurs Manchettes: il faut compter que cet article coute à la Nation plus de 200000. livres ſterl. par an. Suivant les mêmes Papiers, l'article des Dentelles de Flandre n'eſt évalué qu'à 5813. livres; mais nous ſavons qu'une Coëffure coute ſouvent

100. liv. ſterl. La Parure d'une nouvelle Mariée revient bien ſouvent à 3. ou 400. liv. Nos Seigneurs, les Femmes depuis celles du premier rang, juſqu'aux Femmes & aux Filles des Marchands, ſe diſputent les plus riches Dentelles; on peut bien aſſurer que cet article coute à la Nation plus de 300000. livres ſterl. par an.

Ces exemples ſuffiſent pour faire voir combien les Régiſtres de la Douane ſont des guides peu ſurs; car outre les articles dont j'ai parlé, nous recevons en Contrebande de Hollande, de Flandre & de France une prodigieuſe quantité de Mouſſeline, de Caffé, de Thé, de Pierreries, &c.

La voye qui peut conduire le plus ſurement à la connoiſſance de l'accroiſſement ou de la diminution des richeſſes de la Nation par ſon Commerce avec les Etrangers, eſt l'examen de la quantité d'Eſpéces qu'elle reçoit d'eux ou qu'ils reçoivent d'elle; car s'il entre dans ce Royaume moins de Marchandiſes qu'il n'en ſort, nous devons certainement avoir une partie des retours en Or & en Argent, que l'on ne manquera pas de porter à la Monnoye: ſi le contraire arrive, ou que nous dépen-

penſions notre Argent dans les Païs étrangers, une partie de notre Or & de notre Argent eſt certainement employée pour acquiter cette dette. J'ai pris aſſez de peine pour m'informer de l'Argent & de l'Or ſorti du Royaume en 1723. & j'ai trouvé qu'on a envoyé

En Hollande } 18107030. Onces d'Argent.
255753. Onces d'Or.

Aux Indes } 2143086. Onces d'Argent.
119120. Onces d'Argent fondu ou Billon.

Peut-être que l'on en compte pour la Hollande qui n'y a pas été tranſporté, comme il arrive de pluſieurs autres Marchandiſes, & peut-être que l'on en a porté aux Indes qui n'a pas été enrégiſtré; mais une choſe certaine, c'eſt que nous achetons quantité de Matiéres d'Or & d'Argent & de Piéces de huit pour les envoyer hors du Royaume; que ces Piéces de huit coutent 5. ſchel. 5. den. & quelquefois plus par once. Enfin, il y a lieu de croire que depuis 30. ans nous n'avons point acheté de Piéces de huit à leur juſte valeur, ſavoir, à 5. ſchel. 2. den. Or comme

ſelon toute apparence ces Piéces de huit ne ſont vendues en Hollande que 5. ſchel. 2. den. il y a lieu de croire que nous perdons 4. pour 100. ſur tout l'Argent tranſporté en Hollande; il en eſt de-même de l'Or à proportion.

Je ne parle point de l'Or & de l'Argent envoyé en Norvégue & en Suéde, ni des Matiéres envoyées de-là en Hollande: il y a lieu de préſumer que ces Matiéres proviennent en grande partie de la Fonte de notre Argent monnoyé: toutes ces Matiéres ſont envoyées en ſecret, afin d'en tenir l'origine cachée; il eſt impoſſible d'en deviner au juſte la quantité, mais ce que l'on en connoît monte à 2. millions ſterl. cette année 1723. & il n'eſt pas probable que nous recevions une pareille ſomme de toutes les Nations avec leſquelles nous commerçons. Nous ne recevons de Billon en Or & en Argent que du Portugal & de l'Eſpagne, & depuis quelque tems de notre Commerce de la Mer du Sud, de la Jamaïque & de nos Colonies; ainſi j'ai bien peur que ce ne ſoit notre luxe qui diſſipe cette prodigieuſe quantité de nos Eſpéces monnoyées.

On me demandera peut-être la raiſon

ſon pour laquelle nous envoyons tant d'Argent aux Hollandois, puiſqu'il paſſe pour conſtant que nous leur vendons plus de Marchandiſes que nous n'en achetons d'eux, ſuivant les Régiſtres de l'Inſpecteur-Général de la Douane. Le Commerce de la Hollande nous rend plus que celui de l'Eſpagne & celui du Portugal pris enſemble ; & ſi nous n'étions pas débiteurs de Nations qui ſont elles-mêmes débitrices de la Hollande, nous tirerions de l'Argent des Hollandois, au-lieu de leur en envoyer, même malgré le Commerce de contrebande ; mais comme nous achetons aux autres Nations une prodigieuſe quantité de Merrain & Bois de Conſtruction, de Fer, de Chanvre, de Lin, de Toiles, de Soye, de Batiſtes, de Dentelles de Flandre, de Vins d'un prix exceſſif, de Velours, de Brocards, &c. nous payons tout cela aux Hollandois, qui ſont créanciers de ces Nations. Pour éclaircir davantage cet article, je vais donner un état du Commerce de l'Angleterre avec les Païs d'où nous tirons toutes ces Marchandiſes que nous ſommes obligés de payer argent comptant.

Un grand nombre de gros Vaiſſeaux des Suédois & des Danois ayant été détruits durant leurs Guerres mutuelles, ils étoient obligés d'avoir recours aux Vaiſſeaux Anglois pour le tranſport de leurs Marchandiſes ; mais leurs Guerres étant finies, ils ſe ſont mis à conſtruire beaucoup de Vaiſſeaux, deſorte qu'ils vont bientôt être en état de ſe paſſer de nous. Nous devons nous attendre que la ſomme que nous leur payons, ſera bien plus conſidérable qu'elle ne l'eſt à préſent. Quelques-unes des ſommes que j'ai miſes ici, ne ſont que pour donner une idée générale de notre Commerce, & je ne les garantis pas comme parfaitement exactes. Je ne crois pas que par les Régiſtres des Douanes, ni par aucun autre calcul, on puiſſe parvenir à rien de certain ; mais je crois ne pas m'éloigner infiniment du vrai, à ſuppoſer, comme il y a lieu de le croire, que le Commerce ne nous eſt pas plus avantageux maintenant, qu'il l'étoit les années précédentes. Je ſouhaiterois de tout mon cœur que des Perſonnes qui ont plus de loiſir que moi, vouluſſent examiner à fond cette Matiére, elles rendroient un ſervice ſignalé à leur Patrie : je ſai qu'il

y a des gens qui en ſont beaucoup plus capables que moi.

Ce que nous payons à le Norvége pour Bois de Conſtruction, &c. déduction faite de ce qu'elle achéte de nous, peut être évalué à	130000. liv. ſterl.
A la Suéde, pour le Fer, Bois de Conſtruction, &c.	240000. liv. ſterl.
A la Ruſſie, pour Chanvre, Lin, Toiles, Cuirs, Suif, Potaſſe, Merrain, &c.	400000.
Aux Païs héréditaires de l'Empereur, pour Toiles & autres Marchandiſes qui nous viennent ſoit de Pruſſe, ſoit de Suiſſe, & par Hambourg, Bréme, &c.	500000.
A la Flandre, pour Dentelles, Toiles & Fil.	250000.

A la France, pour Toiles & Batistes de St. Quentin, Cambrai, Valenciennes, &c. Vins de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne; Etoffes de Soye, Brocards, Velours, &c. venus de Paris, & quantité d'autres Marchandises dont nous sommes inondés.	500000.
Au Piémont pour Soye torse, &c.	200000.
A quoi l'on peut ajoûter pour l'Argent dépensé par nos Seigneurs dans leurs voyages en France, en Italie, en Allemagne, & celui qui s'envoye aux Mécontens qui vivent hors du Royaume; plus la dépense des Ambassades, &c.	100000. liv. sterl.

Il est naturel de demander d'où nous pouvons tirer de quoi payer des sommes si considérables : il y a lieu de croire que c'est en grande partie de nos Colonies & de l'Irlande, les Seigneurs

gneurs & Gentilshommes Irlandois qui vont à Londres, tirent de grandes ſommes de leur Païs, où elles ſont portées par le Commerce avec l'Eſpagne, le Portugal, la France, la Flandre, la Hollande; à quoi on peut ajoûter les profits ſur la vente des Marchandiſes des Indes Orientales; le profit du Commerce d'Afrique, qui conſiſte dans la Poudre d'Or & dans les Négres que nous vendons aux Indes Occidentales Eſpagnoles; les profits du Commerce du Portugal & de l'Eſpagne: mais j'ai peur que ce dernier Commerce ne nous ſoit pas ſi avantageux que pluſieurs ſe l'imaginent; ſi tout cela ne va pas à la concurrence de ce que nous payons, il faut que l'excédent ſoit pris ſur l'Or & l'Argent de ce Royaume.

N. B. Je n'ai point fait mention des Nations qui achétent autant de nos Marchandiſes que nous en achetons des leurs; je ne crois pas non plus qu'il ſoit néceſſaire de parler de ce que peut être au juſte notre profit ſur l'Irlande & les Colonies.

Nous ſuppoſons que Thomas London fait ſeul tout le Commerce avec ces Nations, auxquelles nous avons de ſi grandes ſommes à payer; il écrit à ſes Correſpondans de Norvégue, de

Suéde, de Ruſſie, de Siléſie, de Hambourg, de Bréme, de Bruges, de St. Quentin, de Cambrai, de Valenciennes, de Paris, du Piémont, de s'adreſſer à André Holdfalſt, ſon Correſpondant d'Amſterdam, auquel en même tems il en donne avis; il va à la Place, il employe ſon Courtier à trouver des Lettres de change, il s'accorde pour le tout avec Iſraël Mendés & d'autres, leur compte l'Argent, & prend leurs Lettres qu'il envoye en Hollande; c'eſt l'affaire d'Iſraël Mendés & des autres de ramaſſer des Piéces de huit ou des Matiéres d'Or & d'Argent pour envoyer en Hollande, afin d'acquiter leurs Lettres; c'eſt de cette façon que cette prodigieuſe quantité de Matiéres d'Or & d'Argent ſort d'Angleterre.

Je vais maintenant propoſer comment par l'Etabliſſement de quelques nouvelles Branches de Commerce, je crois qu'on pourroit enrichir la Nation de pluſieurs centaines de mille liv. ſterl. par an.

Encourager les Manufactures de belles Dentelles, de Velours, d'Etoffes d'Or & d'Argent; ſe piquer de ne porter que des Etoffes de nos Manufactures

res à l'imitation du feu Roi de France & des Gens de ſa Cour, qui ne portoient que des Etoffes de France. 300000 liv. ſterl.

Etablir la Mode des belles Mouſſelines & autres Manufactures des Indes, au-lieu des Batiſtes, &c. de France. 200000.

Prohiber les Toiles peintes de Hollande & d'Allemagne, & ne permettre que celles d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande. 100000.

Encourager la Culture du Chanvre & du Lin dans nos Colonies, afin de nous paſſer de celui que nous tirons de Ruſſie. 300000.

Etablir le Commerce de la Soye crue de la Chine, des Machines à eau pour la tordre, par ce moyen nous nous paſſerions de la Soye torſe du Piémont, & nous pourrions vendre la Soye torſe aux Etrangers, auſſi bon marché qu'aucune autre Nation de l'Europe. 100000.

La Culture de la Soye encouragée dans la Caroline, la Penſilvanie & la Virginie, afin de nous paſſer de la Soye du Piémont. 200000.

Le Travail du Fer brut pouſſé avec plus de vigueur dans nos Colonies, & celui du Fer en barre augmenté dans

ce Royaume par l'Etabliſſement d'un plus grand nombre de Forges, au-lieu qu'à préſent nous tirons tout notre Fer de la Suéde, &c. 100000.

Le Trafic de Fer en barre de nos Colonies avec le Portugal, l'Italie, les Côtes d'Afrique & les autres Parties de la Méditerranée, la Turquie & les Indes. 200000.

La Potaſſe de nos Colonies, au-lieu de celle de Ruſſie. 300000.

Conſtruire de gros Vaiſſeaux comme les Suédois & les Danois, & tranſporter nous-mêmes une partie du Bois de Conſtruction de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecoſſe, & de Terre-Neuve. 100000.

Maintenir en vigueur l'Acte de Navigation qui oblige tous les Vaiſſeaux qui vont à Gibraltar & en Portugal de venir mouiller en Angleterre, moyennant quoi ils y laiſſeroient leur Argent, & le tranſport des Marchandiſes de nos Colonies ne nous couteroit pas davantage qu'aux François depuis leurs nouveaux Réglemens. 400000.

Encourager la Culture de la Cochenille & de l'Indigo, celle des Cocayers, & pluſieurs autres améliorations dans la Caroline & dans les Iles qui pro-

produiſent le Sucre. 100000.

Fournir abondamment l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande de Chanvre & de Lin de nos Colonies, ce qui donneroit de l'occupation à un million de perſonnes qui n'ont rien à faire, à compter le ſalaire d'un Ouvrier à un ſol par jour & 300. jours ouvriers dans l'année. 125000.

Lorſqu'on lit l'Hiſtoire des premiers Etabliſſemens de nos Colonies, on ne peut voir ſans un grand plaiſir le courage, la réſolution & le zéle infatigable de nos Ancêtres. Quels éloges ne mérite pas l'illuſtre Duc, qui dans ces derniers tems a fait revivre leur exemple! quoique ſes généreux deſſeins pour l'Etabliſſement de Ste. Lucie n'ayent pas eu le ſuccès déſiré, la Nation lui doit une éternelle reconnoiſſance de ſon zéle & de ſon amour pour le Bien-public.

Dans ces premiers tems, il ſortit de ce Royaume des ſommes d'Argent prodigieuſes pour défricher la Terre, établir des Sucreries & des Manufactures de Tabac, & acheter des Négres pour ces Etabliſſemens. Ces premiers Habitans de nos Colonies engagérent les Fonds qu'ils y avoient, pour trouver ici

de l'Argent dont ils payoient un fort gros intérêt. Si nos Péres ont pu exécuter de ſi grandes entrepriſes, que ne pourrions-nous pas tenter avec les facilités que nous avons? Ne vaudroit-il pas mieux placer-là cet Argent que nous retirons de nos Fonds de terre, que de le placer ſur l'Etat, qui eſt accablé de dettes? La plupart de ces induſtrieux Habitans des Colonies du tems de nos Péres dégagérent leurs Fonds des hypothéques dont ils étoient chargés; il n'y eut que les mauvais Economes, ou ceux qui ſe livrérent au luxe, qui laiſſérent cette charge ſur leurs Biens.

Il n'y a pas encore bien long-tems qu'un Jeune-homme emprunta 10000. liv. ſterl. qu'il employa à acheter un Fonds inculte à la Jamaïque, à le défricher & à avoir des Négres; au bout de dix ans il a payé ces 10000. liv. & il a maintenant ſon Habitation quitte à lui: j'ai rapporté cet exemple pour faire voir ce que peut l'induſtrie.

On fait ordinairement monter de 190000. à 200000. le nombre des Négres employés dans nos Colonies; mettons-le à 150000. & comptons que ce que nous retirons de nos Colonies,

tant

tant notre conſommation, que ce que nous vendons à l'Etranger & le profit de notre Navigation, peut valoir 1500000. liv.; nos ventes à l'Etranger avant le prodigieux accroiſſement de notre conſommation, montoient à la moitié de cette ſomme. Tout cela nous vient par le travail des Négres: or on pourroit employer encore autant de Négres à la culture de la Soye, du Chanvre, du Lin, au travail du Fer, de la Potaſſe, & tirer par ce moyen des Colonies encore une fois autant & plus de profit que nous n'en tirons par la culture du Sucre & du Tabac.

Nous devons compter pour quelque choſe l'avantage qui nous reviendroit de l'augmentation du nombre des Habitans de nos Colonies qui dépendroient de nous pour tout leur habillement, en ſuppoſant que nous les mettrions en état de s'en pourvoir: nous ne devons plus conſidérer ces Habitans comme des Pauvres & des Vagabonds, mais comme des gens de fortune; nous gagnerions 40. fois plus à les fournir d'Etoffes ſelon leur goût (& il eſt à remarquer qu'ils donnent dans tout ce qui a la plus belle apparence) que nous

ne gagnons à préſent à les fournir de haillons de cuir. Bien des gens ſubſiſtent de l'intérêt de l'Argent qu'ils ont dans nos Fonds ; en les rembourſant, on auroit la plus belle occaſion d'en retirer un profit immenſe ; ils ſeroient aſſurés de trouver un auſſi gros intérêt de leur Argent, que ceux qui prêtérent aux premiers Fondateurs des Colonies.

Ce qui donne aux Hollandois un Commerce ſi étendu dans la Norvégue, la Suéde, la Ruſſie, la Baltique, &c. c'eſt que ces Païs ne ſont pas aſſez riches pour envoyer des Vaiſſeaux acheter des Marchandiſes dans les Lieux mêmes qui les produiſent; ils ſont obligés d'acheter tout en Hollande, comme nos Marchands de Campagne viennent acheter tout à Londres ; voilà ſur quoi eſt fondé le prodigieux Commerce que font les Hollandois en Epiceries, Vins, Eaux-de-vie, Fruits, Huile, Marchandiſes des Indes Orientales & Manufactures Angloiſes, dans toute la Baltique, la Pologne, l'Allemagne, &c. Nous pouvons nous former une idée de l'étendue de ce Commerce, par la quantité prodigieuſe de Marchandiſes des Indes Orientales qu'ils débi-

débitent; car indépendamment de leurs achats dans les Indes, qui excédent les nôtres, ils s'accommodent à nos Ventes de la moitié de nos Marchandiſes, & tout cela ſe débite dans les Païs dont j'ai parlé. Il en eſt à proportion de-même de toutes les autres Marchandiſes, la Hollande étant le Magaſin des Productions du Monde entier, qui de-là ſont répandues dans toute l'Europe. Tous les Commerçans du Monde ſont débiteurs des Hollandois, l'Argent leur eſt apporté de tous les coins de l'Univers, & leur Païs eſt la Place de change de l'Europe.

Nous ne devons pas nous étonner de leurs ſuccès, ſi nous conſidérons que chez eux une Génération ſuccéde toujours à l'autre dans le Commerce; ils s'appliquent perpétuellement à étendre leurs Correſpondances, à cultiver de nouvelles Branches de Commerce, ils ont la réputation d'entendre plus finement les Echanges qu'aucune autre Nation du Monde. Comme ils ont peu de Fonds de terre, & que l'Entretien des Digues & des Ecluſes & les autres Taxes emportent la plus grande partie des revenus de ceux

qu'ils ont, ceux qui ſont devenus riches par le Commerce, ne laiſſent pas que d'être obligés de le continuer, ſans quoi ils mangeroient leur capital: de-là vient en partie leur grande capacité, le fils profitant des lumiéres qui lui ſont tranſmiſes par le pére. Il n'en eſt pas de-même parmi nous: lorſqu'un Commerçant eſt devenu riche, il ſe fait Gentilhomme de Campagne.

Cet Etat ſitué ſi peu favorablement, d'une ſi petite étendue, qui ne produit aucune Denrée pour tranſporter à l'Etranger, environné de grandes Villes, ſes rivales dans le Commerce, ménage ſi bien ſon Commerce, & ſe conduit avec tant de prudence, de jugement & d'application, qu'il attire chez lui les Marchandiſes du Monde entier, diſpoſe de la plus grande partie des Productions du Portugal, de l'Eſpagne & du Détroit, qu'il débite dans la Baltique, à Bréme, Hambourg, Lubeck, Danzic, &c.

Comme ils ſe ſont fait une étude de porter leurs Marchandiſes au meilleur marché poſſible, ils frétent nos Vaiſſeaux qui ont porté du Merrain & Bois de Conſtruction & autres Effets de nos Colonies au Détroit: comme ces

ces Vaiſſeaux ſont obligés de revenir ici, il n'en coute pas aux Hollandois la moitié de ce qu'il leur en couteroit de ſe ſervir des leurs. S'ils ne fretoient pas nos Vaiſſeaux, les Hambourgeois & les autres les fréteroient & ruineroient leur Commerce. Les Hollandois achettent auſſi nos Draps, & les débitent dans toute l'Europe par le moyen de leurs Correſpondans: malgré toutes ces difficultés, que les Hollandois ont à ſurmonter, ils ont mis un tel ordre dans leur Commerce qu'ils attirent l'Argent de preſque toute l'Europe.

N'eſt-il pas ſurprenant que nous qui avons un Païs & des Colonies abondantes en toute ſorte de Productions beaucoup au-delà de notre conſommation, comme Etain, Plomb, Cuivre, Charbon, Draps, Sucre, Tabac, &c. ne puiſſions pas payer avec cela ce que nous ſommes obligés d'acheter aux Etrangers, & que nous ſoyons obligés de leur envoyer notre Argent? Nous donnons de l'occupation à leurs Pauvres, au-lieu d'employer les nôtres, & par-là nous les mettons en état de nous exclure du Commerce étranger, & nous avons le chagrin de voir que par

les Taxes exorbitantes qu'ils impoſent à nos Denrées, ils en rendent le tranſport ſi difficile, que c'eſt les prohiber en effet.

CONCLUSION.

Après que le Roi Guillaume eut déclaré la guerre à la France, il fallut faire paſſer en Flandre des Sommes conſidérables pour l'entretien de notre Armée, & l'on fut obligé d'y envoyer des Matiéres d'Or & d'Argent de ce Royaume. On ſongea alors à remédier au tort que nous faiſoit l'achat des Marchandiſes étrangéres, & particuliérement celles de France; on établit ici diverſes Manufactures, telles que celles des Taffetas luſtrés, des Chapeaux, des Glaces, du Papier, du Cuivre & autres. Charles II. Roi d'Eſpagne étant mort, & le Roi de France ayant placé ſon Petit-Fils ſur le Trône, la Mode des Etoffes Françoiſes ſe répandit dans ce Royaume, où les nôtres ſeules avoient eu cours juſqu'alors: notre Commerce en reçut un échec ſi conſidérable, qu'au-lieu que nous recevions de l'Eſpagne une Somme conſidérable en Eſpéces, la valeur des Mar-

Marchandiſes que nous y achetons excéde maintenant celle de toutes les Etoffes de Laine que nous y vendons.

Il parut dans ce tems divers Ecrits des perſonnes que l'on avoit conſultées ſur les moyens de remédier à ces inconvéniens, on calcula, on viſita les Régiſtres des Douanes. J'ai vu pluſieurs Ecrits, qui à l'occaſion du Traité de Commerce avec la France, montroient évidemment le tort que nous recevrions, ſi ce Commerce demeuroit ſur le pied où il étoit.

Après la Paix d'Utrecht & l'Avénement du Roi George à la Couronne, notre Commerce ſe trouva expoſé à de plus grandes difficultés que jamais : le Czar & le Roi de Suéde prirent des meſures pour que nous ne puſſions tirer de leur Païs les Marchandiſes néceſſaires à l'équipement des Vaiſſeaux, qu'au prix qu'ils nous auroient fixé, & ſeulement ce qu'ils nous en porteroient eux-mêmes dans leurs propres Vaiſſeaux.

Les Lords chargés du Département des Colonies & du Commerce cherchérent alors s'il ne ſeroit pas poſſible de tirer toutes ces Marchandiſes de nos Colonies, & conſultérent à cette

occaſion diverſes perſonnes, du nombre deſquelles on me fit l'honneur de me mettre, & je fus prié de mettre par écrit ce que j'avois dit là-deſſus: je le fis, & j'envoyai des copies de mon Ecrit à divers Marchands de la Virginie & de la Nouvelle-Angleterre, les priant de l'examiner avec ſoin, & après leur approbation je préſentai mon Mémoire à Mylords. J'y faiſois voir par quels moyens nous pouvions tirer de nos Colonies la Poix, le Goudron & le Fer; quel avantage ce ſeroit pour nous d'avoir toujours dans ces Païs des Cargaiſons prêtes de Merrain, de Bois de Charpente & de Conſtruction, & de charger ces Bois dans de grands Vaiſſeaux, tels que ceux des Danois & des Suédois; que le voyage de nos Colonies ici étoit auſſi court & auſſi commode que celui de Pétersbourg ou du Golfe Bothnique; qu'ainſi nous pouvions épargner les ſommes conſidérables d'Argent que nous payons pour cet article. Après que j'eus donné mon Mémoire, on me pria ſouvent de dire mon ſentiment ſur divers autres articles, c'eſt le fond du Traité précédent.

On aſſembla un Conſeil extraordinaire,

naire, où ſe trouvérent le Sécretaire-d'Etat & pluſieurs autres Perſonnes conſidérables : on y propoſa le Projet de cultiver dans les Colonies les choſes néceſſaires à l'équipement des Vaiſſeaux, & il y fut approuvé : on porta dans la Chambre des Communes un Bill, dans lequel on faiſoit eſpérer la protection du Gouvernement à ceux qui formeroient des Etabliſſemens pour le Chanvre, le Lin & le Fer brut, ce dernier article ſurtout exigeant de grandes dépenſes : mais quoique cet objet intéreſſât de ſi près le bonheur & la proſpérité de la Nation, bien peu de gens comprirent l'embarras où nous étions pour l'équipement des Vaiſſeaux, l'avantage qu'il y auroit d'être dans l'indépendance des Etrangers à cet égard, la différence entre acheter Argent comptant des Etrangers les choſes dont nous manquons, ou les recueillir dans nos Colonies, & l'avantage d'occuper plus d'un million de Vagabonds, qui employent leur tems à corrompre les Citoyens induſtrieux, ou à roder dans tout le Royaume & à mendier de porte en porte : ainſi échoua un Projet ſi favorable au Bien-public. Mais l'application continuel-

le des François à tourner tout à l'avantage de leur Etat, en particulier les diſpoſitions de l'Edit du mois de Janvier 1726. ont fait eſpérer à pluſieurs perſonnes qu'on voudra bien faire auſſi quelqu'attention à notre Commerce : je ſuis perſuadé que ſi l'on conſidére les avantages qui reviendroient à ce Royaume des Etabliſſemens dont on a parlé, on ne laiſſera pas échapper l'occaſion qui ſe préſente de les faire approuver à la Nation.

Quelques Forges avoient été établies à grands frais, les Entrepreneurs eſpéroient la protection du Gouvernement, mais comme elle leur a manqué, perſonne n'a ſongé à en établir d'autres : on n'a guére fait plus de progrès dans le reſte, cependant diverſes perſonnes avoient écrit dans les Colonies pour s'informer s'il y auroit eſpérance d'y pouvoir recueillir de la Soye, du Chanvre ou du Lin ; on a même envoyé la maniére de faire la Soye crue. On a reçu pour réponſe que la Caroline, la Virginie, la Penſilvanie, Mariland, abondoient en Muriers blancs, propres à nourrir les Vers à ſoye ; on a envoyé des échantillons de Soye de ces Païs, qui ſe ſont trouvés preſque

de

de la même qualité que celle du Piémont.

Il eſt évident qu'il n'y a pas de moyens plus efficaces pour faire pancher la balance du Commerce en notre faveur, comme autrefois: rien ne ſeroit plus digne de l'attention du Parlement; mais on ne doit rien attendre ſur ce point des Marchands, qui pour l'ordinaire ne ſongent qu'à leurs affaires particuliéres, pouvant s'enrichir par les moyens qui ſont déjà en uſage. Ils peuvent faire des fortunes immenſes en nous inondant des Marchandiſes étrangéres uniquement propres au luxe, pendant que par le même moyen la Nation ſe conſume & court à la pauvreté.

La plupart des Princes de l'Europe veillent depuis quelque tems avec tant d'attention ſur leurs intérêts, que je ſuis étonné que cela n'ait excité notre émulation. L'Empereur & pluſieurs Princes d'Allemagne, la Ruſſie, la Suéde, le Dannemarc, la Savoye, mais ſurtout la France, ont fait un grand nombre d'Edits pour le Réglement de leur Commerce; & ſi quelqu'habile homme ſe donnoit la peine d'en extraire tout ce qui peut concerner nos Manufactures & notre Com-

merce, ce ſeroit un ouvrage très-utile à ceux qui ſont chargés de nos Affaires chez les Etrangers.

Les ſoins qu'ont pris les Miniſtres de France pour le progrès des Manufactures, & pour ramener tout au bien commun de leur Nation, ſont ſurtout remarquables. Des gens élevés dans le Commerce, & qui auroient tourné toutes leurs vues de ce côté-là, n'auroient ſu prendre des meſures plus juſtes & mieux concertées; au contraire, il eſt rare parmi nous que quelqu'un en place veuille ſonger tant ſoit peu ſérieuſement à ces ſortes de matiéres. De-là vient que les Projets les plus utiles ont ſouvent été négligés, comme ne méritant aucune attention: pluſieurs Réglemens des François pourroient nous ſervir de modéle: j'ai vu un Arrêt du Conſeil-d'Etat de France, pour permettre, ſous de certaines reſtrictions, le tranſport direct des Productions des Iles Françoiſes aux Ports d'Eſpagne; j'ai cru qu'il ſeroit bon de le tranſcrire ici, d'autant plus que le même objet a été négligé parmi nous; le voici.

„ Le Roi voulant encourager de
„ plus en plus le Commerce des Iles
„ Françoiſes de l'Amérique, s'eſt fait
„ re-

„ repréſenter l'Arrêt du Conſeil-d'E-
„ tat du 20 Juin 1698. & les Lettres-
„ Patentes du mois d'Avril 1717. fai-
„ tes pour régler le Commerce des
„ Colonies Françoiſes ; & Sa Majeſté
„ ayant jugé qu'il ſeroit avantageux
„ pour leſdites Colonies, de permet-
„ tre le tranſport direct aux Ports d'Eſ-
„ pagne des Sucres & autres Produc-
„ tions des Iles Françoiſes de l'Amé-
„ rique : Oui le rapport du Sieur
„ Dodun, Conſeiller-d'Etat, Con-
„ trolleur-Général des Finances, Sa
„ Majeſté a permis & permet aux Mar-
„ chands François d'envoyer directe-
„ ment des Iles Françoiſes de l'Amé-
„ rique aux Ports d'Eſpagne les Su-
„ cres de toute eſpéce (excepté les Su-
„ cres bruts & les Caſſonades), com-
„ me auſſi toutes autres Marchandiſes
„ du produit deſdites Iles Françoiſes
„ d'Amérique : dérogeant en ce point
„ au ſecond & au vingt & ſixiéme ar-
„ ticles des Lettres-Patentes du mois
„ d'Avril 1717. en faveur des Mar-
„ chands de ce Royaume ſeulement,
„ la préſente permiſſion ne devant point
„ être étendue aux Habitans des Iles
„ Françoiſes & des Colonies. Sa Ma-
„ jeſté veut que les Vaiſſeaux François

„ qui

„ qui porteront des Marchandiſes di-
„ rectement des Iles Françoiſes de
„ l'Amérique aux Ports d'Eſpagne,
„ ſoient obligés de retourner aux Ports
„ de France d'où ils ont fait voile,
„ ſous les peines portées dans le ſe-
„ cond article des Lettres-Patentes de
„ 1717. Sa Majeſté veut pareillement
„ que les Marchands François qui ſe-
„ ront intéreſſés dans ce Commerce,
„ ſoient obligés de produire au retour
„ des Vaiſſeaux en France, un état des
„ Marchandiſes qu'ils ont pris aux Iles
„ de l'Amérique, muni du Certificat
„ des principaux Officiers des Fermes,
„ comme auſſi un état des Marchandi-
„ ſes débarquées en Eſpagne, muni
„ du Certificat du Conſul de France;
„ & ce ſera ſur la vérification de ces
„ états ainſi certifiés, que les Droits
„ du Domaine d'Occident ſeront ac-
„ quités. Fait au Conſeil-d'Etat en
„ préſence de Sa Majeſté. A Marly
„ le 27. Janvier 1726."

Les Miniſtres de cette Nation ont ſi fort à cœur l'avancement du Commerce, qu'ils ont envoyé des Perſonnes intelligentes & habiles dans les principaux Etats commerçans de l'Europe, pour examiner le Gouvernement, &

pour

pour tâcher de pénétrer les ſecrets de leur Commerce: un de ceux-là, nommé Mr. Huët, a fait un Livre intitulé *Le Commerce de la Hollande*, où l'on trouve cette obſervation rémarquable: „ J'é-
„ cris, dit-il, d'autant plus volontiers
„ ſur le Commerce, qu'il n'y a pas de
„ matiére qui ſoit plus abſolument
„ ignorée en France, particuliérement
„ par les Gens en place, ſoit dans le
„ Cabinet, ſoit dans les Cours de Ju-
„ dicature, ſoit dans la Finance: ce-
„ pendant c'eſt une choſe de ſi grande
„ importance, que j'oſe aſſurer qu'il
„ n'y en a pas qui mérite plus l'atten-
„ tion du Gouvernement. Pour être
„ convaincu de cette vérité, il n'y a
„ qu'à conſidérer la différence qu'il y
„ a entre les Etats où le Commerce
„ fleurit, & ceux où il eſt négligé:
„ l'Angleterre & la Hollande qui font
„ une ſi grande figure dans l'Europe,
„ eu égard à leur ſituation, ont ſans
„ ceſſe en vue le bien de leur Com-
„ merce.

Si cet Auteur avoit vécu de nos jours, il auroit ſans doute applaudi & avec raiſon à la conduite & au ſavoir du Conſeil-d'Etat & de la Chambre du Commerce de France, & ne nous auroit

roit pas fait l'honneur de nous mettre à cet égard dans le même rang que les Hollandois.

Avant la guerre que fit le Roi Guillaume, notre conſommation de Vins étoit des Vins de France, & les plus chers ne nous coutoient pas plus de 18. à 20. liv. ſterlin par Tonneau: le Vin de Florence, qui étoit plus cher & plus rare, étoit généralement plus eſtimé; mais la prohibition des Vins de France, en les rendant rares, les mit bientôt à la mode, & le Seigneur le plus aimable étoit celui qui faiſoit le plus de dépenſe en Vins de France. Ceux d'entre les Bourdelois qui pouvoient ſe paſſer de vendre leurs Vins ſur le champ, étant inſtruits de notre foible, ſe gardérent bien de nous les laiſſer au même prix qu'avant la guerre; ils les portérent juſqu'à 80. liv. ſterl. ou plus par Tonneau, & quelques-uns de nos Marchands aimérent mieux les prendre à ce prix que de les avoir meilleur marché. Un jour que je repréſentois à un de ces Marchands la grande folie qu'il y auroit de nous faire de ſi mauvais marchés, il me répondit que plus il achetoit cher à l'Etranger, plus il gagnoit ſur ſes Compatrio-

patriotes, les Seigneurs ne faiſant point de cas d'un Vin qui n'auroit pas couté 5. ou 6. ſchel. la bouteille. Je crois cependant qu'on pourroit remédier à cet abus, car toutes les autres Nations de l'Europe achettent ces Vins la moitié meilleur marché que nous.

Le Gouvernement a ſouvent pris ſoin de corriger de pareilles extravagances : je ne parle pas ſeulement du prix exceſſif des Vins, mais encore des Modes ridicules des riches Etoffes de Soye, des Batiſtes ſuperfines, des Dentelles, des Habits de Velours; Modes qui ont paſſé des Femmes aux Seigneurs & aux Honnêtes-gens.

Le Roi Edouard III. défendit par une Loi de porter des Etoffes étrangéres ; & la Reine Elizabeth avoit ſi bien compris les mauvaiſes conſéquences de ces Modes étrangéres qui ruinoient la Nobleſſe & la Bourgeoiſie de ſon Royaume, qu'elle voulut commencer la réforme par elle-même, & ordonna à toute ſa Cour de ſuivre ſon exemple.

Le ſoin que prit Louis XIV. pour engager tous ſes Sujets à ne porter que des Etoffes des Manufactures de ſon Royaume, mérite encore d'être cité

pour

pour modéle: on ne pouvoit, ſans encourir ſon indignation, paroître autrement à la Cour dans les jours des plus grandes Cérémonies.

Sous le dernier Régne, on fit quelques bons Réglemens pour le Commerde; on ſuſpendit la levée des Droits d'entrée ſur pluſieurs Productions de nos Colonies; ces Droits étoient cauſe que ces Productions étoient envoyées en Hollande en entrepôt; & les Hollandois non ſeulement n'avoient plus beſoin de venir chercher nos Marchandiſes, mais tiroient beaucoup d'Argent de nous, tant pour le louage de leurs Magaſins, que pour les Droits de commiſſion.

On abolit auſſi l'Impoſition qui étoit ſur le Bois de nos Colonies, ce qui fut un grand avantage pour notre Navigation; car lorſque nos Vaiſſeaux vont à la Virginie ou dans les autres Colonies, s'ils n'y trouvent pas une Cargaiſon complette, ils l'achévent avec d'autres Marchandiſes, des Planches, du Merrain & du Bois de Conſtructon, moyennant quoi leurs voyages ſont plus courts & plus fréquens, au-lieu qu'auparavant ils étoient obligés de demeurer 6. 8. ou 10. mois dans le

Païs,

Païs, & pendant ce tems-là les Vers rongeoient les Vaiſſeaux.

On régla le Tarif des eſtimations, chaque Marchandiſe fut tarifiée, ce qui n'eſt pas un avantage médiocre pour un Commerçant de bonne foi; mais il reſte encore bien des choſes à faire pour pancher la balance de notre côté. Il faudroit ſur-tout conſtruire de grands Vaiſſeaux, comme les Danois & les Suédois; faire enſorte qu'il y eût toujours du Bois de Conſtruction & du Merrain prêt dans les Colonies, afin que les Vaiſſeaux n'attendiſſent pas pour leur Cargaiſon; encourager le travail du Fer, la culture du Chanvre & du Lin, la manufacture de la Potaſſe, la culture de la Soye dans nos Colonies de la Virgine, de la Caroline, de la Penſilvanie, de Mariland; agrandir nos Plantations de Sucre; trouver s'il eſt poſſible de nouveaux débouchés de Commerce pour toutes nos Marchandiſes des Colonies, à l'imitation des François. Nous pourrions auſſi établir la culture du Thé, augmenter celle du Caffé, du Cacao, de l'Indigo, de la Cochenille dans les endroits de nos Colonies qui ſont propres à les produire. Le grand point

ſeroit de commencer, le bon exemple ne manqueroit pas d'être ſuivi, ſi le Gouvernement entroit dans ces deſſeins & les ſuivoit avec fermeté, & que le luxe exceſſif dans lequel nous nous jettons fût reprimé: ce que nous épargnerions en Marchandiſes étrangéres, en tirant de nos Colonies l'équipement des Vaiſſeaux, en cultivant aſſez de Matériaux pour employer nos Pauvres, tout cela monteroit à plus de 2. millions ſterl. par an.

Mais comme les Particuliers ne hazardent point leurs fortunes dans de nouvelles entrepriſes, ſans être aſſurés du ſecours & de la protection de l'Etat, nous ne devons eſpérer aucun ſuccès, à moins que d'imiter les François, en aſſignant des Fonds de terre à tous ceux qui veulent faire de nouveaux Etabliſſemens, leur fourniſſant aux dépens de l'Etat des Graines, des Plantes & tout ce qui peut être néceſſaire, & répandant à propos les graces & les faveurs les plus diſtinguées.

On dit qu'il y a 30. ou 40. ans que nous tirions de nos Colonies environ 40000. Barriques de Sucre par an, dont les deux tiers étoient vendus à l'E-

l'Etranger ; mais les choſes ont tellement changé depuis, qu'à peine vendons-nous la ſixiéme partie de notre Récolte. Les François en peuplant leurs Colonies de gens pauvres & induſtrieux, à qui ils ont diſtribué des Terres & fourni des Négres, ſe ſont emparés d'une partie de ce Commerce ; & nous devons craindre, ſi nous n'y prenons garde, qu'il ne nous reſte plus d'autre avantage de notre Sucre que d'en recueillir la quantité que nous en conſommons.

Il y a grande apparence que les François veulent perfectionner de-même leurs Plantations de Tabac du Miſſiſſipi, ce qui diminueroit le Commerce que nous en faiſons ; mais j'eſpére que l'induſtrie & la frugalité Angloiſe ſeront de-nouveau excitées, & que le même zéle pour le bien des Colonies qui régnoit ſous la Reine Elizabeth, va ſe ranimer parmi nous. Il faudroit diſtribuer aux Particuliers les Terres qui appartiennent à la Couronne dans les Colonies, à charge d'une rente modique, payable dans quelque tems. Je ne vois pas que la Couronne ni la Nation puiſſent en tirer un meilleur parti : nous voyons que la Caroline,

cette belle Colonie plus ſuſceptible, à mon avis, d'amélioration qu'aucune autre, ne produit cependant guére que dans les mains de quelques Particuliers, & court riſque d'être envahie par les François, les Eſpagnols & les Indiens, faute d'une protection ſuffiſante.

L'eſſentiel ſeroit de mettre un bon ordre dans ces entrepriſes, d'envoyer des perſonnes capables de les diriger, & de fournir l'Argent néceſſaire, qui je crois ne ſeroit pas fort conſidérable. En tout cas l'Argent employé par la Nation dans cette occaſion, lui reviendroit bientôt avec uſure. On peut attendre l'exécution de ces projets de notre gracieux Souverain & de ſon Parlement, & les ſiécles ſuivans béniront la mémoire d'un Prince ſi bienfaiſant & ſi plein de zéle pour le bien de tout ſon Peuple.

Après tout, il eſt preſque impoſſible qu'aucune de ces entrepriſes réuſſiſſe, ſi le Gouvernement n'eſt dans une ferme réſolution de les protéger; car toutes les choſes nouvelles ſont expoſées à des obſtacles, que des Particuliers, ſans le ſecours de l'Etat, ſurmonteroient trop difficilement. Ce qui s'eſt paſſé dans l'affaire de la Poix & du Gou-

Goudron doit nous ſervir d'inſtruction. On fit dans les premiéres années des graces conſidérables à ce Commerce, qui lui procurérent des ſuccès ſi heureux, que nous avions de ces Marchandiſes, non ſeulement ce qu'il en falloit pour notre conſommation, mais encore pour en vendre beaucoup aux Etrangers : dans la confiance que tout étoit fini, on retira ces graces; depuis ce tems, les Moſcovites, les Suédois & les Norvegiens ſe ſont reſſaiſis de ce Commerce: comme ils ont de fort gros Vaiſſeaux, le Fret leur revient à 3. ou 4. ſchel. par Barril moins qu'à nous. Nous ſommes ſur le point de perdre ce Commerce, mais nous pouvons le conſerver, ſoit en renouvellant l'exemption des Droits ſur notre Goudron, ſoit en augmentant les Droits ſur le Goudron étranger. On avoit accordé cette exemption depuis bien long-tems, ſans qu'il y eût eu beaucoup de Goudron fabriqué chez nous; mais la néceſſité où ſe trouva le Gouvernement, l'obligea d'engager des gens bien intentionnés à quelques tentatives dans les Colonies; on y envoya des perſonnes habiles pour y enſeigner la maniére de réuſſir, & l'art ne fut pas plutôt connu, que le

manque d'occupation engagea bien des gens à s'y appliquer.

La troisiéme ou la quatriéme année du Régne d'Elizabeth, un Acte du Parlement accorda une exemption des Droits sur le Chanvre pour neuf ans, & cet Acte fut renouvellé la douziéme année de ce Régne, & il l'a encore été à la fin de la derniére Session du Parlement, & l'exemption prolongée pour onze ans. Faute du secours de quelques gens puissans, la culture du Chanvre n'a point fait de progrès; si elle en faisoit maintenant, il faudroit sans doute renouveller cet Acte qui est prêt d'expirer, & étendre aussi l'exemption au Lin.

Comme il s'agit ici très-sérieusement du bien commun de la Nation, je prends la liberté d'exposer aux yeux du Roi & du Parlement de qui cela dépend absolument, la nécessité de nous procurer les choses nécessaires à l'équipement des Vaisseaux & les autres Matériaux, pour employer nos Pauvres: la protection & les graces du Gouvernement en faveur du Commerce ont toujours été une source de bonheur pour la Nation, on doit s'attendre qu'elles produiroient le même effet dans cette occasion. L'ex-

L'exemption des Droits ſur le Bled nous a enrichis; avant cela, lorſque le Bled avoit été bon marché, les Fermiers négligeoient d'en ſemer; négligence qui ne manquoit pas d'amener une diſette tous les trois ou quatre ans, & de nous mettre dans la néceſſité d'acheter des Grains à l'Etranger. Mais cette exemption a excité nos Fermiers au Labourage, & lorſque nos Voiſins ont diſette, ce qui ne manque guére d'arriver tous les trois ou quatre ans, ils s'adreſſent à nous. Cette diſette des Etrangers ne peut procéder que de leur mauvaiſe économie; ils croyent ne devoir pas permettre le tranſport du Bled d'une Paroiſſe ou d'un Diſtrict à un autre; ainſi leurs Fermiers n'en ſément pas pour en recueillir plus qu'ils n'eſpérent d'en vendre; delà vient que ſi la Récolte manque, ils ſont obligés d'avoir recours aux Etrangers. Ceci fait voir les avantages que les graces du Gouvernement ont répandu ſur la Nation.

Le Commerce eſt une choſe d'une extrême conſéquence, & qui mérite d'être ſérieuſement examinée: delà dépend le bonheur ou la miſére de pluſieurs milliers de perſonnes. Une légé-

re erreur au commencement d'une entrepriſe, peut entraîner dans un grand mécompte. Une Nation peut gagner de grandes richeſſes par le Commerce ou les perdre, faute d'attention & de prudence. J'ai peur que nous ne ſoyons maintenant dans ce dernier cas, la choſe mérite la plus ſérieuſe réflexion. Si j'ai fait connoître le mal, j'ai propoſé les remédes, & je me flatte qu'ils ſont capables de le guérir, de faire fleurir de-nouveau le Commerce & rendre la Nation heureuſe.

F I N.

ECRIT

ECRIT

Trouvé parmi les Papiers de Mr. GEE après ſa mort.

NOus avons pluſieurs bons Traités ſur le Commerce, entr'autres ceux de Mun Smith, du Chevalier Guillaume Temple, du Chevalier Joſias Child, ce dernier eſt intitulé *Britannia languens*: tous ces Ouvrages méritent fort d'être lus par ceux qui veulent s'inſtruire à fond de la matiére: il y a ſur-tout dans le dernier pluſieurs obſervations dignes de remarque: il y eſt dit, qu'au tems du Roi Edouard III. notre Commerce étoit ſur un ſi bon pied, que la vingt-huitiéme année du Régne de ce Prince, notre exportation montoit à 291. mille 484. liv. ſterl. & notre importation ſeulement à 38. mille 970. liv. ſterl. enſorte que la balance panchoit en notre faveur de 254. mille 214. liv. ſterl. ſomme bien

conſidérable pour ce tems-là. Mais on ne prit jamais des meſures plus efficaces pour l'avancement de notre Commerce, qu'au tems de la Reine Elizabeth : nous reſſentîmes bientôt les effets de ſa prudente adminiſtration, notre Argent monnoyé augmenta, nos Marchands armérent des Vaiſſeaux, nos Matelots ſe multipliérent, nos Flottes de Guerre ſe rendirent formidables, & nous nous vîmes en état, non ſeulement de faire échouer les entrepriſes ambitieuſes du Roi d'Eſpagne, le plus puiſſant Prince de ce tems-là, mais encore de détruire ſa prétendue Flotte invincible. Le génie de cette glorieuſe Reine avoit ſi puiſſamment excité celui de toute la Nation, que ſous les deux Régnes ſuivans nos Négocians étendirent prodigieuſement leurs exportations, & formérent les plus grandes entrepriſes ſans autre ſecours que leur propre induſtrie : les richeſſes ſe répandirent avec tant d'abondance parmi nous, que le Fond National d'Or & d'Argent s'acrut prodigieuſement pendant pluſieurs années. Pour faire voir l'époque de notre proſpérité & celle de notre décadence, Mr. Child donne un état de l'Argent qui fut monnoyé

noyé pendant 76. ans ; cet état fut remis au Parlement en 1675. il commence en 1599. qui étoit la quarante-uniéme année d'Élizabeth.

Depuis Octobre juſqu'en Mars 1619. ce qui fait un eſpace de 20. années, on monnoya.	4779313. liv. ſt.
Depuis Mars 1619. juſqu'en Mars 1638. ce qui fait un eſpace de 19. années, on monnoya	6900042. liv.
Depuis Mars 1638. juſqu'en Mai 1657. ce qui fait un eſpace de 19. ans, on monnoya	7333521. liv.
Depuis Mai 1657. juſqu'en Novembre 1675. ce qui fait un eſpace de 18. ans & demi, on monnoya	2238976. liv.

La prodigieuſe & ſubite diminution arrivée les 18. derniéres années, vint de ce que nous abandonnâmes notre ancienne frugalité pour nous livrer au luxe & à l'excès. Au-lieu de rapporter l'Or & l'Argent des Païs étrangers en retour de nos Marchandiſes, nous ne rapportâmes dans ces Païs que des Marchandiſes propres à nourrir le luxe. La conſommation des Manufactures étrangéres,

géres, des Vins étrangers & des autres Marchandiſes ſuperflues, ayant prodigieuſement augmenté, la balance du Commerce tourna contre nous.

Mr. Child fait mention d'un Traité compoſé par un Gentilhomme élevé ſous Mr. de Colbert: l'Auteur le préſenta au Roi en Manuſcrit, il fut enſuite imprimé en 1664. l'Auteur fut diſgracié, envoyé à la Baſtille, & enſuite banni. Mr. Child en cite quelques paſſages pour faire connoître les projets de la France, pour établir chez elle les Manufactures, former une Marine redoutable, & parvenir à la Monarchie univerſelle. „ Un Etat n'eſt puiſſant „ qu'à proportion de ſes richeſſes, dit „ l'Auteur François; les richeſſes d'un „ Etat ſont le nombre de ſes Sujets; „ car ce ſont les hommes qui labou- „ rent, qui travaillent aux Manufactu- „ res, qui s'appliquent au Commer- „ ce, qui vont à la Guerre, qui peu- „ plent les Colonies. Il ne peut y a- „ voir un trop grand nombre de La- „ boureurs en France, où la fertilité „ du Païs eſt telle, qu'on pourroit „ vendre des Grains aux Etrangers „ Pour cela il faudroit en faire de „ grands Magaſins, & les avoir à portée

„ au-

„ autant qu'il ſeroit poſſible. Il ne
„ peut y avoit trop d'Artiſans en Fran-
„ ce: outre que les Manufactures appli-
„ quent les hommes à l'ouvrage, c'eſt
„ par elles que la Soye, la Laine, les
„ Peaux, le Lin, les Bois & les au-
„ tres Productions du Païs ſont miſes
„ en œuvre; & ces Matériaux trans-
„ formés en Marchandiſes, étant ven-
„ dus à l'Etranger, les Habitans de la
„ Campagne retirent leur part du pro-
„ fit. Il faudroit étendre encore nos
„ principales Manufactures, comme
„ celles des Chapeaux pour l'Eſpagne,
„ & des Etoffes pour toute l'Europe:
„ cette matiére eſt de grande conſé-
„ quence; car les Manufactures ſont
„ un éguillon pour le Commerce &
„ pour la Circulation de l'Argent ſi a-
„ vantageuſe au Public, & par conſé-
„ quent aux Particuliers. Il ne ſauroit
„ y avoir trop de Négocians en Fran-
„ ce, car ſans leur induſtrie nos Mar-
„ chandiſes pourroient reſter dans nos
„ Magaſins. Tout conſpire à donner
„ à la France les eſpérances les plus
„ favorables, cependant il ne faut tra-
„ vailler qu'à loiſir & ſans ſe preſſer;
„ un ſi grand deſſein allarmant conti-
„ nuellement l'Europe, l'Aſie, l'A-

„ frique

„ frique & l'Amérique, les Alliés &
„ les Ennemis, la précipitation ſeroit
„ le moyen de le faire échouer. Il faut
„ au moins ſix ou dix ans pour l'exé-
„ cuter ; il faut que le Roi ait une
„ Flotte de 100. Galéres & de 100.
„ Vaiſſeaux dans la Méditerranée, u-
„ ne de 200. Vaiſſeaux dans l'Océan ;
„ plus il aura de Vaiſſeaux, plus il re-
„ tirera promptement ſes avances ; il
„ ſe rendra maître de la Mer par le
„ Commerce ou par la Guerre. La
„ France produit du Bois de Conſtruc-
„ tion, des Cordages, des Voiles :
„ lorſque les choſes ſeront en train,
„ les Matelots ne manqueront pas non
„ plus, l'eſpérance du gain les y atti-
„ rera de toutes les parties du Monde.
„ La Flotte de l'Océan rendra le Roi
„ maître de toutes les Puiſſances & de
„ tout le Commerce du Nord ; quand
„ même la Hollande & l'Angleterre
„ s'uniroient contre la France, elles
„ ne pourroient éviter leur ruine.
„ Comment pourroient-elles continuer
„ leur Commerce, qui eſt toute leur
„ reſſource, s'il leur falloit entretenir
„ de grandes Flottes pour le ſoutenir?
„ La Pointe de Bretagne eſt la Barrié-
„ re qui ouvre & qui ferme la Manche
„ d'An-

„ d'Angleterre; 50. Vaiſſeaux de Guer-
„ re à Breſt ſuffiroient pour tenir cette
„ Barriére ouverte ou fermée aux or-
„ dres du Roi. Pour tout cela à peine
„ ſeroit-il beſoin de faire la guerre &
„ de hazarder les forces de Sa Majeſ-
„ té, il lui ſuffiroit de donner ſes or-
„ dres aux Etrangers; il ne lui ſeroit
„ pas difficile de leur donner aſſez
„ d'occupation chez eux, pour qu'ils
„ fuſſent obligés d'y conſumer toutes
„ leurs forces; la Puiſſance du Roi é-
„ tant ainſi établie dans l'une & dans
„ l'autre Mer, il ſera aiſé d'aſſurer le
„ Commerce de la France, & même
„ d'y attirer les Négocians de toutes
„ les parties du Monde; je dis d'aſſu-
„ rer, car juſqu'à ce que l'ouvrage ſoit
„ conſommé, il y aura toujours du dan-
„ ger. Il faut prévenir avec ſoin que
„ le Commerce n'introduiſe dans l'E-
„ tat la ſuperfluité, l'excès & le luxe,
„ qui ſont toujours accompagnés de
„ l'ambition, de l'avarice, & d'une dan-
„ gereuſe corruption de mœurs. Il ſe-
„ roit à ſouhaiter que le Roi ajoûtât à
„ ſon Royaume tous les Païs-Bas juſ-
„ qu'au Rhin, ce qui le rendroit maî-
„ tre des Mers du Nord; il faudroit
„ qu'il eût Strasbourg, pour tenir en

„ reſpect

„ reſpect toute l'Allemagne, & la
„ Franche-Comté pour tenir en bride
„ les Suiſſes ; Milan lui eſt néceſſaire
„ en Italie, Génes le rendroit maître
„ de la Méditerranée ; la Sicile ſera
„ toujours prête à ſe révolter, le Por-
„ tugal ſera toujours un inſtrument
„ pour affoiblir l'Eſpagne ; les Veni-
„ tiens & les Peuples d'Italie ſont ru-
„ ſés, il faut employer la force ouverte
„ avec eux ; le Pape reſpectera tou-
„ jours la France à cauſe d'Avignon.
„ Les Hollandois ſe tiendront autant
„ qu'ils pourront dans notre alliance ;
„ il ſeroit bon que le Roi entrât dans
„ leurs affaires, & qu'il ſemât quel-
„ ques diviſions parmi eux. Les Suiſ-
„ ſes ſont des Mercenaires que le Roi
„ aura toujours à ſon ſervice pour ſon
„ argent. Le Roi de Dannemarck eſt
„ un petit Prince. Les Suédois ne ſe
„ ſépareront jamais des intérêts de la
„ France. Nous devons conſidérer
„ tous ces Princes comme des inſtru-
„ mens que l'argent du Roi pourra
„ mettre en jeu, pour amuſer les for-
„ ces de l'Angleterre & de la Hollan-
„ de, toutes les fois qu'il aura formé
„ quelque deſſein qui ne plaîra pas à
„ ces deux Puiſſances. L'amitié de la

„ Tur-

„ Turquie ſera auſſi très-utile à la
„ France. La Conquête de l'Angle-
„ terre ne ſeroit pas difficile, les An-
„ glois n'ont point d'Amis, trois ou
„ quatre ans de Guerre avec la France
„ ſuffiroient pour les ruiner, & ils
„ ſeroient forcés de ſe ſoumettre à
„ toutes les conditions qu'on voudroit
„ leur impoſer. Il faudroit renouvel-
„ ler la Ligue avec les Hollandois,
„ & leur mettre dans la tête que le
„ Roi veut mettre tout le Commerce
„ entre leurs mains, parce qu'ils en
„ ont l'intelligence, & que les Fran-
„ çois n'y ayant nulle inclination, on
„ ne peut pas forcer la Nature, il fau-
„ droit leur repréſenter que le tems
„ favorable pour détruire leurs rivaux
„ eſt arrivé.

Conſidérons maintenant qu'une grande partie de ce Plan a déjà été miſe en exécution, & que la prodigieuſe augmentation du Commerce de la France eſt le principal moyen par lequel Louis XIV. s'eſt élevé à cette Puiſſance exorbitante, qui a menacé la Liberté de l'Europe d'un ſi grand danger ; & nous verrons de quelle importance il eſt pour nous, de mettre en œuvre tous les moyens que la Nature nous a donnés

pour étendre notre Commerce, à moins que nous ne veuillions nous ſoumettre ſans réſiſtance, & nous laiſſer dépouiller par nos Voiſins.

A comparer les avantages naturels de la France & de l'Angleterre, la balance ſemble pancher pour l'Angleterre. Par exemple, la France eſt abondante en Grains, mais les Récoltes ſont plus certaines, & manquent plus rarement en Angleterre. La France produit du Chanvre & du Lin pour le ſervice de ſes Manufactures, l'Angleterre & l'Irlande en produiſent auſſi quelque quantité; mais nous pourrions en cultiver tant que nous voudrions dans nos Colonies d'Amérique, où le terrein eſt vingt fois meilleur marché qu'en France. Les François ont élevé des Muriers blancs, ces Arbres viennent d'eux-mêmes dans nos Colonies d'Amérique. Les François ont des Mines de Fer & de Cuivre, nous en avons en beaucoup plus grande quantité, ſoit dans le Royaume, ſoit dans les Colonies, & nous pourrions en tirer plus de profit. Les François ont des Vins & des Eaux-de-vie; la Vigne croît dans les Forêts de nos Colonies; il n'eſt pas douteux que la Caroline ſur-tout ne produiſît des

Vins

Vins auſſi bons que ceux d'Europe ; nos Colonies ne ſont pas moins propres pour la production de l'Huile, des Raiſins, des Figues, &c. Les François ont du Sel, nous avons des Fontaines de Sel ſuffiſantes pour notre conſommation, & même pour l'exportation, ſi le Gouvernement favoriſoit le tranſport par Mer. La France produit de la Laine, mais d'une qualité qui ne peut ſervir à ſes Manufactures, ſi elle n'eſt mêlée avec la nôtre ; c'eſt ce que nous pourrions empêcher, & par-là nous aſſurer à nous-mêmes les Manufactures. L'Angleterre abonde en Etain, Plomb, Charbon de terre & Cuir. La France manque de toutes ces Denrées, qu'elle eſt obligée d'acheter de nous ; elle manque auſſi de Bois pour la Conſtruction, nous en avons d'excellent en abondance ; elle manque de Chair ſalée pour ſa Navigation, elle eſt obligée de l'acheter de l'Irlande qui en a en abondance. Autrefois nous faiſions un Commerce avantageux de nos Sucres ; mais les François ayant étendu leurs Plantations, & ſuivant une meilleure Police que nous, vendent maintenant les leurs à ſi bon marché, qu'ils nous ont

preſque enlevé ce Commerce, que nous pourrions cependant recouvrer.

Il eſt donc évident que nous égalons au moins les François dans tous les avantages naturels qui peuvent contribuer à faire fleurir le Commerce, & que s'ils nous ont ſurpaſſés, ce n'eſt que par la grande habileté & par l'application de leurs Miniſtres : ſi nous ne nous réveillons de notre léthargie, nous devons nous attendre à l'extinction totale de notre Commerce : alors nos Artiſans étant forcés d'aller chercher de l'emploi chez les Etrangers, nous verrons tomber le prix des Proviſions, & par conſéquent la valeur des Fonds de terre, & les Maiſons de Londres auſſi déſertes que celles d'Anvers, de Piſe, & des autres Villes que le Commerce a abandonnées.

Le ſeul moyen de décourager l'importation des Marchandiſes étrangéres, & de favoriſer l'exportation des nôtres, eſt de hauſſer les Droits ſur les Marchandiſes étrangéres, juſqu'à ce qu'elles deviennent par ce moyen plus chéres que les nôtres : ſi l'Impôt ſur le Bois de Conſtruction de la Norvége & de la Baltique étoit double, on conſtruiroit vraiſemblablement des Vaiſſeaux de grand

port

port pour faire venir ici le Bois de Conſtruction de nos Colonies. Il eſt bon de remarquer une mauvaiſe coutume de nos Colonies : au Printems on met le feu aux feuilles tombées au pied des Arbres dans les Forêts, cela détruit tous les jeunes Sapins qui auroient pouſſé. Auſſi tout le Bois que l'on coupe eſt du Bois fort vieux, & qui peut-être n'a pas toute la force & toute la vigueur d'un Bois coupé à propos : un tel abus mériteroit bien l'attention du Gouvernement.

On dit qu'on a élevé de la Graine de Bois de Campech dans les terreins humides des Iles de Bahama, & qu'on pourroit aiſément l'y multiplier, & peut-être auſſi dans quelques autres de nos Colonies, juſqu'au point d'en avoir à vendre aux Etrangers : une telle entrepriſe qui mettroit en ſureté la vie & la liberté de pluſieurs de nos Compatriotes, qui expoſent maintenant l'une & l'autre, en allant chercher cette Marchandiſe dans les Golfes de Campech & de Honduras, mérite bien l'attention du Gouvernement ; d'autant plus que cette Marchandiſe, comme toutes celles d'un grand volume, peut beaucoup ſervir à

l'accroiſſement de notre Navigation.

Il ſeroit bien à propos d'exciter l'induſtrie de nos Compatriotes aux entrepriſes pareilles, qui paroiſſent raiſonnables & pratiquables, & tendent manifeſtement à l'avancement de notre Commerce, le Gouvernement dût-il faire pour cela des avances conſidérables. Il ne feroit qu'imiter un Laboureur qui répand abondamment le Grain dans une terre fertile ; il y a bien apparence que chaque mille livres dépenſées par Mr. de Colbert, en ont rapporté à la France plus de 100000. même de ſon vivant.

On objectera peut-être que la Nation étant chargée de dettes, il n'y a point de Fonds pour de pareilles avances. Je répons que le moyen le plus court pour payer nos dettes, eſt de trouver de nouvelles façons d'augmenter nos revenus ; n'y eût-il d'autres reſſources pour favoriſer ces Etabliſſemens que d'augmenter la Taxe ſur les Terres, on en ſeroit bientôt dédommagé par la diminution plus conſidérable qui en réſulteroit de la Taxe pour les Pauvres.

Le Fer eſt une Marchandiſe dont nous faiſons une grande conſommation,

tion, & que nous tirions preſque toute de chez nous, lorſque les Suédois étoient obligés de porter leur Fer de fonte à Danzic pour y être converti en barre, & de-là envoyé en Angleterre & dans les autres Païs. Mais depuis qu'ils ont attiré chez eux des Ouvriers d'Allemagne qui leur ont appris l'art de convertir le Fer de fonte en barre, ils nous le portent en droiture, & le vendent à ſi bon marché, que la plupart des Forges de ce Royaume ſont tombées. Il y a quelque tems que j'étois à Haſſemere dans le Comté de Surrey, on me dit que de neuf ou dix Forges qui étoient dans les environs il y a 60. ans, il n'en ſubſiſtoit plus que deux. Cela n'eſt pas étonnant, le Bois revient chez nous à 10. ſchelins la Corde dans les endroits où il y a des Forges, enſorte qu'une Tonne de Mine de Fer en barre réduite en Fer revient à 8. ou 9. liv. ſterl. au-lieu qu'en Suéde le Bois ne coute que la peine de le couper. Nous avons le même avantage en Amérique, le parti que nous aurions à prendre, ſeroit de convertir en Amérique la Mine de Fer en Fer de fonte, & de conevrtir ce Fer de

fonte tranſporté ici en Fer en barre. Pour encourager cet Etabliſſement, il ne ſeroit peut-être queſtion que d'augmenter un peu les Droits ſur le Fer en barre étranger qu'on porte dans ce Royaume, & appliquer le produit de cette augmentation à donner un Bénéfice ſur tout le Fer de fonte porté de nos Colonies d'Amérique dans ce Royaume ; la même choſe pourroit être pratiquée à l'égard du Chanvre. Les Propriétaires des Fonds de terre en Bois ne doivent point craindre d'en voir baiſſer la valeur, l'augmentation du travail du Fer de fonte en Fer en barre feroit au contraire augmenter la valeur de ces Fonds.

La quantité de Fer que nous tirons à préſent de l'Etranger eſt preſque incroyable, ſans compter ce que nous en achetons en Eſpagne, en Norvége & en Ruſſie : nous en tirâmes en 1720. des ſeuls Ports de Stokholm & de Gottembourg plus de 19000. Tonnes ; les autres Nations de l'Europe n'en tirérent pas plus de 12000. Tonnes cette même année, & la France en particulier n'en tira pas plus de 200. Tonnes ; tant cette Nation eſt attentive à ne point acheter des Etrangers, ce qu'elle

qu'elle peut trouver chez elle.

Les Manufactures de Toiles de Lin ont été longtems négligées parmi nous, mais depuis quelque tems les Irlandois y ont fait de grands progrès; ils ont ignoré pendant quelque tems l'art de donner une parfaite blancheur à leurs Toiles, mais ils y ſont parvenus maintenant par la maniére de travailler leur Lin, & j'ai vu des Toiles d'Irlande auſſi blanches qu'aucune Toile de Hollande, & meilleures pour l'uſage. On file d'une extrême fineſſe à Glaſcou & à St. Jean en Ecoſſe; ce Fil eſt ſi beau qu'on en pourroit faire des Batiſtes: il ſeroit bien à propos que dans les endroits d'Ecoſſe & d'Irlande & du Nord de l'Angleterre, où les vivres ſont à bon marché, on établît aux dépens du Public des Ecoles où les Enfans des Pauvres ſeroient inſtruits dans l'art de filer: cet art étant rendu familier à nos Compatriotes, nous nous pourvoirions nous & nos Colonies de Toiles de toute ſorte, & nous épargnerions les ſommes immenſes que la Hollande, la Flandre, l'Allemagne & la Ruſſie tirent de nous. J'ai obſervé qu'à l'ouverture de chaque Parlement on établit quatre

grands Commités ; le premier, pour la Religion ; le ſecond, pour les Cours de Judicature ; le troiſiéme, pour le redreſſement des Griefs ; le quatriéme, pour le Commerce. Je n'ai jamais vu ce dernier tenir ſes Séances ; je crois qu'un moyen efficace pour réparer nos anciennes négligences, ſeroit que ce Commité tînt exactement ſes Séances pour recevoir & pour examiner les Propoſitions & les Mémoires qu'on pourroit lui préſenter: par ce moyen les Membres de ce Commité pourroient ſe mettre ſi bien au fait des affaires du Commerce, qu'ils ne ſeroient pas aiſément ſéduits par les raiſonnemens plauſibles des gens intéreſſés à les tromper, & ils pourroient devenir les vrais Repréſentans du Commerce dans la Chambre des Communes. Il eſt vrai que dans les affaires de Commerce on choiſit toujours un nombre conſidérable de Marchands dans la Chambre des Communes ; mais il arrive ſouvent, par l'oppoſition mutuelle de ceux qui ſont engagés dans des intérêts différens, que les matiéres ſont plus embrouillées qu'éclaircies ; & j'avoue que j'ai ordinairement trouvé plus de diſpoſition

dans

dans les Gens de condition que dans les Marchands mêmes, à concevoir nettement les affaires de Commerce entant qu'elles regardent le Public ; car il y en a peu parmi ces derniers qui dans l'Etude du Commerce ayent porté leurs vues au-delà de leurs intérêts particuliers.

F I N.

ARTICLES PRINCIPAUX de l'Acte de la Navigation Angloiſe dont il eſt ſouvent fait mention dans l'Ouvrage.

CROMWELL, maître du Gouvernement en Angleterre, fit faire aux Hollandois des propoſitions d'une étroite Alliance ; ils les regardérent comme tendant à leur faire ſacrifier toutes leurs autres Alliances à celles-là. Cromwell ſe croyant dédaigné, engagea ſon Parlement à faire le Réglement dont il eſt queſtion, qui devoit enlever aux Hollandois tout l'avantage de leur Commerce avec l'Angleterre ; preſque tout ce Commerce étant alors de Marchandiſes qui n'étoient ni de leur crû ni de leurs fabriques. La Guerre s'alluma entre les deux Nations : la victoire s'étant preſque toujours déclarée pour les Anglois, leurs Ennemis ſe crurent heureux d'obtenir la Paix aux conditions les plus dures,

& l'Acte de Navigation continua d'être exécuté.

Après le rétabliſſement de Charles II. le premier Parlement aſſemblé ſous ce Prince, diſtinguant dans Cromwell le profond Politique d'avec le grand Criminel, porta un Bill qui contenoit les mêmes diſpoſitions que l'Acte de Navigation, & qui fut approuvé par le Roi. Il a toujours été exécuté depuis.

1. Il ne ſera apporté ni emporté aucunes Denrées ni Marchandiſes dans toutes les Colonies Angloiſes d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique, que ſur des Vaiſſeaux bâtis dans les Païs de la Domination d'Angleterre, ou appartenans réellement aux Anglois, & dont les Maîtres, & au moins les trois quarts des Matelots ſeront de la Nation, ſous peine de ſaiſie & de confiſcation des Marchandiſes & Bâtimens.
2. Aucune perſonne née hors des Etats du Roi d'Angleterre, ou qui n'y ſera pas naturaliſée, ne pourra exercer dans les mêmes Colonies aucun Commerce pour lui ou pour les autres.

3. Aucu-

3. Aucunes Marchandises du crû de l'Asie ou de l'Amérique, ne pourront être apportées dans les Païs de la Domination Angloise, que sur des Vaisseaux Anglois.
4. Les Marchandises & Denrées d'Europe ne pourront être portées en Angleterre par d'autres Vaisseaux que ceux des Ports des Païs & des Etats où se fabriquent les Marchandises, & où croissent les Denrées.
5. Le Poisson de toute espéce & les Huiles & Fanons de Baleines qui n'auront pas été pêchés par des Vaisseaux Anglois, ne pourront être apportés en Angleterre qu'en payant le double des Droits de la Douane étrangére.
6. Le Commerce de Port en Port d'Angleterre & d'Irlande, ne pourra se faire que par des Marchands & des Vaisseaux Anglois.
7. Il n'y aura que les Vaisseaux bâtis en Angleterre, ou s'ils sont de construction étrangére, appartenans en propre aux Anglois, les uns & les autres ayant le Maître & les trois quarts de l'Equipage Anglois, qui jouiroient de toutes les diminutions faites ou à faire sur les Droits de la Douane.

8. Il

8. Il eſt défendu à d'autres qu'aux Vaiſſeaux de la qualité de l'Article précédent, d'apporter en Angleterre, Irlande, &c. les Marchandiſes & Denrées qui ſe fabriquent ou qui croiſſent en Moſcovie, non plus que les Mâts & autres Bois, le Sel étranger, le Goudron, la Réſine, le Chanvre, le Lin, les Raiſins, les Prunes, les Huiles d'Olives, toutes ſortes de Bleds & de Grains, les Sucres, les Cendres & Savons, les Vins, le Vinaigre, les Eaux-de-vie, les Raiſins de Corinthe & autres Denrées & Marchandiſes des Etats du Grand-Seigneur, à l'exception néanmoins des Vaiſſeaux étrangers bâtis dans les Païs & Lieux où elles croiſſent & ſe fabriquent, ou bien où l'on a coutume de les embarquer, pourvu toutesfois que le Maître & les trois quarts des Matelots ſoient naturels du Païs où ſe feront les Embarquemens & Chargemens.

9. Afin de prévenir les fauſſes Déclarations que pourroient faire les Anglois pour favoriſer l'entrée des Denrées & Marchandiſes étrangéres, toutes celles énoncées dans l'Art. 8.

qui

qui ne viendront pas ſur les Navires de la qualité marquée, ſeront cenſées appartenir aux Etrangers, & comme telles payeront les Droits du Roi, des Villes & des Païs qu'ont coutume de payer toutes ſortes de Marchandiſes.

10. Pour empêcher les fraudes dont on pourroit ſe ſervir en achetant & déguiſant les Vaiſſeaux étrangers, les Propriétaires deſdits Vaiſſeaux feront apparoir & affirmeront par ſerment que leſdits Vaiſſeaux ſont à eux de bonne-foi, & que les Etrangers n'y ont aucune part ni portion, & ce devant les Directeurs des Douanes de leurs demeures, qui leur en donneront certificat, après quoi ſeulement leurs Navires & Bâtimens ſeront réputés de Conſtruction Angloiſe, & comme tels jouiront des Priviléges à eux accordés.

11. Les Vaiſſeaux Anglois, ou réputés Anglois, pourront apporter dans tous les Etats de la Domination Angloiſe les Denrées & Marchandiſes du Levant, quoiqu'ils ne les ayent pas chargées dans les lieux où elles croiſſent & où elles ſont travaillées,

lées, pourvu que le chargement s'en faſſe dans un Port de la Méditerranée au-delà du Détroit de Gibraltar; ce qui s'entendra auſſi des Denrées & Marchandiſes des Indes Orientales qui ſeront embarquées dans un Port ſitué au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance, & de celles des Canaries & autres Colonies d'Eſpagne, & des Acores & autres Colonies de Portugal; qu'il leur ſera auſſi loiſible de charger les unes dans les Ports Eſpagnols, & les autres dans ceux de Portugal.

12. Les défenſes, peines & confiſcations ne s'étendront point ſur les Marchandiſes priſes de bonne foi & ſans intelligence ſur les Ennemis de l'Angleterre, non plus que ſur le Poiſſon de la pêche des Ecoſſois, leurs Bleds, leur Sel, qui ſeront apportés en Angleterre par des Vaiſſeaux de Conſtruction Ecoſſoiſe, dont les trois quarts de l'Equipage ſeront Ecoſſois, & l'Huile, dite de Moſcovie, qui ſera chargée en Ecoſſe par les Vaiſſeaux Anglois.

13. On impoſera cinq Schelins par Tonneau ſur chaque Vaiſſeau François qui arrivera dans les Ports

67-308
4-28-67
F.S. Read

d'Angleterre, pour être levés tant que durera en France (& même trois mois au-delà) l'Impôt de 50. ſols par Tonneau ſur les Vaiſſeaux Anglois.

14. Les Sucres, Tabacs & autres Marchandiſes provenant du crû des Colonies Angloiſes, ne pourront être apportées en Europe que dans les Lieux appartenans à l'Angleterre; & les Vaiſſeaux qui partiront des Ports de la même Couronne, ſitués en Europe, pour les Colonies Angloiſes de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, donneront caution dans le Lieu de leur départ de mille liv. ſterl. s'ils ſont au-deſſous de 100. Tonneaux, & de deux mille s'ils ſous au-deſſus; qu'ils apporteront leur retour dans un Port de ladite Domination; & ils donneront pareillement, en partant deſdites Colonies, une Déclaration de leur Cargaiſon, avec obligation de la décharger toute en Angleterre.

FIN.

D750
G297c